DIVERS TRAITEZ

Sur les

PANACÉES,

Ou

REMEDES UNIVERSELS,

Et

SUR LES ABUS DE LA MEDECINE ORDINAIRE.

Avec une Traduction *d'Hippocrate* de la cause des Maladies, & des Avis de *Van-Helmont*, sur la Composition des Remedes.

Par

JAQUES MASSARD, D.M.

Doyen du College des Medecins de Grenoble, de l'Academie Royale des nouvelles découvertes de Medecine, à Paris.

Seconde Edition augmentée par l'Auteur.

A AMSTERDAM,

Chez *Jean & Gillis Janſſon à Waesberge*;

CIↃ IↃC LXXXVI.

Avertissement.

Comme l'Auteur est un de ceux qui se sont retirez de France, depuis peu & qu'il ne peut pas être encore connu; on est obligé d'advertir ceux qui auroient besoin de ces Remedes, qu'il demeure presentment chez Mr. Poulain, *Orfevre, dans le Nest, à la foi d'or Couronnée, vis à vis des deux Boucheries.*

A MESSEIGNEURS

MESSEIGNEURS

LE GRAND BAILLU,

ET

BOURGUEMESTRES

de la Ville

d'AMSTERDAM,

Monseigneur JACOB BOREEL,
Grand-Baillu.
Monseigneur JEAN CORVER,
Bourguemestre.
Monseigneur JEAN HUYDEKOPER
Bourguemestre.
Monseigneur JEAN de VRIES,
Bourguemestre.
Monseigneur GUILLIAUME
van LOON, Bourguemestre.

MESSEIGNEURS,

Ce n'est pas sans sujet, que ceux qui ont fait des Relations de ce qu'ils ont veu en

ce pays parlent de la Hollande comme des delices du Monde. En effet tout y eſt beau, tout y eſt aimable, tout y eſt raviſſant. Il faut pourtant avoüer de bonne foy que la douceur, & l'équité du Gouvernement eſt ce que nous y trouvons aujourdhuy de plus charmant, & de plus delicieux. Au lieu que les Puiſſances qui regiſſent ailleurs les Nations reſſemblent pour la pluspart à ces Animaux feroces qui repreſentoient les quatre Empires de l'Univers, l'on peut dire à vôtre gloire que la maniere dont vous gouvernés cet Etat eſt tout à fait ſemblable à cette Domination bien-heureuſe, qui doit

ſuc-

ſucceder à la Ruyne entiere des Empires Tyranniques de ce Monde. Et certainement, Meſſeigneurs, ce qui rend ces Provinces ſi heureuſes & ſi agreables tout enſemble, c'eſt qu'on y voit en tous lieux, & ſur tout dans Amſterdam, les Venerables Magiſtrats, ne ſe diſtinguer des particuliers que par les vertus dont ils honorent leurs Charges. Car chacun remarque avec joye que dans vôtre adminiſtration vous n'avez d'autre but que de maintenir la Religion, & la juſtice, & que d'acrôitre le Bonheur des Peuples que Dieu a commis à votre ſage Conduite. Faſſe le Ciel que de plus en plus vous augmentiés la felici-

té de cette grande Ville, & de cet Etat floriſſant, & qu'en étendant les limites de vôtre Domination en Orient, & en Occident, vous avanciés le Regne de nôtre Seigneur Ieſus Chriſt. Ie ne doute point, Meſſeigneurs, qu'il ne vous accorde ces graces, lors que je fais reflexion qu'en ce tems-cy, vous avez bien voulu vous declarer les Protecteurs de ſon Egliſe, & être l'azile aſſûré de ſes Miniſtres, & de ſes Enfans. Sans parler en cet endroit des grands avantages que pluſieurs propheties prometent depuis long-tems à votre Republique dans ces ſanglantes, & terribles revolutions qui doivent arriver bien-

tot

tôt dans la Monde ; & dans l'Egliſe. Cependant, l'amour extreme que vôtre Illuſtre Compagnie a pour la Conſervation des habitans de cet Etat, me donne la hardieſſe de vous dedier ces divers traités que j'ai faits ſur les Panacées. Le ſujet comme vous voyez, en eſt tout à fait neceſſaire, & important, veu que j'y explique avec aſſés de netteté, ce me ſemble, quels ſont les grands Remedes, & en même tems je fais voir les abus qui ſe commettent dans la Pratique Ordinaire de la Medecine. Ceſt pourquoy, Meſſeigneurs, j'oſe me prometre de vôtre Clemence que vous ne refuſerés point vôtre Protection

tection à cet Ouvrage, non plus qu'à moy, qui suis avec un parfait respect, & avec une profonde Veneration.

MESSEIGNEURS

Vôtre tres humble, & tres obeïssant Serviteur,

MASSARD D. M.

PRE-

PREFACE.

POur reüſſir dans la Recherche des Panacées, il faut non ſeulement s'occuper aux preparations curieuſes des Medicamens, il faut auſſi connoitre les juſtes maximes de la Medecine. La negligence des ces deux moyens a fait méconoitre aux Medecins les grands Remedes de leur Art. Il y en a eu tres peu qui ſe ſoyent apliquez à rechercher avec ſoin la preparation des bons Remedes, il y en a eu encore moins qui ayent reuſſi dans les juſtes maximes de leur profeſſion.

Hypocrate nous a donné un ſysteme tres parfait de la Medecine, dans le traité qu'il a fait de la Cauſe des Maladies, & de l'ancienne Medecine, il montre en ce Diſcours, non ſeulement quelle eſt la veritable Cauſe des Maladies, & quel eſt le moyen d'y remedier, il detruit auſſi en même temps par des démonſtra-

tions tres evidentes l'erreur, & le fondement de la Medecine Galenique,& ordinaire. Ce grand Docteur nous fait voir, *que le chaud, ou le froid, l'humide, ou le sec ne sont point la Cause des Maladies, mais qu'il y a d'autres qualitez qui les produisent, lesquelles sont plus actives que les premieres, c'est pourquoi il les apelle par excellence des Vertus à cause de l'efficace qu'elles ont dans leur action, il dit que ces qualitez sont l'aigre, l'amer, le salé, l'âpre, & l'insipide, qui se trouvant dans l'homme & se tenant dans la moderation qui leur est requise, & dans la juste proportion qu'elles doivent avoir conservent la santé, mais lors que ces Vertus sont parvenues à leur plus haut degré, elles troublent cruellement le Corps. Que le moyen de remedier aux maux qui nous arrivent par l'excez de ses qualitez, c'est la Coction des humeurs, & la vuidange des sucs Intemperez. Il ajoûte que le Chaud, & le froid n'étant en aucune maniere capables de coction ne peuvent nullement être la Cause des Maladies, qui ne gueriſſent*

que

que per cette même Coction, & que la nature remedie d'elle même, dans peu de tems aux maux legers qui sont causez par le chaud, & par le froid, c'est pourquoi, dit il, elle n'a pas besoin d'emprunter ailleurs un secours qu'elle trouve toujours dans elle même.

La Digestion étant l'unique moyen dont la Nature se sert pour la guerison des maux, le Medecin qui est le ministre, & l'imitateur de la Nature, ne doit, & ne peut procurer la guerison des maladies, que par la Coction même des humeurs intemperées. Si la Digestion des humeurs est le seul moien de guerir la Cause des Maladies, comme Hypocrate le justifie, il s'ensuit necessairement qu'un Digestif Universel, sera aussi un Remede Universel pour toute sorte de maux. Les Medecins ont reconnu cette verité, c'est pourquoy ils ont recherché des Digestifs Universels, mais puis que les Remedes qu'ils ont honoré de ce titre, ne sont pas des Remedes

Univerſels, il faut auſſi avoüer neceſſairement, qu'ils ne ſont pas de veritables Digeſtifs, car ſi leurs Digeſtifs meuriſſoient toutes les humeurs, ils gueriroient, ou ils ſoulageroient infailliblement toute ſorte de Maladies, puis que l'effet ceſſe apres que la cauſe eſt ôtée.

Comme la coction des humeurs eſt l'unique moyen dont l'art, & la nature ſe ſervent pour la gueriſon des Maladies, le but, & l'intention que nous nous propoſons dans la premiere partie de ce Livre, & auſſi dans cette Preface, eſt d'examiner en quoi conſiſte la crudité des humeurs, comment on peut les cuire, les meurir, & les digerer, car la coction n'eſt autre choſe qu'un mouvement de la crudité à la maturité.

Les Levains vivifians qui ſont toutes les Digeſtions de nos Corps, & qui ſont la ſource, l'origine, & le principe de notre Vie, ſont aigres, ou amers, ſalez, ou âpres, doux, ou

in-

insipides : Tandis que ces levains sont dans la moderation qui leur est requise, nous joüissons d'une santé tres-parfaite. Mais lors que ces mêmes levains excedent la mediocrité, en aigreur, ou en amertume, en salure, ou en apreté, en douceur, ou en insipidité, & qu'ils sont transportez dans des lieux qui sont hors de leur jurisdiction, & de leurs limites. Ces ferments, dis-je ne sont plus propres à maintenir nôtre Vie, & à preparer les sucs, & le sang qui sont destinez pour nôtre nourriture: c'est pourquoi leur dereglement est la Cause de tous les maux qui nous arrivent.

La premiere preparation des alimens se fait dans la bouche en les humectant, & en les machant, si la salive n'a point de mauvais goût elle se mêle heureusement avec les alimens mesmes pour commencer leur fermentation par un sel doux qui luy est particulier : Si le Gout de la salive est depravé, il infecte

la nourriture de nôtre Corps, & les Digeſtions en ſont moins heureuſes.

La premiere Digeſtion ſe fait en ſuite dans l'eſtomac, par un ſuc vivifiant qui eſt aigre, qui luy eſt envoyé de la Ratte, & auſſi par une autre Aigreur que le Chyle precedent a laiſſé dans l'eſtomac même, ſi le Levain du Ventricule eſt bien diſpoſé, il diſſout les alimens & les change en bon Chyle, ſi non il produit un mauvais Chyle, qui eſt depravé en pluſieurs ſortes de manieres, par l'excés, ou par le defaut de cêtte aigreur fermentative & vivifiante.

Et comme l'aigreur eſt tres pernicieuſe par tout ailleurs que dans l'eſtomac, ſi cette aigreur de l'eſtomac même devient trop forte, & trop abondante, & qu'elle ſe tranſporte hors de ſes Limites, elle devient la cauſe d'une infinité de Maladies tres dangereuſes, car l'eſtomac preſide ſur toutes les Digeſtions du Corps. La

La seconde Digestion se fait dans le premier Boyau nommé Duodenum, par le suc pancreatique qui est âpre, & par le fiel qui est amer. Ces Levains se mêlant avec le chyle, changent par une seconde fermentation le sel aigre du chyle en un sel salé, ils perfectionnent le chyle même, ils en separent l'urine, les serosités, & les gros excremens: Ainsi ils en font un suc qui est pur & fort propre à recevoir les caracteres du sang, & de la Vie, dans les Digestions suivantes des veines, du Cœur, & des Arteres.

Si le fiel & le suc pancreatique sont mal disposez, & qu'ils excedent dans leurs qualitez, soit dans le plus, soit dans le moins, ils dépravent, & pervertissent le Chyle en plusieurs manieres, de sorte qu'il n'est pas propre à recevoir dans les autres Digestions l'impression de la vie, & à être transformé en un sang pur, & parfait, si cette âpreté, & cette amertume se transportent hors de

leurs limites dans les autres Digeſtions, elles ſouillent les humeurs, elles infectent les parties, troublent toute l'économie de la nature en diverſes manieres, & ſont la cauſe d'une infinité de Maladies, fort differentes.

Si l'erreur, & le defaut des premieres Digeſtions tranſporte leurs levains, & leurs excremens avec le Chyle, dans les veines, dans le cœur, & dans les arteres, ils excitent une fermentation fort dereglée dans toute la maſſe du lang. La nature tâche de rectifier cette fermentation impure, en augmentant l'ebullition du ſang même, en redoublant la chaleur, & en allumant ſes eſprits. Diſons donc que les levains étrangers, l'impureté, & l'acrimonie des ſucs irritent la nature, & qu'ils ſont la ſeule cauſe de la fievre. Car tous les ferments ont de l'horreur pour les levains des autres parties, qui les empêchent d'executer les fonctions auſquelles ils ſont de-

destinés; ceſt pourquoi toutes les parties de notre Corps tâchent de ſe délivrer des levains etrangers en augmentant leur chaleur, leurs eſprits, & le battement des arteres, pour vaincre, & pour chaſſer ce qui leur eſt nuiſible.

Si l'acrimonie des ferments etrangers eſt fort grande, la nature allume la fievre pour meurir ces ſucs intemperez & pour les ſeparer, & ſuivant le degré de l'acrimonie des ſucs la nature excite une fieure continue, ou une fievre intermittente. C'eſt preciſément ce qui fait la difference des fievres, car la nature ne manque jamais de prendre du repos, & du relache, ſi la cauſe de la Maladie le luy peut permetre.

Concluons donc que la chaleur qui s'éleve dans la fievre eſt le Remede dont la nature ſe ſert pour conſumer le mal, & pour le détruire, c'eſt pourquoi la chaleur de la fievre eſt plus forte dans la vigueur des maux, dans les criſes, & quand

le pus se fait, parce qu'alors la nature triomphe de la Maladie : au contraire la chaleur de la fievre diminue lors que la nature succombe sous le poids, & sous le venin des humeurs.

Ainsi pour guerir la fievre il n'est pas necessaire d'user de rafraichissans, mais il faut ôter la cause du mal qui irrite la nature, & enflamme les esprits. De mesme qu'il suffit d'ôter l'épine pour éteindre la chaleur que sa piqueure excite : & qu'il suffit de faire cesser l'iniure pour apaiser le feu de la colere. Et comme l'épine, & l'injure ne sont que l'occasion de la chaleur qu'elles allument au dedans de nous & qu'on n'y scauroit remedier par des rafraichissans ; aussi la cause de la Maladie n'est que l'occasion de la chaleur de la fievre. Cest pourquoy les Remedes froids empirent la fievre, parce qu'ils empeschent la coction des humeurs, & diminuent la chaleur naturelle.

La Purgation & la saignée ne sont

pas propres aussi pour éteindre la chaleur de la fievre, au contraire, la purgation augmente si fort l'acrimonie des sucs, & l'ardeur des parties affligées qu'Hippocrate defend pour ce sujet de purger avant la coction des humeurs. Il est vray que la saignée diminue la chaleur, mais c'est celle qui nous est naturelle, & qui est le principe de nôtre vie. Si la saignée est abondante, elle augmente la cause de la fievre. Les veines qui ne peuvent pas demeurer vuides étant épuisées, attirent en place du sang qu'on a tiré, les levains étrangers, & les impuretez du Corps, qui rendent le sang plus impur & plus acre. C'est pour quoi les grandes saignées augmentent toûjours la cause de la fievre.

La troisieme Digestion qui se fait dans les veines, change le suc de la seconde Digestion en sang. Elle se fait par le moyen de l'esprit, & du sel volatil qui est dans le sang même, & qui est envoyé & inspiré du

Cœur dans les veines & dans toute la masſe du sang.

La quatrieme Digeſtion a ſon ſiege dans le ventricule gauche du Cœur, & dans ſon Artere; elle ſe fait par un levain vivifiant, par un ſel volatil, par la chaleur, & par les eſprits qui y ſejournent, lesquels diſſolvent le ſang des veines, le changent en ſang arterial, qui le rendent plus jaune, & plus volatil que le ſang des veines.

La cinquiéme Digeſtion ſe fait dans les Arteres, elle change le ſang arterial en eſprit de vie, qui abonde en ſel volatil, & qui eſt illuminé par la vie même. On voit une étincelle de ce feu animé dans les yeux des animaux, & dans les vers luiſans.

L'experience juſtifie que les Phoſphores, & les lumieres artificieles ſe font par le moyen des ſels, ce qui fait foi que les ſels volatils ont beaucoup de raport avec la lumiere, & les eſprits qui nous animent, & qui nous vivifient; d'ou vient

que

que les animaux qui ont le plus de vie comme les viperes, ont auſſi plus de ſel volatil.

La quatrieme, & cinquieme Digeſtion n'ont point d'excremens, à moins qu'ils n'y ſoient tranſportés par les erreurs des digeſtions, car le ſang & l'eſprit des arteres ſont des Corps homogênes qui n'ont point de parties de diverſe nature.

Enfin la ſixiéme, & derniere digeſtion ſe fait dans chaque partie; c'eſt pourquoy l'on peut dire qu'il y a autant d'eſtomacs que de parties. Il y a auſſi autant de lavains que de Digeſtions, car il ne ſe fait point de Digeſtion ſans Levains, d'où vient que la depravation des Levains de la derniere Digeſtion, & de chaque partie, produit auſſi beaucoup de Maladies differentes ſuivant la diverſité des goûts, & des ſels qu'ils vienent à contracter, comme l'enſeigne Hippocrate. De ſorte que l'ignorance des Levains & de leur efficace, a fait qu'on a attribué mal

à propos la cauſe des Maladies, au chaud, & au froid, car les chaleurs, & les froideurs qui arrivent dans nos Corps par l'irritation des ſels, ne ſont pas des Maladies, mais des accidens qui ſuivent les diverſes irritations des meſmes ſels.

L'inſipidité eſt encore un ferment extrémement neceſſaire tant à la ſeroſité qu'aux Glandes. Le principal uſage des ſeroſitez & de la limphe eſt de s'imbiber des ſels ſuperflux & excrementeux, qui reſtent des premieres Digeſtions dans le ſang. La nature ſe ſert de cette pure ſeroſité pour conſerver, & pour humecter pluſieurs Parties, auſquelles elle ſe communique par le moyen des Glandes, comme à la langue & aux yeux. Les yeux ont des larmes, non ſeulement pour pleurer, mais auſſi pour humecter, pour arroſer, & pour laver cette partie dans les divers accidens qui luy peuvent arriver. C'eſt pour ce même ſujet que la nature r'envoye la

ſeroſité aux parties affligées, pour tâcher de les laver des ſoüillures qu'elles ont contractées. C'eſt ce qui rend cette inſipidité de la lymphe extremement neceſſaire, pour une infinité d'occaſions tres importantes aux neceſſités de la vie.

Nous avons prouvé évidemment que la ſanté conſiſte dans la juſte harmonie & dans la moderation des Levains, & des digeſtions, que ces Levains ſont l'aigre, l'amer, l'apre, le ſalé, le doux & l'inſipide. Nous avons fait voir que les Maladies ne procedent que du déreglement, & de l'excez de ces Vertus, & de ces Levains & qu'on ne peut rétablir la ſanté, qu'en rectifiant ces mêmes Levains & les digeſtions qui en dependent.

Diſons donc que ſi les Medecins euſſent eu quelque Digeſtif Univerſel, comme ils l'ont ſuppoſé, ils euſſent infalliblement gueri ou ſoulagé toute ſorte de Maladies par ce Remede. En effet un Digeſtif Univerſel

verſel rétabliſſant touts les Levains, & tous les ſucs du Corps dans la moderation qui leur eſt requiſe, il guerit, ou il ſoulage indubitablement toutes les Maladies, qui ne ſont pas incurables de leur nature.

Les Digeſtifs Univerſels doivent rectifier toutes les Digeſtions qui ſe font dans nos Corps; c'eſt pourquoy ils doivent conſerver leur vertu entiere, & parfaite juſques dans les dernieres Digeſtions, autrement ils ne ſont pas des Digeſtifs univerſels. Et comme la cauſe des plus grandes Maladies, & des plus opiniâtres, eſt toûjours dans la ſubſtance même & dans l'eſprit fixe des parties, & des entrailles qui engendrent les mauvais ſucs, & les Levains impurs qui attirent la ſanté : auſſi eſt-il abſolument neceſſaire que les Digeſtifs Univerſels, portent leur effet dans les dernieres Digeſtions, pour les rectifier, & pour nettoier les entrailles, & les parties du Corps de leurs impuretés, de leurs ſouillûres, & des

Le-

Levains étrangers qu'elles ont contractés : car c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition des parties meſmes, que conſiſte la principale cauſe, & le Germe des Maladies.

D'où il faut inferer qu'il n'y a que les Remedes mineraux qui puiſſent devenir des Panacées, ou des Remedes Univerſels. Il n'y a que cêtte ſorte de Remedes, qui puiſſent conſerver leur Vertu entiere, & parfaite juſques dans les dernieres Digeſtions. En effet ils ſont tellement Remedes qu'ils ne peuvent jamais devenir aliment. Tous les autres Remedes tant des plantes, que des animaux, ſont changés en aliment, avant qu'ils ſoyent arrivés dans la ſubſtance même des parties, c'eſt pourquoy ils ne peuvent pas rectifier les Levains des dernieres Digeſtions, & l'eſprit fixe des parties.

Les Digeſtifs Univerſels rétabliſſant cette parfaite harmonie, qui ſe doit rencontrer parmi les Levains

des

des Digeſtions, ils mettent le calme & le repos dans toutes les fonctions de la Nature. Ils agiſſent toujours ſuivant ſes neceſſités, ils ſuivent pas a pas tous ſes mouvemens, ils excitent, ou ils moderent toutes les évacuations dont la Nature a beſoin, & animant les Eſprits, & la chaleur naturelle, ils rétabliſſent auſſi les forces.

Diſons donc que la ſaignée, & la purgation ne ſont pas les grands Remedes de la Medecine, puis qu'ils ne ſont pas propres à purifier les levains des Digeſtions, & a rétablir l'harmonie, & le raport qui ſe doit rencontrer entre eux. Bien loin que ces Remedes rectifient les Digeſtions, ils les pervertiſſent, & les troublent ordinairement en pluſieurs manieres.

C'eſt pour ce ſujet qu'Hipocrate defend la Saignée, & la purgation dans la vigueur des maux, de peur, dit-il, d'empecher la Coction des humeurs, de détourner la Nature de ſon

ſon Ouvrage, & d'interrompre ſes mouvemens.

Hippocrate defend auſſi de purger dans les Maladies, avant que les humeurs ſoyent cuites, & digerées, car alors les Remedes purgatifs corrompent les ſucs du Corps, en diverſes manieres, & augmentent l'ardeur, & l'inflammation des parties affligées.

Les ſaignées ſont un poiſon plus lent que la purgation, elles ne font pas tant de deſordre, ſi l'on ne va pas dans l'excez.

Le ſoulagement qu'on reçoit des ſaignées eſt ordinairement trompeur, les ſaignées diminuant les forces ſemblent calmer la nature, ôtant les eſprits de la vie, elles diminuent la chaleur naturelle, & les efforts que la nature fait pour ſurmonter la cauſe du mal : c'eſt par ces aparances trompeuſes que la ſaignée a abuſé depuis ſi long tems tant les peuples, que les Medecins.

Si toutes ſortes d'évacuations exceſſi-

ceſſives ſont dangereuſes, celle du ſang qui eſt l'ame des animaux, & le threſor de la vie, ne peut être que pernicieuſe. Les Veines ne peuvent pas demeurer vuides, c'eſt pourquoi lors qu'elles ſont epuiſées elles attirent dans la maſſe du ſang une portion de la cauſe de la maladie, le ſang depravé qui eſt dans les veines de la matrice, & des hémorrhoides, les ſucs impurs & ſeparez de la vie, les Levains des autres Digeſtions, & les excremens meſme du Corps; d'où vient que l'épuiſement des Veines, & l'evacuation exceſſive du ſang ſouille, & infecte toûjours la maſſe du ſang & les entrailles, & produit ainſi une infinité de maux differens. De ſorte que ſi le malade ne meurt pas, par l'excez des ſaignées, il a du moins toujours beaucoup de peine à ſe remetre, & il eſt ſuiet a des frequentes recheutes.

Il eſt donc évident que les Medecins qui ont la cónoiſſance des panacées ne tombent jamais dans les

abus

abus pitoiables de la Medecine ordinaire. Ils ne ſont pas obligés de purger le Malade avant la Coction des humeurs, & avant la gueriſon. Les Digeſtifs univerſels dont ils ſe ſervent, meuriſſent non ſeulement les humeurs cruës, & intemperées, ils les vuident auſſi heureuſement par les voyes que la nature même choiſit.

Ces mêmes Medecins évitent facilement l'abus de la ſaignée; leurs Panacées, & leurs Digeſtifs univerſels diſpenſent ſi fort de l'uſage de ce Remede, qu'ils ne ſont pas obligez de s'en ſervir que pour remplir la formalité & contenter quelquefois le Malade, ou les aſſiſtans, & en ce cas les panacées gueriſſent non ſeulement la Maladie, mais auſſi le mal qui peut arriver de la ſaignée, & des autres méchans Remedes, dont on ſe ſert quelquefois. Ces mêmes Panacées favoriſent & augmentent auſſi l'efficace des autres Remedes, qu'on emploie pour la gueriſon des Maladies.

Les

Les Medecins qui se servent des Panacées n'ont pas besoin d'emploier ni l'emetique, ni les ventouses, ny les Vecicatoires, ny le fer, ny le feu pour éveiller ceux qui sont assoupis. Les Lethargiques ne sont pas Malades, parce qu'ils dorment, mais ils dorment parce qu'ils sont Malades. C'est pourquoy les Panacées animant, & vivifiant les esprits, dissipant la cause du mal avec efficace, reveillent suffisamment ceux qui sont assoupis.

On n'a pas besoin aussi d'ordonner un Regime de vivre difficile à observer, à ceux qui usent des Panacées, ces Remedes reglent si fort les inclinations de la nature, & rétablissent si bien les levains des Digestions, que la nature n'a point d'inclinations déreglées pour les mauvais alimens, & elle fait un si bon usage de tous ceux qu'elle prend, qu'elle n'en est point surchargée. La nourriture devient mesme si Balsamique, & si heureuse

que

que les bons alimens tienent lieu de Remede, & sur tout le vin, qui sert de potion cordiale, étant joint avec les Panacées, la petite Biere tient lieu de ptisane à ceux qui l'aiment, & qui y sont acoûtumés.

On n'a pas besoin non plus de Cauteres, ny de Setons, lors qu'on se sert de veritables Remedes, les Panacées ouvrant tous les conduits, & tous les pores du Corps qui sont infinis, il n'est pas necessaire de faire des ouvertures à la peau, qui corrompent le sang de la partie, & le changent en pus.

Ceux qui se servent quelquefois des Panacées par precaution, non seulement se garantissent des Maladies par leur mojen; ils retardent aussi les incommodités de la Vieillesse. Au contraire la laignée, la purgation, l'emtique & les lavemens font vieillir avant le tems, ceux qui se servent par precaution de ces pretendus Remedes, ils rendent les personnes plus foibles : de sorte

qu'il

qu'il n'y a que la coutume qui les leur rende neceſſaires.

Nous avons donné juſques ici une Idée generale de la maniere d'agir des Panacées, & Digeſtifs Univerſels, dont nous nous ſervons, mais comme il y a diverſes ſortes de Remedes Univerſels, dont les uns ſont plus propres pour les Maladies violentes, & les autres pour les Maladies longues, & qu'on peut les concevoir ſous d'autres veües plus particulieres que celle de Digeſtifs Univerſels : nous avons crû qu'il étoit neceſſaire de faire conoître la diverſité des Panacées ſous deux indications generales qui rempliſſent toutes les Idées, & toutes les veües qu'on ſe doit propoſer pour la gueriſon des Maladies, tant de celles qui ſont aigües, que de celles qui ſont lentes. Ce qui ſervira auſſi d'introduction, pour concevoir la poſſibilité des Panacées, ou Remedes Univerſels.

La Cauſe generale de toutes les Ma-

Maladies consiſte dans le defaut de la transpiration, & dans les obstructions des parties, ceſt pourquoy les Panacées diaphoretiques faisant transpirer tout le Corps, & celles qui sont aperitives debouchant toutes les obstructions, sont des Remedes Universels pour toute sorte de maux.

Ceſt inutilement qu'on se sert de la purgation, de la saignée, & de l'Emetique pour la gueriſon des grandes Maladies, la cause de ces maux consiſte principalement dans un Levain étranger & dans une impreſſion maligne qui eſt dans l'esprit fixe des parties. L'infection des entrailles & des autres parties engendre des mauvais sucs qui ne sont que l'effet, & nullement la premiere cauſe des maux qui nous affligent. Ceſt pourquoi il eſt impoſſible que les vuidanges & les purgations ôtent en quelque maniere que ce soit la cauſe des Maladies grandes & opiniâtres. Au contraire les evacu-

ations dont on a accoutumé de ſe ſervir, bien loin de diminuer la cauſe du mal, augmentent la mauvaiſe diſpoſition qui eſt dans la ſubſtance des entrailles : de ſorte qu'il arrive pluſieurs fois qu'on a plus de ſujet de craindre le mauvais effet de ces Remedes, que la Maladie même, & l'on peut dire tres ſouvent, lors qu'on vient à guerir malgré ces pretendus ſecours, que c'eſt la nature toute ſeule qui étant robuſte, & vigoureuſe ſurmonte non ſeulement le mal, mais auſſi la mauvaiſe qualité des Remedes.

Il n'y a que les Panacées diaphoretiques, & aperitives : qui puiſſent penetrer la ſubſtance des parties pour les purifier, pour ôter le germe de la Maladie, pour efacer l'impreſſion ſoit d'ardeur ſoit de malignité qui les infecte, & qui corrompt les divers ſucs qui ſont dans le Corps. Ces Remedes nettéient & diſſipent en même tems toutes les impuretés en quelque endroit du

Corps

Corps quelles soient, lesquelles étant dissoutes la nature vuide ce qui luy est nuisible par les voyes qui luy sont commodes, & connues.

Quoy que les plantes, & les animaux puissent fournir d'excellens Remedes, lors qu'on s'en sert suivant les justes maximes de la Medecine, il faut avoüer neantmoins qu'il n'y a que les Remedes tirés des Mineraux qui puissent s'insinuer dans tout le Corps, pour ôter efficacement la cause des grandes Maladies. Les Remedes mineraux étant bien preparés sont des Remedes si parfaits qu'ils ne peuvent jamais être surmontés par la nature, & devenir aliment, ils conservent leur vertu toute entiere jusques aux dernieres digestions. C'est pourquoi ils deracinent la cause des Maladies, lors mesme qu'elles semblent être incurables.

La cause de la plûpart des Maladies aigües, & violentes consiste dans le defaut de la transpiration, &

dans la ſupreſſion de ces exhalaiſons, & de ces vapeurs qui ſortent continuellement en tres grande abondance de nos Corps ſur tout apres des exercices violens.

Lors que le Corps eſt extremément échauffé il s'exale une grande abondance de matiere ſubtile, c'eſt pourquoy le Corps étant alors expoſé au froid, pluſieurs particules de l'air s'inſinuent dans les trous, & dans les pores de la peau, & des membranes qui les reſſerrent, qui les bouchent & qui empêchent l'inſenſible tranſpiration. Cette matiere ſubtile & vapoureuſe êtant retenue dans les veines, dans les arteres, dans les nerfs, dans les vaiſſeaux lymphatiques, & dans toutes les parties du Corps, il arrive en même tems un grand trouble, & une grande confuſion dans toute l'economie de la Nature. On tombe ſubitement en des fievres continues tres violentes, & en des inflammations tres fortes, & tres dangereuſes, com-

comme l'experience le justifie. C'est pourquoy les Maladies ne se peuvent guerir, que par des Remedes qui ouvrant les pores font transpirer tout le Corps, & dissolvent les coagulations du sang.

C'est donc mal à propos qu'on saigne abondamment dans cette conjoncture, puis que bien loin de faciliter la transpiration par l'épuisement des veines, on l'empêche en rendant le sang moins animé, en augmentant les coagulations & l'aigreur, & en le mortifiant : de sorte que le sang ne pouvant pas devenir volatil, & se changer en esprits, il est impossible qu'il s'exhale suffisamment par l'insensible transpiration. Ce qui neantmoins est absolument necessaire en cette occasion, & mesme en toute sorte de Maladies, Dailleurs les saignées diminuant la chaleur naturelle, empêchant toutes les digestions, & toutes les coctions qui se font dans le Corps, rendant la cause de la Mala-

die plus crue, elles ſont auſſi les indiſpoſitions plus longues, & quelquefois mortelles.

Il n'eſt pas donc neceſſaire de tirer du ſang pour guerir les fievres, les inflammations, & le tranſport des humeurs, il faut tant ſeulement rendre tout le Corps tranſpirable par le moien des diaphoretiques.

Ces Remedes ſubtiliſant toutes les liqueurs, & tous les ſucs qui ſont dans le Corps, facilitant la tranſpiration, adouciſſant l'acrimonie des humeurs, éteignant leur malignité, ôtant la mauvaiſe impreſſion des parties, rectifiant toutes les digeſtions, calmant la Nature qui eſt irritée par l'acrimonie des ſucs, reglant tous ſes mouvemens, augmontant ſa vigueur, & ſes forces; les diaphoretiques dis-je mineraux ſont des Remedes Univerſels, & tres efficaces, pour la gueriſon des fievres, des inflammations, & des tranſports, & meſme de toute ſorte de Maladies. Au contraire les veines

étant

étant epuisées de sang attirent de l'estomac, des intestins, de la rate, du Pancreas, de la vescie du fiel, & des reins, des sucs aigres, amers, salés, âpres, ou insipides, qui engendrent, & produisent necessairement dans le siege de la vie ces acrimonies qui sont la cause generale de toutes les Maladies : le sang étant infecté de ces mauvais sucs, il souille en même tems toutes les entrailles, & par sa fermentation dereglée il trouble extrémement toute la dispensation & l'economie de la Nature.

La cause de la plûpart des longues Maladies consiste principalement dans les obstructions des entrailles nourricieres : ces parties ont un fort grand nombre de conduits, soit pour la distribution des alimens, soit pour la separation de divers sucs, soit pour la vuidange de diverses sortes d'excremens, qui s'engendrent dans les premieres digestions. C'est pourquoi les Remedes qui sont ve-

ritablement aperitifs, debouchant avec efficace les vaiſſeaux qui diſtribuent les ferments des digeſtions, & la nourriture des parties, rendant libres les voyes par où les excremens ſe doivent vuider, ces Remedes dis-je gueriſſent ainſi la plûpart des longues Maladies, meſme celles qui ſemblent être incurables.

Les Panacées qui ſont aperitives ne deſopilent pas ſeulement, elles ôtent auſſi la mauvaiſe diſpoſition, & la maligne impreſſion qui eſt dans les parties, qui eſt le principe de la Maladie, elles ſubtiliſent, & rarefient les humeurs groſſieres, elles adouciſſent l'acrimonie des ſucs, elles éteignent leur malignité; elles calment la nature, & rendent ainſi la ſanté à tout le Corps.

Si l'on ne doit pas purger les matieres corrompues qui ſont la cauſe des Maladies, que lors qu'elles ſont meuries, cuites, & digerées, de peur de troubler la la nature, & de

 l'irriter

l'irriter inutilement. Il s'enſuit de cette maxime d'Hippocrate que les purgations ſont preſque inutiles pour le rétabliſſement de la ſanté, puis qu'il ne faut purger qu'aprés la gueriſon.

Diſons donc que les Panacées aperitives, & diaphoretiques ſont les plus grands Remedes & les plus Univerſels de la Medecine, la ſaignée, & la purgation ſont le plus ſouvent non ſeulement inutiles pour la gueriſon des grandes Maladies, mais le mauvais uſage qu'on fait de ces Redes en beaucoup d'occaſions, les rend tres dangereux : parce qu'ils affoibliſſent la nature inutilement, qu'ils la troublent dans ſon action, qu'ils la detournent de ſes mouvemens. C'eſt ainſi que ils augmentent le mal, & la cauſe de la Maladie.

Les Panacées aperitives ſont faites principalement d'acier, lequel êtant bien preparé par diverſes operations, & par diverſes fermentations dans un diſſolvant qui lui eſt propre,

devient

devient un Remede certain & infaillible, pour la gueriſon des obſtructions, & de toutes les Maladies qui en dépendent. On rend par ces preparations l'acier ſi ſubtil, & ſi ami de la nature que penetrant tout le Corps, & purifiant les levains des digeſtions, il ôte la cauſe des longues Maladies, il rétablit l'eſtomac, & les autres entrailles dans leur premiere vigueur, & les met en état de faire parfaitement toutes les fonctions auſquelles elles ſont deſtinées.

Il ſe tire du Regule de Mars étoilé des fleurs argentées, leſquelles étant bien préparées deviennent un Remede Univerſel, propre pour la gueriſon de toute ſorte de Maladies ; car étant egalement aperitives, & diaphoretiques, elles rempliſſent ainſi toutes les indications, & toutes les veües qu'on doit ſe propoſer dans la gueriſon des Maladies. Ce Remede eſt d'une beauté achevée, il eſt agreable à prendre il guerit ſans effet ſenſible, ſi on le prend au poids de demi dragme.

Les Panacées diaphoretiques ſont faites principalement de l'antimoine : c'eſt pourquoi on apelle diaphoretique par excellence un Remede tiré de l'antimoine, qu'on tient communément dans les boutiques, mais comme ce Remede eſt fort imparfait il ne merite pas ce glorieux nom.

nom. Je nomme grande Panacée un Remede veritablement diaphoretique que je tire de l'antimoine, il fait transpirer tout le Corps, il purifie tous leurs levains, il ôte la mauvaise impression de toutes les parties, & ainsi il donne le calme à toute la Nature.

Si l'on mêle l'or, l'argent, le cuivre, & l'étain avec le Regule de Mars, & qu'on sçache bien ouvrir ce Corps metallique, il s'en tire par le moyen de l'esprit de vin alkoolise un soufre metallique, une teinture d'or, agreable à prendre, qui est une divine Panacée, elle profite à toute sorte de personnes, en toute sorte de Maladies, conservant la santé elle retarde la vieillesse. Cette Panacée, guerit les fievres, & les inflammations, elle apaise promtement les douleurs, elle donne le calme à la Nature, elle regle touts ses mouvemens, & rétablit les forces, dissolvant la cause du mal, la dissipant par l'insensible transpiration, & ôtant la mauvaise disposition des parties, elle rétablit heureusement la santé.

Le Mercure étant bien dissout dans un dissolvant qui lui soit convenable, purifie, & renouvelle si efficacement tout le Corps, qu'il guerit toute sorte d'ulceres, & de mauvaise gale, & entre autres les Maladies venerienes, & la verolle, qui

n'est

n'eſt autre choſe qu'une gale peſtilentielle venue des Indes. L'experience fait voir que ce Remede guerit radicalement ceux qui ſont affiigez des Maladies venerienes les plus inveterées, ſans interrompre leurs occupations ordinaires. Ce Remede eſt auſſi un ſouverain Diaphoretique.

Toutes ces Panacées étant des Remedes Univerſels ſont propres auſſi pour la gueriſon des fievres, mais le mêlange qu'on en peut faire, ſoit entre elles mêmes ſoit avec des Remedes tirés des vegetaux, & des animaux les rend des Remedes achevés pour les fievres, qu'elles gueriſſent dans peu de temps presque ſans effet ſenſible : car comme dit Van-Helmont ſouvent la cauſe de la maladie ne peſe pas une drachme *ceſt pourquoy il eſt neceſſaire que l'evacuation ſoit moderée, ou imperceptible.*

Cette Preface eſt déja aſſés longue il eſt tems à preſant d'examiner plus parfaitement la poſſibilité des Panacées, leur efficace, & leur maniere d'agir, & de faire voir qu'il n'y a que l'ignorance de pluſieurs Medecins qui ſoit la cauſe de l'erreur où l'on eſt, ſur l'Impoſſibilité des Panacées, ou Remedes Univerſels, & que cette erreur malheureuſe eſt la ſource, & l'originé de tous les abus de la Medecine ordinaire, comme nous le ferons voir dans les Traités ſuivans.

DIS-

DISCOURS
De la possibilité des
PANACÉES
Ou
REMEDES UNIVERSELS
De leur efficace, & de leur maniere d'rgir.

L'Histoire nous apprend que l'ingenieux Archimede, receut un Commandement absolu de Hieron Roy de Sicile, de luy faire sçavoir par demonstration evidente, si la Couronne qu'il avoit dediée a ses faux Dieux, estoit d'or pur, ou si l'Orfevre y avoit fourré du metal estranger, sans neantmoins la rompre, parce qu'elle avoit esté consacrée.

Cette question si difficile à resoudre tint ce grand Homme dans une extréme consternation : il medita en vain fort long-temps sur ce sujet, & desesperant d'y pouvoir reüssir, il rencontra par hazard dans le bain ce qu'il avoit inutilement recherché par ses curieuses & profondes meditations. Ce succez imprevû

le transporta si extraordinairement, que sans faire reflexion à l'estat indecent où il estoit, il se mit à courir, en repetant continuellement d'un son de voix fort élevé : *Je l'ay trouvé, je l'ay trouvé.* S'il m'estoit permis de tourner à mon sujet ce qui est arrivé à cet illustre Ingenieur, je dirois que j'ay enfin trouvé ce que je cherchois, il y a long temps. Je cherchois par la lecture, par l'experience & par le travail quelques remedes, qui pûssent commodément & seurement remedier à tant de longues maladies, qui font gemir si long temps une infinité de personnes, à qui il ne reste quelquefois pour toute consolation que les plaintes & les gemissemens, ou l'esperance de la mort. La chose ne me sembloit pas impossible en elle-même ; l'experience me le persuadoit, & la raison m'y portoit aisément. Je regardois avec émulation l'Epitaphe de Paracelse, qui luy rend ce glorieux témoignage, d'avoir gueri par un Art merveilleux toutes les maladies, qui nous paroissent incurables ; & Van-Helmont rapporte de luy, qu'il avoit plusieurs remedes particuliers dont il gueriss-soit également une infinité de maladies. Je considerois avec admiration, un Butler dans Van-Helmont qui gueriss-oit toute sorte de maladies par un seul & même remede.

mede. Je voyois beaucoup de celebres Medecins qui par de longues meditations & par de grandes experiences avoient inventé des remedes universels. Mais, comme remarque le fameux Poterius, ceux qui ont esté assez heureux pour découvrir ces rares secrets, ne les ont jamais voulu communiquer. Je soûpirois aprés de si glorieux succés; ma foiblesse me faisoit rencontrer de grands obstacles dans ce projet: Mais puis qu'un grand dessein est toûjours glorieux, & qu'en s'attachant avec soin on peut se perfectionner, j'ay pousſé mon entrepriſe. Ceux qui s'attachent fortement font ſouvent de nouvelles découvertes, comme ceux qui font de longs voyages: Et l'on voit tous les jours, que ceux qui s'occupent à faire des eſſais & des experiences dans les Sciences, & dans les Arts, découvrent inceſſamment ce que tant d'autres avoient cherché avec ſi peu de ſuccés.

Que s'il y a quelque Profeſſion, où l'on puiſſe faire du progrés, ce doit être principalement dans la Medecine. L'admirable diverſité des Remedes que Dieu a fourni ſi liberalement à la Nature, le mêlange infini qui s'en peut faire, & la merveilleuſe difference des preparations dont on ſe ſert, font evidemment con-

noistre qu'on en peut découvrir une infinité d'autres, & qu'on en découvrira tous les jours. Si l'assemblage des vingt-quatre lettres peut exprimer toutes les paroles & toutes les conceptions des Peuples, dont le langage est si different, quelle diversité peut-il se rencontrer dans les Remedes, dont le nombre est si grand, & dont la preparation & le mélange se peuvent faire en tant de manieres differentes? C'est pourquoy Dieu a bien voulu favoriser Adam & Salomon de la connoissance des Mineraux, & de la connoissance des Plantes, & leur apprendre la nature de tous les Animaux, pour la transmettre à la posterité : comme il a bien voulu favoriser Hipocrate & quelques autres grands Hommes, de tant de rares avantages dans la connoissance de la Medecine. C'est à ces grands Hommes que nous devons les justes maximes qui nous restent pour la conservation de la santé; ils les ont puisées dans le sein de la Nature, & dans les Loix immuables qui la reglent : c'est sur ces mêmes Loix qu'il faut mediter incessamment, & sur lesquelles roulent tous les secrets de la Medicine.

Ces Maximes & ces Loix ont esté les guides dont je me suis servy dans la recherche des Panacées. Mais pour reüssir

dans

dans ce deſſein, j'ay joint l'experience au raiſonnement, comme les deux colonnes qui ſoûtiennent la Medecine : & me flatant d'avoir reüſſi aſſez heureuſement dans cette entrepriſe, j'ay crû eſtre obligé à donner au Public ce que j'avois trouvé, & ce que j'avois cherché ſi inutilement depuis ſi long temps. Je le fais pourtant ſans precipitation, puis qu'il y a pluſieurs années que je me ſers avec ſuccês de ces Remedes univerſels, dans un grand nombre de maladies, dans leſquelles tous les ſecours de la Medecine avoient ſemblé juſques alors inutiles.

Comme ces Remedes ſont d'une grande vertu, ils ſe prenent en petite quantité, & ſe trouvant d'eux mêmes inſipides, on leur peut donner le gouſt & la forme qu'on pourroit ſouhaiter. Ces Remedes agiſſent inſenſiblement, parce que (comme le remarque *van Helmont*) *ſouvent la cauſe de la maladie ne peſe pas une dragme ; c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire que l'evacuation ſoit moderée, ou imperceptible ; pourveu que ſuivant l'Aphoriſme d'Hipocrate, on purge ce qui doit eſtre purgé.*

Il y a pluſieurs perſonnes qui ont de la peine à ſe perſuader qu'il y ait des Remedes, qui puiſſent operer tant d'effets differens,

rens, & même contraires, & qu'ils puissent guerir des personnes de different âge, de different sexe, & de different temperament, & dont les maladies n'ont rien de semblable. Mais pour les detromper sur ce point, on les prie de se donner la peine de lire tout ce discours; & ils demeureront persuadez que la chose n'est pas absolument impossible. Les exemples en sont familiers, les experiences en sont connuës, & les raisons en sont evidentes.

Veritablement (*dit* van Helmont *parlant des secrets de Paracelse*) *puisque la Nature seule guerit les maladies, suivant le sentiment d'Hipocrate, il en faut conserver l'unité, & la restablir en son integrité. Ce qui se peut faire suffisamment par un seul & même Remede. Il n'y a qu'à considerer l'unité de la Nature qui est alterée, & l'unité de la santé qui est offensée, & par consequent l'unité de l'esprit qui est agité, sans considerer cette diversité de causes, qui ne sont que les occasions des maladies. Et puis qu'un des secrets de* Paracelse, (*ajoûte ce Docteur*) *contient abondamment tout ce qui est necessaire pour cet effet, par la vertu naturelle des Remedes qu'il employe, & par les preparations de l'Ouvrier, il faut necessairement que ce Remede soit suffisant pour toute sorte de maladies. Ces Remedes secrets*

pene-

penetrent juſques au fond du corps, & par une vertu particuliere ils fortifient toutes les parties : Ils diſſipent avec efficace toutes les impuretez qui ſe ſont ramaſſées en divers endroits du corps ; & les ayant une fois diſſoutes, la Nature entreprend de vuider ce qui luy eſt nuiſible par des voyes qui luy ſont connuës. C'eſt ainſi que ce celebre Medecin explique la maniere d'agir des Remedes univerſels de Paracelſe.

On ne doit pas s'étonner qu'il y'ait des Remedes qui ſoient également favorables à toute ſorte de perſonnes, & à des maladies differentes, ſi l'on conſidere qu'il y a beaucoup de choſes qui ſont également propres à tous les Hommes, quoy que les temperamens en ſoient ſi differens. Nous reſpirons tous un même air, & nous uſons de mêmes alimens, ſans que jamais perſonne ſe ſoit aviſé de s'en eſtonner, parce que tous y ſont accouſtumez : La même choſe ſe peut dire des Remedes ordinaires, car la ſaignée, la purgation, les lavemens & tant d'autres Remedes familiers ſont employez par les Medecins pour une infinité de maladies tres differentes & fort oppoſées. Que ſi l'on a joüé les Medecins ſur la ſaignée, ſur la purgation & ſur les lavemens, ce n'a pas eſté, parce qu'ils ordonnent ces remedes trop ſouvent, mais par-

parce que c'est quelquefois inutilement.

Il n'en est pas ainsi (*dit* van Helmont) *des grands secrets de la Medecine, ausquels il appartient seulement de surmonter toute la tyrannie des maladies, soit que ces secrets ayent cette vertu de leur nature, ou qu'ils ayent acquis une excellence de pureté & de subtilité, par laquelle ils reparent promptement nôtre vie, & parviennent au degré de Medecine universelle. Cette prerogative ne peut pas convenir aux Remedes particuliers qui sont pris des plantes, lesquels ne peuvent pas arriver à cette universalité, mais qui neantmoins semblent estre donnez de Dieu pour deraciner specifiquement quelque maladie particuliere.*

Pour donner plus de jour à cette verité, il faut considerer qu'Hippocrate, & les plus celebres Medecins raportent la cause interieure des maladies, à l'aigre, à l'amer, au salé, à l'apre, & a l'insipide; ils enseignent que le moyen de remedier à l'acrimonie excessive des sucs qui s'engendrent au dedans de nous, consiste tant seulement à les adoucir & à les meurir, ce qui se fait en procurant la Coction de ces sucs intemperes: cest le seul moyen qu'ils nous aprenent de les reduire à la moderation qui est convenable à notre nature, pour remetre tout le Corps dans une santè parfaite.

Ces

Ces humeurs étant devenues extrémement aigres, ou ameres, apres, ou salées, infectent non seulement les aûtres humeurs, & les alimens que nous prenons, mais aussi elles laissent une si forte impression de leurs mauvaises qualités dans les entrailles où elles sejournent, qu'il est tres difficile de l'emporter. Cette mauvaise impression des parties engendre aussi continuellement des mauvais sucs, & fait le germe ; & la semence des maladies, & la difficulté de la Gueriſon. C'est pourquoy la saignée, la purgation, & les lavemens sont le plus souvent des Remedes inutiles dans les grandes maladies, parce que l'action de ces Remedes, ne penetre pas jusques dans la substance des parties mêmes, pour les purifier des levains impurs dont elles sont infectées.

Et comme un seul, & même Remede peut adoucir les diverses acrimonies des sucs intemperés qui, s'engendrent au dedans de nous, & ôter les levains impurs dont les entrailles sont souillées, il faut necessairement qu'un seul & même Remede puisse guerir toutes les maladies qui proviennent du dereglement des humeurs, & de la mauvaise disposition des parties ; l'effet devant cesser, apres que la cause est ôtée.

La diversité des humeurs impures qui soüillent les entrailles, n'empéche point qu'un méme Remede ne puisse corriger tous les excês qui s'y trouvent, parce que la nature agit d'une méme maniere dans la guerison de differentes maladies, en rectifiant ces humeurs par la fermentation, & la coction des mêmes humeurs, sans opposer des qualitez particulieres qui soient contraires à chaque espece de maladie. C'est pourquoy un Remede qui agira à la maniere de la nature, & qui par la fermentation cuira les humeurs, & les reduira à la moderation qui leur est requise, en leur ostant cette odeur de levain que ces humeurs ont laissé dans les parties, pourra guerir tous les maux que ces mêmes humeurs ont causez.

La maniere ordinaire d'agir de tous les Medecins justifie, qu'il y a plusieurs remedes qui agissent universellement, ils appellent le Magistere de Tartre un digestif universel, parce qu'il profite également à la coction de toutes les mauvaises humeurs, ils nomment Sel Polychreste un sel qui a divers usages, & ils se servent tous les jours du crême de tartre, du sel prunelle, du sel des plantes aperitives, de l'esprit de vitriol, de l'esprit de sel, & de soufre, à cause des differens effets qu'ils produisent : & je ne vois aucun

Me-

Medecin qui ne ſe ſerve de ces Remedes pour diverſes maladies, & en toute ſorte de temperament. La méme choſe ſe juſtifie dans l'uſage des eaux minerales, dont une infinité de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, & de toute ſorte de temperament ſe ſervent tres-utilement pour des maladies fort differentes.

Willis rapporte fort à propos la cauſe de tous ces effets differens, à la nouvelle fermentation que ces Medicamens excitent dans nos corps, laquelle corrige cette autre fermentation impure, & dereglée des humeurs, & nettoye les parties de ce levain impur qui eſt dans leur ſubſtance.

Le remede dont je parle, quoy qu'il ſoit beaucoup plus efficace, & plus innocent que les Remedes ordinaires dont j'ay parlé, agit neanmoins de la même maniere, il regle les humeurs, & oſte la ſemence des maladies, en excitant une nouvelle fermentation dans les humeurs mêmes & dans les entrailles pour les purifier de leur ſoüillure.

L'on voit donc que la difficulté de guerir les maladies vient de ce qu'on ne connoit pas aſſez l'activité des levains, ſoit dans les fonctions de la nature, ſoit dans les maux, ſoit dans les Remedes. On accuſe ordinairement le froid, ou le

chaud, le sec, ou l'humide, de la cause principale des maladies, dont neanmoins ils sont fort innocens, suivant la doctrine d'Hypocrate, comme je feray voir à dans suite.

On se persuade aussi que la cause ordinaire des maladies vient principalement du vice des humeurs; & neanmoins leur source est dans la mauvaise disposition des parties, & dans une vertu maligne qui les infecte, & nullement dans l'intemperie du chaud, du froid, du sec, ou de l'humide. C'est pour cela que van Helmont definit la maladie, *un levain imprimé dans les esprits, lequel se communique en suite au sang, à l'aliment prochain des parties, aux parties mêmes & aux excremens du corps, suivant la proprieté de son idée; & de cette impression arrivent les maladies qui procedent de la distribution, ou de la digestion des alimens. Ainsi la cause des maladies ayant esté ignorée, il a esté impossible d'en connoistre les remedes.*

On voit déja en quelque maniere quelle est la veritable cause des maladies, quelle est la maniere d'y remedier, & comment un seul & même remede peut également profiter pour la coction des mauvais sucs, & pour oster le levain & la soüillure qui est dans la substance même des parties. L'on voit que ces ope-

rations se font par la seule fermentation, & que la Nature se sert de ce seul moyen pour temperer les mauvaises humeurs, en les reduisant à cette moderation de qualitez & de substance, qui leur est convenable, afin que ces humeurs puissent estre vuidées sans peine, soit par la Nature même, soit par l'Art.

Pour donner plus de jour à cette verité, il faut considerer que la cause des maladies procede de trois qualitez differentes, qu'on appelle premieres, secondes & troisiémes. On examinera separément ce que peuvent les premieres qualitez, quelle est la vertu des secondes & l'efficace des troisiémes : Quel ordre & quelle dépendance ces qualitez ont entre elles, afin de connoistre clairement la maniere d'y apporter du remede.

PREMIERE PARTIE.

De la Vertu des secondes Qualitez.

L'Ordre voudroit, s'il semble, qu'on commençât par les premieres qualitez ; mais comme les secondes sont la cause la plus frequente & la plus sensible des maladies, il faut parler des secondes avant que de parler des premieres.

Hipocrate persuadé de l'importance de cette matiere en a fait un Traité particulier dans le Livre qu'il a intitulé, *De l'ancienne Medecine*, contre certains innovateurs de son temps, qui mettoient pour cause generale des maladies, le chaud, ou le froid, l'humide ou le sec.

Dans ce Traité il preuve par des demonstrations évidentes, *que ces premieres qualitez ne sont point la cause des maladies, mais qu'il y a d'autres qualitez qui les produisent, lesquelles sont plus agissantes que les premieres. C'est pourquoy il les appelle par excellence des vertus, à cause de l'effi-*

l'efficace qu'elles ont dans leur action ; il dit que ces qualitez ſont l'aigre, l'amer, le ſalé, l'aſpre & l'inſipide, qui ſe trouvant dans l'homme & ſe tenant dans la moderation qui leur eſt requiſe, & dans la juſte proportion qu'elles doivent avoir, conſervent la ſanté ; mais lors qu'elles ſont parvenuës à leur plus haut degré, elles troublent cruellement le corps. Que le moyen de remedier aux maux qui nous arrivent par l'excez de ces qualitez, c'eſt la coction des humeurs & la vuidange des ſucs intemperez. Que le chaud & le froid n'eſtant en aucune maniere capables de coction, ne peuvent nullement eſtre la cauſe des maladies, qui ne gueriſſent que par cette même coction. Que la Nature remedie d'elle-même & dans peu de temps aux maux legers, qui ſont cauſez par le chaud & par le froid ; & qu'elle n'a pas beſoin d'emprunter d'ailleurs un ſecours qu'elle trouve dans elle-méme. En effet, quand on a ſouffert un grand fr[illegible], on reſſent enſuite un grand chaud, pourveu qu'on n'ait pas eſté gelé, & que l'on ſoit à couvert & aſſez vêtu ; & au contraire, aprés avoir eſté beaucoup échauffé, on reſſent un grand froid, & même l'on friſſonne, ſi l'on s'arreſte long temps dans le méme lieu, & qu'on ſoit vétu de la méme maniere. De ſorte qu'on ne doit rien craindre de dangereux de ce qui eſt ſuivi ſi toſt de ſon contraire. Il en eſt de

mesme dans les fiévres, où aprés les frissons il s'allume une grande chaleur, & aprés la chaleur on est plus frais que si l'on n'avoit point eu de fiévre.

Que si le chaud (ajoûte-t'il) agit quelquefois puissamment au dedans de nous, ce n'est pas comme tel, mais en tant qu'il est chaud & amer, ou qu'il est chaud & aigre, ayant des effets tous contraires, selon qu'il est diversement conjoint avec ces diverses facultez. Il en est de même du froid, quand il est joint aux mêmes qualitez, & qu'ainsi on ne peut pas remedier aux excez du chaud ou du froid, par le chaud, ou par le froid; c'est pourquoy dans le commencement des rhumes & des fluxions, les humeurs qui les excitent sont sallées, subtiles & acres, & par cette acrimonie elles causent de l'ardeur, de l'inflammation & quelquefois de l'ulcere sur les parties où elles se jettent. Que cette ardeur & ces autres accidens cessent ensuite lors que le rhume se meurt, & nullement par aucun changement qui se fasse du chaud, ou du froid: que si le rhume est causé par la seule chaleur, ou par le froid tout seul, sans aucun mélange de qualité estrangere, il est facilement gueri par la Nature seule, sans aucun autre remede.

Ce qui oblige Hipocrate de ne donner aucun rang dans les maladies, aux intemperies chaudes, ou froides, humides, ou seches,

en

entant que telles ; mais diviſant les maladies en celles qui arrivent aux parties ſimilaires, & aux parties organiques, il n'admet pour cauſe des maladies des parties ſimilaires que l'amer, l'aigre, le ſallé, l'aſpre & l'inſipide ; c'eſt pourquoy il veut que le Medecin ait une connoiſſance parfaite des effets de toutes ces vertus, de l'impreſſion qu'elles font ſur nos corps, & de la connexion qu'elles ont enſemble.

Ces vertus & ces ſecondes qualitez ne ſont autre choſe que les proprietez des ſels, qui ſont d'une efficace merveilleuſe dans toutes les actions de la Nature, pour conſerver la ſanté par leur moderation, & pour cauſer les maladies par leurs excês : C'eſt par cette raiſon que le ſel eſt le ſymbole de la ſageſſe, car le ſel doit eſtre dans une juſte moderation, non ſeulement dans les aſſaiſonnemens, mais auſſi dans tous les corps mixtes dont il eſt un principe ſenſible ; c'eſt ce principe qui eſt l'auteur de la ſaveur, & par conſequent de toutes les vertus, comme l'enſeignent les Chimiſtes.

Le ſel qui s'engendre dans nos corps eſt de deux ſortes, l'un eſt domeſtique & l'autre étranger ; le ſel domeſtique eſt celuy qui eſt doux & benin, & qui par conſequent conſerve la ſanté : le ſel étranger eſt corroſif, & la cauſe des ardeurs

des

des acrimonies, & des corrosions, & par consequent il est la cause ordinaire des maladies, comme l'enseigne Hipocrate.

Ce sel étranger est de trois sortes dans l'homme, le mineral, le vegetal & l'animal, qu'on peut subdiviser en autant de sortes qu'il y a de mineraux, de vegetaux & d'animaux, parce que les sels qui s'engendrent quelquefois dans l'homme, ont du rapport avec les aurres sels qui s'engendrent dans la Nature. C'est à cause de la diversité des sels qui s'engendrent dans nos corps que Paracelse appelle l'homme, le Petit Monde.

Il est donc evident que ces differentes qualitez d'aigre, d'amer, de sallé, d'âpre & d'insipide, qui s'engendrent dans nos corps, & que les Medecins nomment *Cacochimie*, ne deviennent la cause generale de tant de sortes de maladies, que parce qu'elles excedent la mediocrité, & qu'elles ont acquis un degré considerable de salure, ou d'aigreur, d'amertume, ou d'âpreté, qui sont des proprietez de diverses sortes de sels qui s'engendrent au dedans de nous, & qui sont la cause ordinaire de tous les maux qui nous arrivent, parce que ces sels sont d'une extreme efficace.

Ainsi les chaleurs & les froideurs qui arri-

arrivent dans nos corps par l'irritation des sels, ne sont pas des maladies, mais des accidens qui suivent les diverses irritations des mêmes sels. C'est pourquoy pour remedier aux maux qui proviennent de l'acrimonie des sels & des vertus excessives des sucs, & pour oster ce levain qu'ils impriment dans les parties, il n'est pas necessaire d'échauffer ou de rafraichir, mais de meurir ces mauvais sucs, & de les temperer, pour les vuider ensuite plus aisément.

Par cette coction l'on oste en même tenps la mauvaise disposition qui est dans la partie affligée, cette coction estant l'unique moyen dont la Nature se sert pour la gueriſon des maux ; & comme le Medecin est le Ministre de la nature, & qu'il la doit imiter lors qu'elle agit bien ; c'est donc par cette coction qu'il doit procurer la gueriſon des maladies.

Cette coction se fait par la chaleur naturelle, de la même maniere que se fait la maturité des fruits, lesquels deviennent agreables en meurissant, & en quittant cette âpreté qui les rendoit de mauvais goût ; de même ces mauvais sucs venant à se meurir, perdent ces qualitez excessives qui les rendoient si contraires à la nature, & par cette maturité ils acquierent une moderation dans leurs qualitez,

litez, & une certaine égalité de substance, qui les rend amis de la Nature même.

Pour bien entendre le sentiment d'Hipocrate, & pour profiter de l'avis important qu'il nous donne, il faut examiner plus particulierement en quoy consiste cette coction des humeurs, & comment on la peut procurer, puisque c'est l'unique moyen qu'il nous enseigne pour surmonter la cause des maladies.

La coction (*selon* Aristote) *est la perfection de son propre subjet par la chaleur qui luy est naturelle; ainsi la nature se trouvant robuste & vigoureuse, & plus puissante que la cause de la maladie, donne à ces mauvais sucs toute la perfection dont ils sont capables, & les meurit si parfaitement, qu'il ne leur reste aucune faculté excessive pour nous troubler, & les ayant meuris, elle les vuide par les voyes qui luy sont les plus propres & les plus commodes.*

Aprés que ce Philosophe a defini la coction, & qu'il l'a divisée en trois especes generales, il definit encore la maturité des tumeurs & des mauvais sucs, & *dit que cette maturité est la coction de l'humide qui se trouve en eux, laquelle coction se fait par la chaleur naturelle, qui n'estant pas dominante, ne peut aussi terminer l'humide.*

Aussi toutes les choses qui se meurissent

deviennent toûjours plus épaiſſes, & quittent la ſubtilité & la tenuité qu'elles avoient dans leur ſubſtance. La crudité au contraire eſt une imperfection qui arrive par le defaut de la chaleur naturelle & par la diſproportion qu'elle a avec l'humide qui doit eſtre meury, car toutes choſes ſont dites cruës, lors qu'elles ne ſont pas vaincuës, & qu'elles n'ont pas leur conſiſtance par la chaleur naturelle.

Que s'il eſt vray que l'Art perfectionne la Nature, comme l'experience le juſtifie, l'excellence de la Medecine conſiſte principalement, à aider à la Nature même à cuire les mauvaiſes humeurs, comme nous avons dit. Or encore que cette coction ſoit l'ouvrage de la chaleur naturelle, il eſt pourtant du devoir du Medecin d'oſter les empêchemens que la nature ſeule ne pourroit jamais ſurmonter, qui eſt de temperer l'amer, l'aigre, le ſalé, l'âpre & l'inſipide, & les autres qualitez des ſels, lors qu'elles ſont trop exaltées.

Pour reüſſir dans ce deſſein qui eſt de la derniere importance, & dans lequel conſiſte preſque toute la difficulté qui ſe rencontre dans la gueriſon des maladies, il faut ſçavoir de quelle maniere ces diverſes qualitez des ſels agiſſent ſi efficacement au dedans de nous; par quels reſſorts

sorts secrets elles nous affligent, & par quel moyen la Nature les meurit & les adoucit, afin qu'à l'imitation de la Nature même nous puissions trouver les indications & le party qu'il faut prendre, pour remedier heureusement aux maux qui nous arrivent, par les effets pernicieux de ces vertus excessivement exaltées.

La Nature n'exerce aucune de ses fonctions, soit dans les alterations, soit dans les generations, soit dans les differentes coctions des alimens, ou dans la digestion des mauvaises humeurs, qui ne se fasse par la voye de la fermentation. Toutes les causes de la maladie & de la mort, & toutes les exaltations des mauvais sucs qui s'engendrent au dedans de nous, & qui excitent en nous tant d'inquietude & tant de tourmens, ne se forment & ne s'augmentent que par la fermentation. Tous les Remedes que nous employons pour nous secourir n'agissent que par la même fermentation, aussi bien que les poisons. De sorte qu'il ne se passe rien dans nos corps, qui ne se fasse par le moyen de cette fermentation. La plus part des alimens & des remedes, que nous employons à nôtre usage, n'acquierent aussi leur perfection que par le mesme moyen.

C'est pourquoy Willis a dit tres à pro-

pos

pos aprés van Helmont, que non ſeulement nous naiſſons & nous ſommes nourris par le moyen des fermens, mais auſſi que nous mourons par ce même moyen, que chaque maladie excite en nous ſes tragedies par quelque levain, & que nous ne gueriſſons que par le moyen de quelque fermentation. Cela poſé pour fondement, il faut abſolument que la conſervation & le reſtabliſſement de la ſanté dépendent de la même fermentation quand elle eſt bien reglée, puiſque cette fermentation eſt l'unique moyen dont la Nature ſe ſert pour la coction des bons & des mauvais ſucs, & pour toute ſorte d'alterations, auſſi-bien que pour la generation : d'où vient que la coction eſt inſeparable de la fermentation, la coction ne ſe faiſant que par ebullition, laquelle n'eſt autre choſe que la fermentation meſme. C'eſt pourquoy Platon comprend l'ebullition & la fermentation dans une meſme definition. La fermentation (dit-il) ou l'ebullition, eſt un mouvement qui ſe fait dans une ſubſtance terreſtre, par lequel cette ſubſtance devient volatile & d'une nature aërée & & ſpiritueuſe : c'eſt un mouvement qui ſe fait dans un corps groſſier par la force du levain, par le moyen duquel ce corps s'enfle, s'éleve, & acquiert beaucoup

des

des esprits qu'il n'avoit point auparavant, ou qui estoient ensevelis dans la matiere, comme l'on voit arriver dans le pain, dans le vin, dans la biere & dans le cidre; ainsi ce corps s'exalte dans toutes ses qualitez, parce que le degré de perfection de chaque chose consiste en l'abondance des esprits, qui luy sont propres: De sorte qu'il n'y a point de plante ou de fruit dont on ne puisse tirer par ce moyen de l'eau de vie, c'est à dire une liqueur volatile propre à estre enflammée.

Willis explique tres bien la nature de la fermentation, lors qu'il la definit un mouvement interieur des parties de chaque corps qui tend à sa perfection, ou à son changement. D'où il infere que tous les mouvemens d'alteration, de generation & de corruption qui se font dans tous les corps sont excitez par quelque fermentation.

C'est pourquoy il y a deux sortes de levains, les uns sont les auteurs des generations & des corruptions, & par consequent des semences, & les autres sont les organes de ces premiers levains, & les causes prochaines de toutes les alterations.

Les premiers sont les principes des formes & des troisiémes qualitez, qu'on appelle, occultes; & les seconds sont

les

les diverſes proprietez des ſels, & preciſément ce qu'Hipocrate appelle par excellence des Vertus, c'eſt à dire, l'amer, l'aigre, le ſallé, l'âpre & l'inſipide, leſquelles ſe rencontrent toutes dans l'homme, comme l'experience le juſtifie. Lors que ces levains ſont dans la moderation requiſe, & que les uns ne predominent pas ſur les autres, on joüit d'une parfaite ſanté : Mais lors qu'il y a quelqu'un de ces ſucs qui prevaut, & qui excite un levain eſtranger, en deprimant ou en affoibliſſant les eſprits & les levains vivifians, qui ſont dans chaque partie; l'on eſt affligé de diverſes ſortes de maladies, & ces maladies ſont aſſez ſouvent la cauſe de la mort.

Ce ſera de ces ſeconds levains & de ces differentes proprietez des ſels dont nous traiterons dans cette premiere Partie, mais la liaiſon naturelle qui ſe rencontre entre ces ſeconds levains & les premiers nous engage neceſſairement à dire quelque choſe de ces premiers levains; car les ſeconds dependent en partie des premiers, je dis en partie, parce qu'ils dependent auſſi de la matiere dont ils ſont compoſez. Ces ſeconds levains different des premiers en ce que les premiers dépendent immediatement des formes & des ſemences dans leſquelles ils ſont.

D'où vient (dit Van-Helmont) que ces premiers levains sont entierement separez des qualitez materielles, & qu'ils prennent veritablement quelque qualité corporelle, pour communiquer plus facilement leur force vivifiante au corps, mais cette qualité materielle ne peut pas entrer en concours avec ce premier levain vivifiant, puisque tout ce qui agit par la qualité des sels, n'est pas de la même faculté de la semence, mais un accident qui varie selon son objet, c'est pourquoy la qualité des sels peut pecher dans le plus ou le moins.

La fermentation estant d'une necessité si absoluë dans toute l'œconomie du corps pour exercer toutes les fonctions de la vie, la nature qui est en elle même un levain vivifiant, a soin de produire au dedans de nous les sels & les levains necessaires pour exciter cette fermentation, & pour cet effet elle s'est accompagnée, dans toutes ses coctions, des qualitez necessaires qui servent à la fermentation qu'elle se propose.

La premiere coction qui se fait dans l'estomac, par laquelle la nature change les alimens en chile, se fait par le moyen d'un suc aigre, qui est envoyé de la rate dans l'estomac même, comme l'ont reconnu les plus celebres Medecins; cela se voit évidemment, si l'on considere que tout

tout ce que l'on vomit aprés la digeſtion eſt aigre, que la membrane interieure de l'eſtomac des animaux eſt propre à cailler le laict par ſon aigreur, & que cette aigreur eſt d'autant plus grande que les animaux ſont plus devorans; Van-Helmont eſtant enfant experimenta cette aigreur, car il reſſentit un goût fort aigre dans le bec d'un moineau qui luy bequetoit la langue : D'où vient que pour appaiſer cette graude aigreur que les oiſeaux ont dans l'eſtomach, ils ſont obligez de manger de l'argille, du tœuf, & des pierres, ſans quoy ils tomberoient malades.

Hipocrate nous enſeigne que le reproche aigre, que nous fait l'eſtomac dans une extrême indigeſtion, eſt une marque de gueriſon, parce que la Nature commence à reparer le levain de la digeſtion; & l'experience nous apprend que tout ce qu'on donne pour reveiller l'appetit eſt aigre.

Le voiſinage & la communion des vaiſſeaux qui ſont entre la rate & l'eſtomac, a fait juger aux Medecins, que ce ſuc acide, ou cette odeur de levain eſt envoyée de la rate dans l'eſtomac : c'eſt pourquoy meſme les oiſeaux qui digerent les choſes les plus dures ont ces deux parties unies.

Or l'estomac n'a pas ce levain dans soy ou de soy même, car l'appetit de l'estomac s'en va quelquefois pour un temps, & revient, facilement dans un autre temps, parce que la cause de l'appetit n'est pas dans l'estomac même, mais qu'il l'emprunte de la rate.

Cette aigreur de l'estomach differe des autres choses qui sont aigres, en ce que l'aigreur de l'estomac rend volatiles les choses qu'elle penetre; au contraire, tout autre esprit qui est aigre devient fixe, en dissolvant son sujet, suivant un axiome des Chimistes.

C'est ce levain aigre de l'estomac qui donne de l'appetit, qui est specifique à l'estomac même, & qui est distingué specifiquement dans toutes les differentes especes d'animaux; c'est ce levain qui fait des effets qu'on ne sçauroit attribuër à aucune sorte de chaleur, puis que les Poissons qui n'ont point de chaleur actuele, digerent mieux que les autres Animaux. Il est vray qu'on attribuë aux Poissons une chaleur en puissance, mais cette chaleur ne pourroit pas échauffer actuellement.

Quoy que ce levain de l'estomac ait une aigreur specifique qui luy est tres particuliere : Neanmoins cette aigreur n'est pas ce levain vivifiant, mais c'est seulement

ment ſon organe; c'eſt pourquoy la digeſtion en ſoy eſt l'ouvrage d'un autre levain vivifiant, qui s'accompagne par tout d'une autre qualité ſeconde, qui ſert à la fermentation, & qui tend au but que la nature a de vivifier, c'eſt pourquoy le Chyle eſt parfaitement dépoüillé de l'aigreur de ſon levain dés le moment, qu'il eſt coulé de l'eſtomac dans les inteſtins, en changeant ſon ſel aigre en un ſel ſalé par une ſeconde fermentation.

Le mélange qui ſe fait du fiel avec le Chyle, dés que le Chyle eſt ſorti de l'eſtomac pour entrer dans les boyaux, fait aſſez voir que la nature a formé le fiel, pour exciter une nouvelle fermentatation, & une nouvelle digeſtion dans les inteſtins, car il y a autant de levains que de digeſtions. *C'eſt par le moyen de ce fiel*, dit Van-Helmont, *que le Chyle eſt perfectionné, que le ſang eſt preſervé de corruption, & que la ſeroſité, & les autres excremens ſont ſeparez, ce qui arrive en même temps que le fiel change le ſel aigre de l'eſtomac en un ſel ſalé, car l'aigre eſt toûjours extrémement nuiſible, ſi ce n'eſt dans l'eſtomac, c'eſt à cauſe de cet uſage ſi important que la nature a logé la veſcie du fiel avec tant de precaution dans la partie cave du foie. Il a falu que la nature l'ait caché avec cét Art, parce que le levain du fiel venant à ſe dere-*

gler, cause plusieurs maladies dangereuses, comme le Cholera Morbus, la Dyssenterie, la Jaunisse, & quantité de fievres tres mauvaises.

Une preuve que les sucs aigres & amers sont propres à exciter la fermentation, c'est l'experience journaliere de faire lever la paste avec du levain aigre, ou avec de la lie amere de biere. Outre que le dereglement de la fermentation qui se fait dans l'estomac, s'explique fort bien par l'exemple du pain; car comme le pain devient aigre, lors qu'il y a trop de levain, & qu'il devient amer lors qu'il y a trop de la lie de biere: de même aussi les alimens s'aigrissent dans l'estomac, lors qu'il y a trop de ce suc aigre & melancolique, & ils deviennent amers dans les personnes bilieuses, lors qu'elles mangent des choses trop grasses, ou trop douces, ou lors que le fiel se degorge dans l'estomac par quelque dereglement des visceres.

Il s'engendre aussi un suc âpre au dessous de l'estomac dans un corps glanduleux nommé Pancreas, lequel suc se communique à l'estomac même, & au premier boyau; ce suc contribuë aussi beaucoup à la fermentation des premieres digestions, par son âpreté, comme le Tartre sert à diverses fermentations, par la même raison. On

On voit évidemment que la cauſe de la plus part des Maladies ſe rencontre dans les parties du bas ventre, parce que c'eſt dans ces parties que s'engendrent les levains des premieres digeſtions, ces levains venant à s'exalter dans leurs qualitez, ou à s'augmenter dans leur quantité, ou à ſe tranſporter dans des lieux qui ne ſont pas de leur juriſdiction, produiſent des levains étrangers, & pervertiſſent l'ordre eſtabli par la nature dans les coctions. Ces levains eſtant alterez changent l'harmonie qui doit eſtre entre l'aigre & l'amer, le ſalé & l'âpre ou l'inſipide, & par ce changement troublent l'œconomie de la nature dans toutes ſes fonctions, parce que ces fonctions dépendent de cette harmonie & de ce juſte temperament, comme de leur cauſe principale.

Au contraire, c'eſt dans la bonne diſpoſition de ces mêmes levains, que conſiſte la perfection qui eſt requiſe pour exercer parfaitement toutes les fonctions du corps & de l'eſprit. Auſſi Ariſtote remarque dans ſes Problemes; *Que tous ceux qui ont excellé dans quelque profeſſion, comme dans la Philoſophie, dans la Politique, dans la Poëſie, dans l'exercice des Arts, ont eſtez naturellement melancoliques.*

Mais comme cette humeur melanco-

lique suit le destin des choses les plus parfaites, dont le dereglement est toûjours le plus grand, & la corruption la plus dangereuse, il arrive aussi que cette humeur melancolique excedant dans ses qualitez, ou souffrant quelque corruption dans sa substance, il n'y a rien qui cause de si grands desordres, & qui pervertisse si fortement toutes les fonctions du corps & de l'esprit; c'est pourquoy Hypocrate nous enseigne que lors que le suc aigre predomine sur les autres sucs, il est extrémement nuisible.

Aristote explique fort à propos la cause des differens effets de cette humeur melancolique, par l'exemple du vin, *Parce que l'un & l'autre sont d'une nature spiritueuse & vaporeuse, & par consequent tres propres à fermenter les humeurs; car de même*, dit-il, *que le vin produit des effets differens, suivant la diverse disposition des personnes, & la differente quantité dans laquelle il est pris; ainsi l'humeur melancolique s'accommode au naturel des personnes où elle predomine, & selon leur differente constitution produit des effets contraires. D'où vient que ceux qui sont d'un temperament melancolique ont aussi des mœurs tres differentes, suivant leur diverse constitution : Par exemple, ceux qui ont beaucoup de melancolie froide, sont paresseux & stu-*

tides;

pides; ceux qui ont beaucoup de melancolie chaude, ſont violens & ingenieux, amoureux & coleres, portez aux deſirs, & grands parleurs : Et parce que cette chaleur eſt ſouvent proche du cerveau, qui eſt le ſiege du jugement, il y en a pluſieurs qui deviennent furieux & tranſportez; ceux dont la chaleur eſt moderée, ſont veritablement melancoliques, mais beaucoup plus prudens & plus adviſez, & quoy qu'ils n'excellent pas en quelque partie, ils l'emportent neanmoins en d'autres; par exemple dans les Lettres ou dans les Arts, ou dans l'adminiſtration de la Republique.

L'obſervation de Willis eſt digne de remarque, il a obſervé dans ſes diſſections, que ceux qui avoient la rate noire, & qui eſtoient melancoliques, eſtoient ingenieux; mais que ceux qui l'avoient rouge & vermeille comme les enfans, n'avoient pas de l'eſprit.

Ainſi le levain qui s'engendre dans la Rate ſe trouvant d'une qualité moderée, cauſe une infinité d'avantages pour les fonctions du corps & de l'eſprit; mais lors qu'il eſt trop exalté, ou trop aigre, comme dans les affections des hypocondres, ou qu'il ne l'eſt pas ſuffiſamment, comme dans les hydropiſies, il nous afflige en beaucoup de manieres differentes.

Le suc melancolique estant perfectionné dans la Rate, par une grande quantité d'arteres considerables; ce suc, dis-je, ne sert pas seulement pour la nourriture de la partie & pour la fermentation du chile, il procure encore la fermentation de toute la masse du sang, & rend le sang plus subtil & plein d'esprits. C'est pour cela que l'humeur melancolique domine sur diverses fonctions du corps & de l'esprit, & qu'elle est si propre à procurer la maladie, ou la santé.

Le déreglement des fermentations produit si grande quantité de vents & de vapeurs, que les Medecins appellent l'affection des hypocondres une maladie venteuse.

Le battement continüel du cœur & des arteres, qui conserve la vie, est un signe certain d'une fermentation continüelle du sang & des esprits, laquelle étant bien reglée, marque la santé; mais aussi cette même fermentation estant dereglée, est une marque certaine de quelque maladie. C'est par cette fermentation que la nature engendre dans le ventricule gauche du cœur les esprits qui entretiennent la vie, en changeant le sang des veines, en un sang arteriel, par la chaleur qui s'y trouve, & par ce levain vivifiant qui s'y conserve. Ce levain preside

ſide ſur cette tranſmutation du ſang, étant accompagné d'un ſel volatil, qui excite cette fermentation, laquelle ſubtiliſe le ſang, & le change en eſprits. Si bien que ce levain devient le ſejour & l'organe prochain des eſprits qui nous animent. D'où vient que les animaux qui ont le plus de vivacité, comme les Viperes, ont auſſi beaucoup plus de ce ſel volatil que n'en ont les autres animaux; ce ſel contenant toute la vertu qui eſt répanduë, dans tout le corps de la Vipere.

Le deſordre de la fermentation qui ſe fait dans le cœur le manifeſte en pluſieurs maladies, comme dans les palpitations & dans les defaillances, qui ſont ordinairement cauſées par des vapeurs & des eſprits ſoüillez de quelque levain étranger, & cette ſoüilleure eſt l'effet ordinaire d'une fermentation déreglée. Mais ce dereglement paroît principalement dans toutes les fievres, qui arrivent par l'irritation de la nature, cette irritation procedant de l'acrimonie ou de la malignité des humeurs, qui excitent une plus forte ebullition dans le cœur, laquelle meurit & adoucit les humeurs.

L'agitation continüelle & reglée du cerveau qu'on aperçoit ſi évidemment aux petits enfans, eſt auſſi une marque ſenſible de l'ébullition, & de la fermentation

tation qui se fait dans cette partie. Cette ébullition se faisant par les esprits qui s'y trouvent en abondance, & qui sont en même temps la cause principale & l'effet de cette fermentation, puisque toutes les liqueurs qui sont composées de principes differens, & qui sont spiritueuses, sont dans une ébullition continüelle, comme l'on voit dans le suc de toutes les plantes.

Le déreglement de cette fermentation pervertit toutes les fonctions des sens & du mouvement, en troublant la pureté des esprits par des vapeurs impures.

Cette quantité d'esprits qui se rencontre dans les parties de la generation, est encore l'effet d'un levain qui se trouve dans les mêmes parties, lequel perpetuant la nature dans chaque espece, fait une merveille, dont on ne comprend pas la raison. Et la privation de ces parties, fait un changement extrémement grand dans la personne: Aussi la corruption de ce levain cause une infinité de maux aux femmes, qu'elles appellent avec raison des vapeurs de mere. Les désordres qui arrivent dans les fermentations du corps, soüillent les esprits & les agitent; au contraire une fermentation reglée purifie les esprits & le sang, & les rend des organes parfaits de la vie. Et com-

comme la conſervation du vin conſiſte ſeulement dans une juſte fermentation, auſſi la perfection du ſang, & des humeurs ſe trouve dans une fermentation moderée; c'eſt pourquoy le déreglement de la fermentation trouble tout l'ordre de la nature, en excitant quantité de vents & de vapeurs impures.

L'efficace merveilleuſe des vapeurs & des eſprits ont obligé Hypocrate de prouver que la cauſe prochaines, de la ſanté & de la maladie, depend entierement des eſprits & des vapeurs. Les eſprits ſont l'effet d'une fermentation bien reglée, & les vapeurs procedent d'une fermentation dereglée. C'eſt pourquoy il appelle ces eſprits les autheurs de tous les mouvemens.

Il finit ſon diſcours par ces termes. *Il appert donc évidemment que les vents, ou les vapeurs ſont la cauſe des maladies en pluſieurs manieres, & que toutes les autres cauſes n'agiſſent que parce qu'elles ſont conjointes aux vapeurs mêmes, ou qu'elles en dépendent. Or j'ay prouvé par demonſtration évidente que les vapeurs ſont la cauſe des maladies, comme j'avois promis, j'ay fait voir que les eſprits ont un grand pouvoir en toutes choſes, mais principalement dans le corps des animaux.*

Et comme l'opinion de Van-Helmont

est conforme à la doctrine d'Hypocrate, il me semble assez à propos de raporter le sentiment de ce medecin moderne.

Ceux (dit-il) qui recherchent la verité, doivent savoir que toutes les fois que les esprits qui sont la cause des mouvemens, conçoivent un esprit étranger, ou un levain, & une semence étrangere, la nature exclut toûjours cét esprit soüillé de la communion de la vie. Or cét esprit impur, ou cette semence étrangere n'est pas moins disposée à passer aux parties éloignées, qu'aux parties voisines, comme l'on voit dans la goutte. C'est pourquoy la simple aplication du Mercure afflige le gosier, la langue & les dents. Et lors que cét esprit soüillé est arrivé à son terme, il infecte à même temps de son levain la nourriture de la partie, & cette partie recevant des dispositions étrangeres par l'impression successive & continüelle de cét esprit soüillé, trouble extrémement la fonction de la digestion, & suscite beaucoup d'impureté; il arrive assez souvent que cet esprit soüillé donne une impression dans l'esprit naturel de la partie, laquelle impression ne s'efface jamais. L'Escole rapporte mal à propos toutes ces choses à de certaines pretenduës humeurs, & à de certaines fluxions ducerveau; & lors que cét esprit soüillé a passé en quelque endroit, la premiere humeur qui s'y rend pour en laver la tache

est

eſt la ſeroſité. C'eſt pourquoy il ſemble aux malades de ſentir couler cette humeur, parce que la ſeroſité y eſt envoyée par les veines, non pas comme la cauſe premiere du mal, mais pour ſoulager le mal même, quoy que par accident ce mal ſe trouve entretenu par la ſeroſité qui eſt coulée dans la partie.

Il arrive auſſi ſouvent que la ſeroſité étant ſoüillée d'un ſel étranger, infecte les eſprits, de ſorte que les eſprits ne ſont pas toûjours alterez par l'injure exterieure de l'air, ou par quelque vapeur contagieuſe engendrée interieurement, mais par l'excez de cette même ſeroſité, laquelle eſt moins vive que les autres humeurs.

La conſiſtance des humeurs, ou les ſecondes qualitez qui diſpoſent la matiere, dépendent auſſi de la fermentation, car la nature agit d'une même maniere, ſoit qu'elle reſolve les choſes coagulées, ou qu'elle coagule les choſes diſſoutes, comme dit Van-Helmont, & comme il ſe voit évidemment par les choſes que nous avons dites.

Nous avons fait voir que les perſonnes ſaines exercent toutes les fonctions de la vie par une fermentation bien reglée, & qu'elles ne deviennent malades que par le deſordre de cette même fermentation. Que la cauſe ordinaire des maladies ne vient que de l'acrimonie & de la crudité

de

des humeurs, c'est pourquoy on ne sçauroit oster la cause du mal qu'en meurissant & en adouciſſant ces humeurs. C'est ce que la nature fait par la fermentation, laquelle n'est autre chose qu'un mouvement de la crudité à la maturité, comme l'experience fait voir dans le vin, dans le cidre & dans la biere, qui se meuriſſent en se fermentant.

C'est pourquoy le seul moyen de conſerver la santé, & de la restablir, c'est de regler cette fermentation. C'est par cette fermentation que la nature change les alimens en nostre substance, c'est par elle que la nature separe les excremens, c'est par elle qu'elle meurit & adoucit les humeurs dans les maladies, pour les vuider en suite, & qu'elle oste toutes les qualitez exceſſives qui resistent à l'action de la chaleur naturelle, sans quoy la nature ne sçauroit les surmonter, mais succomberoit infailliblement sous le poids des mauvaises humeurs. C'est pourquoy l'on ne vieillit que par la défaillance de quelques levains, & l'on ne meurt que par des levains étrangers, qui portent la corruption dans les parties, cette corruption commançant par le changement des levains, & montant peu à peu & de degré en degré, jusques à son dernier periode.

Ainſi

Ainſi les maladies ſont des ſemences étrangeres, qui produiſent au dedans de nous leur fruit dans leur ſaiſon, comme elles produiſent le guy ſur les arbres.

Que ſi Hypocrate a deſigné les maladies par l'aigre, & par l'amer, par le ſalé & par l'âpre, par l'inſipide, & par les autres proprietez des ſels, c'eſt que ces proprietez ſont des qualitez ſenſibles, & la marque évidente de la ſemence des maladies & des levains étrangers qui les produiſent; de ſorte que le levain eſt le principe de tous les changemens qui arrivent non ſeulement dans nous, mais encore dans les mineraux, dans les plantes & dans les animaux, comme nous ferons voir dans la ſeconde partie de ce diſcours.

SECONDE PARTIE.

De l'efficace des troiſiémes qualitez.

NOus liſons dans l'Hiſtoire Sainte que Dieu avoit défendu aux Juifs de manger du pain-levé pendant les huit jours dédiez à la ſolemnité de Paſques, & meſme de n'avoir aucun levain dans leur mai-

maison sur peine de la vie ; car comme les levains doivent necessairement preceder toute sorte d'alteration, ils marquent la corruption, & l'impureté dont ils sont le Symbole. C'est pourquoy l'abstinence du levain estoit si severement recommandée dans la solemnité de cette Feste. C'est dans cette veüe que JESUS-CHRIST recommande à ses Disciples de se garder du levain des Pharisiens, c'est à dire de la corruption de leurs mœurs, comme il l'explique luy-même. Saint Paul prend aussi le levain pour le simbole de la corruption, quand il recommande aux Chrestiens de celebrer la Pasque, non avec le vieux levain, ny avec le levain de la malice, & de la corruption de l'esprit ; mais avec les pains sans levain de la sincerité, & de la verité. Le levain se prend aussi au méme sens en nostre langue, quand on marque les anciennes animositez par le mot de vieux levain, & qu'on designe la cause des Maladies, & des recheutes par le même terme.

On a fait voir dans la premiere partie de ce discours que les secondes qualitez l'aigre, l'amer, le salé, l'âpre & l'insipide, sont des levains qui dépendent de la nature des choses ; que ces mêmes qualitez sont la cause de la santé, lors qu'elles sont dans une juste moderation,

& qu'elles ſont la cauſe des Maladies, lors qu'elles ſont trop exaltées. Il faut maintenant faire voir que la nature méme des choſes & les troiſiémes qualitez qui en decoulent, ſont auſſi des levains primitifs, & que ces mêmes levains ſont le principe des generations, des corruptions & des alterations. De ſorte qu'il ne ſe fait aucun changement dans la nature, qui ne ſe faſſe par le moyen des levains.

Les levains primitifs, ou les troiſiémes qualitez, ſont des proprietez eſſentielles qui émanent immediatement des formes, & qui par leur action penetrent la ſubſtance des choſes ſur leſquelles elles agiſſent pour les perfectionner, ou pour les détruire. C'eſt pourquoy on appelle ces troiſiémes qualitez, des qualitez de toute la ſubſtance : on les appelle auſſi des qualitez occultes à cauſe de la maniere cachée dont elles agiſſent, puiſque les ſubſtances ne tombent point ſous les ſens. Fernel expliquant la nature des troiſiémes qualitez dit qu'elles ſont le germe de vie, ou la ſemence des choſes, que c'eſt par cette ſemence, & par ce germe qu'elles ſont conſervées dans leur eſtre, & qu'elles ſe perpetuënt dans leurs eſpeces par la continüelle ſucceſſion de leurs individus.

C'eſt par cette raiſon qu'Hippocrate ap-

appelle la chaleur naturelle divine, parce que cette chaleur est le germe qui donne la vie, & qui la conserve. Les premieres & les secondes qualitez, dit Van-Helmont, agissent par une qualité materielle, parce qu'elles sont unies étroitement à la matiere; mais les troisiémes qualitez agissent d'une maniere spirituelle & abstraicte de la matiere, parce qu'elles dépendent immediatement des formes qui sont en quelque maniere spirituelles; c'est pourquoy ces troisiémes qualitez ont la vertu d'imprimer leur action dans les formes qui la reçoivent. Les premieres & les secondes qualitez penetrent difficilement les corps sur lesquels elles agissent, & ne se mêlent pas radicalement avec eux, & quoy qu'elles y laissent quelques traces de leurs proprietez, neantmoins la chaleur naturelle les surmonte, & se les rend amies. Mais ces qualitez ne se trouvant pas entierement surmontées, elles degenerent en des impuretez qui deviennent l'occasion des maladies, parce qu'elles irritent la nature en diverse maniere. Les troisiémes qualitez émanent des formes, & sont des écoulemens de la forme même: ces qualitez nous penetrent, & nous changent totalement par leur fermentation.

C'est de ces troisiémes qualitez qu'Hy-

po-

pocrate a voulu parler quand il a dit qu'il faut obſerver, *s'il n'y a rien de divin dans les maux, c'eſt à dire, comme l'explique Fernel, s'il n'y a point une certaine vertu deſtructive & abſolument nuiſible à toute la ſubſtance, laquelle vertu provient d'un venin qui a eſté engendré au dedans de nous, ou qui a eſté communiqué par quelque cauſe exterieure. On n'appelle pas ſeulement venin, ou malignité ce qui tuë, ou qui eſt contraire au cœur, & aux principes de la vie, mais encore tout ce qui attaque par une proprieté occulte la ſubſtance même des parties, & qui offenſe leurs fonctions. La nature a voulu que ces qualitez occultes fuſſent plutoſt l'objet de noſtre admiration que de noſtre connoiſſance.* D'où vient qu'Hippocrate ne trouvant pas une matiere viſible qui fut l'occaſion de la maladie, il va toûjours au principe divin, & inviſible qui procede du reſervoir caché des ſemences, & lequel ne ſçauroit s'attribuer, ny au chaud, ny au froid.

Ariſtote voulant expliquer la cauſe generale des alterations & des changemens qui arrivent dans les corps ſublunaires dit, que la matiere avoit un deſir naturel de ſe joindre à de nouvelles formes; mais l'on ſçait aſſez que Dieu a donné à tous les eſtres l'inclination naturelle de ſe conſerver, & une reſiſtance à tout ce qui peut les détruire.

Van

Van-Helmont semble avoir mieux reussi qu'Aristote dans la recherche de la cause universelle des alterations & des changemens, qui arrivent continüellement dans la nature, puis qu'il prouve évidemment que le levain est l'auteur seul de tous ces merveilleux changemens. Il fait voir que ce même levain est le commencement des choses ; qu'il est le principe de la semence ; que ce principe produit la semence même dans la matiere, & cette matiere ayant acquis la semence la vivifie ; que cette même semence est un second levain, qui dépend de ce premier levain dont nous parlons.

Ce premier levain est une vertu infuse dés le commencement du Monde dans de certains lieux pour preparer les semences. l'Auteur de la nature ayant marqué des lieux propres pour chaque levain, en les establissant dans le sein des élemens, comme dans un resevoir pour en former là les originaux des choses. Ce méme Auteur de la nature a dispersé les levains dans les especes, & dans les individus, comme dans des lieux destinez à leur production, ayant voulu que ce principe des choses fut stable dans les élemens, & successif dans les individus, afin qu'il fut répandu dans toute la nature, & qu'il passât d'individu en individu, com-

comme de main en main pour la conſervation des eſpeces, & la perpetuation des mêmes individus. Il a voulu que les levains permanens qui ſont en certains lieux fuſſent comme les premiers principes qui commencent & qni achevent les cauſes naturelles, & qui rendent fertiles les élemens de l'eau, de l'air & de la terre; & que les levains periſſables ne fuſſent que dans la matiere preparée, & euſſent leur ſiege immediatement dans le ſein des ſemences mêmes, afin que chaque individu portât en ſoy la neceſſité de mourir.

Pour mettre cette doctrine dans ſon jour, il faut conſiderer que Dieu ayant donné à la terre la vertu de germer, luy a donné autant de levains differens qu'il y a de differens fruits, puis que chaque terroir a ſa nature particuliere, & qu'il ne produit pas également toutes choſes, ce qu'on ne ſçauroit attribuër qu'à un levain particulier deſtiné pour chaque lieu particulier, il en faut dire de même de l'air, & de l'eau, puis qu'ils contribuënt à produire ſi abondamment tant de choſes qui vienent ſans ſemence, ſuivant les differens endroits où ils ſe trouvent.

Cette verité paroiſtra plus évidemmene, ſi l'on conſidere qu'il ne s'engendre rien de la terre & de l'eau, qui ne contracte

tracte quelque odeur, ce qui est une marque évidente de la fermentation, car l'odeur simbolise avec la fermentation & le levain.

La generation des insectes prouve aussi cette verité; car les insectes sont engendrez par la seule odeur du levain communiquée par l'attouchement de tout ce qui les environne, ce levain resolvant la matiere dont ils sont engendrez en la penetrant; car la matiere & le levain estant bien unis ensemble, forment les insectes, d' un esprit suscité par l'odeur du levain, qui est une odeur semblable au moisi. Ce levain s'exalte ensuite en principe de vie, ou en esprit vivifiant, d'où vient qu'il s'engendre des vers des choses qui sentent le moisi.

Si donc les insectes prenent leur origine des odeurs du levain comme du lent ou du moisi, & qu'ils ne different pas d'espece des autres animaux qui sont engendrez par les deux sexes, il faut que la semence de tous les animaux ait son odeur, & son levain specifique, par le moyen duquel se fait la preparation de l'esprit de vie, & de la chaleur naturelle dans la matiere qui se trouve preparée pour la transmutation. De cette differente preparation arrive la diversité des impressions dans les visceres, dans les organes,

ganes, & dans les forces, parce que ces odeurs spécifiques affectent la matiere, & la tiennent sous leur domination.

Le levain, dit Van-Helmont, differe de la semence, en ce que le levain est une odeur de moisi, laquelle dispose la masse au changement, & la semence est une substance qui contient déja l'esprit de vie, le levain & l'image de la chose, avec une connoissance dispositive de ce qu'elle doit faire.

De là vient qu'une chose ne se change pas en une autre sans levain & sans semence, ce qui n'ayant pas esté connu, on attribuë toutes choses à de simples chaleurs. C'est pourquoy la gueriſon de plusieurs maladies est demeurée désesperée, parce qu'on n'a travaillé qu'à corriger les premieres qualitez, du chaud, du froid, du sec & de l'humide, ou l'on s'est seulement attaché à oster quelques humeurs supposées, sans considerer que toutes les maladies ont du venin, ou de la malignité, soit à l'égard de tout le corps, ou à l'égard de la partie qu'elles affligent; & bien que ce levain ne se communique pas aux autres parties, il ne laisse pas d'imprimer une odeur de levain dans la partie mesme où il sejourne. D'où vient que l'on gueritsouvent par les odeurs, & qu'on oste promptement l'infection de la peste par le parfum, car l'odeur simboliſe avec le levain, ainsi cette odeur contient la semence des changemens.

D'où l'on peut inferer que la vertu des mixtes provient des odeurs, ou des levains. C'est pourquoy n'ayant pas pris garde au levain des semences, ni au levain particulier de de chaque partie, & aux vertus qui leur sont communiquées, toute la force de la nature est demeurée inconnuë, & l'erreur a prevalu, car on a faussement rapporté toute l'efficace de la nature à des fables, & aux contrarietez qu'il y a entre le chaud, & le froid.

La nature des animaux estant un levain, cette nature exerce toutes ses fonctions par d'autres levains qui sont les autheurs des coctions, que la même nature fait pour l'entretien de la vie. En effet, dans toutes les coctions generales, la nature s'accompagne toûjours de quelque sel particulier qui sert à la fermentation, & qui est propre au but que la nature se propose.

Ce levain, dit Van-Helmont, est quelque chose de caché, de libre, & de vivifiant qui prend dans toutes ses limites une qualité qui depend de luy, parce que les levains estant de l'ordre des qualitez formelles, ils sont entierement separez du commerce des qualitez materielles. Que si ces levains prennent quelque qualité corporelle, & quelque sel pour servir d'instrument à leur action, & pour com-

communiquer plus facilement leur force vivifiante, cela ne se fait que pour leur aider & pour arriver plus facilement à leur fin.

Les levains vivifians estant les Autheurs de toutes les coctions qui se font en nous-mêmes, nous ne vieillissons que par la défaillance des mesmes levains, & non point par la consomption de l'humide radical. On avoit crû que la chaleur naturelle agissant sur l'humide radical le consumoit peu à peu, & nous causoit enfin la mort : mais au contraire c'est la chaleur naturelle qui conserve l'humide radical, & qui le perfectionne, bien loin de le consumer, puisque cette chaleur est une proprieté essentielle de la nature, & que les proprietez ne sçauroient détruire la nature mesme. Nous voyons que les poissons vivent sans chaleur naturelle, neanmoins ils sont sujets à la mort, comme les autres animaux. Que si la chaleur naturelle estoit la cause de la vieillesse, & de la mort, les Poissons ne mourroient jamais; car la lumiere, & les esprits qui donnent la vie aux poissons, ont de l'analogie avec la lumiere de la Lune qui est toûjours froide, lors méme que cette lumiere est ramassée dans un miroir ardant, suivant l'experience de Van-Helmont; aussi la Lune domine sur les eaux, & sur

les poissons, comme l'experience ordinaire le justifie.

La vertu merveilleuse des levains procede de la nature qui agit suivant l'ordre de son autheur, & suivant la fin qu'il luy prescrit. Nous lisons dans la Genese, que Dieu commanda à la terre de pousser de l'herbe, & à l'herbe de porter sa semence, aux arbres de porter du fruit, & aux fruits de produire leur germe; ce qui fait voir que Dieu a donné à toutes les creatures la vertu de se conserver, & de se reproduire, & qu'il les a revestuës des qualitez necessaires, pour l'usage auquel elles sont destinées. Le Philosophe a dit que la nature est le principe du mouvement, & du repos, c'est à dire de toutes les puissances, & de toutes les actions qui en dépendent. Cela fait voir que la cause des maladies estant un estre reel, & positif, cette cause agit en nous par son levain & par sa semence, & vit de nostre vie, à peu prés de la même maniere que le gui des arbres, & le greffe des entes vivent de la vie de l'arbre même sur lequel ils sont entez. En effet, toute la cause des maladies ne procede que des levains & non pas du chaud & du froid, parce que le chaud & le froid empruntent toute leur force des mêmes semences & des mêmes levains. C'est pourquoi le chaud & le froid

ne

ne ſçauroient nous nuire, s'ils ne ſont aigres, ou amers, ou ſalez, comme dit Hippocrate, car, adjoûte-t'il, la nature nous échauffe & nous refroidit ſuivant le beſoin que nous en avons, ſans aucun ſecours étranger, comme nous ferons voir dans la ſuite de ce diſcours.

TROISIÉME PARTIE.

De la Dépendance des premieres Qualitez.

L'Errcur dangereuſe qui commençoit à naiſtre du temps d'Hippocrate ne pût pas eſtre étouffée dans ſa naiſſance par ce Prince des Medecins. Pluſieurs attribuoient de ſon temps la cauſe des maladies au chaud & au froid, au ſec & à l'humide, comme l'on fait encore preſentement.

Cette erreur a fait de ſi grands progrez, que Fernel voulant corriger une partie de ces abus, a craint la preocupation des

Medecins, & des peuples. Les uns & les autres estoient si accoûtumez de rapporter la cause des maladies aux premieres qualitez, que Fernel a differé longtemps de mettre au jour le traitté qu'il a fait des causes ocultes, comme il le rapporte luy méme.

Cette erreur a bien receu quelque atteinte par le raisonnement, & par l'autorité de Fernel, qui établit les troisiémes qualitez; mais les Medecins rapportent toûjours la cause ordinaire des maladies aux premieres qualitez, c'est à dire aux intemperies du chaud & du froid, du sec & de l'humide, quoy que ces qualitez ne soient que les effets de la maladie. Ils rapportent aussi la cause de la santé à la moderation des mêmes qualitez, qu'on nomme par cette raison qualitez principales, quoy que ces qualitez ne soient que servantes, & qu'elles dependent absolument de la nature. Mais cette erreur se reconnoit clairement si l'on considere que les premieres qualitez sont des qualitez materielles : que le chaud, & le froid, à les prendre precisément, n'ont point d'action considerable dans nos corps : que la nature se rétablit d'elle-méme, & dans peu de temps des legeres incommoditez qui arrivent par le chaud, ou par le froid : & que le chaud & le froid n'agissent

n'agiſſent dangereuſement qu'entant qu'ils ſont unis à l'aigreur ou à l'amertume, à la ſalure ou à l'aſpreté, ſuivant cette diverſe conjonction, le froid & le chaud ont des effets differens, & preſque contraires.

Pour bien connoiſtre quelle eſt la nature des premieres qualitez, il faut conſiderer que ces qualitez ne ſont jamais des qualitez ſimples dans les mixtes, comme le remarque Hippocrate, parce qu'elles ſont toûjours unies à quelque aigreur, ou à quelque inſipidité, à quelque douceur, ou à quelque amertume, à quelque âpreté, ou à quelque ſalure, ou enfin à quelque proprieté des ſels. Et comme ces ſels ont des vertus differentes, & même contraires, ils les communiquent aux premieres qualitez.

C'eſt pourquoy pour définir le chaud, & le froid, l'humide, & le ſec, entant qu'ils ſont dans les mixtes, il faut prendre le genre de leur qualité elementaire, & la difference des ſels, & des gouts qui predominent dans les mixtes mêmes.

C'eſt ainſi qu'Hippocrate les a definis; car, dit-il, le chaud & le froid ſont doux, ou amers, aigres, ou inſipides, âpres, ou ſallez, dans toutes les choſes que nous employons pour nôtre uſage : & de cette differente conjonction dépend toute

l'efficace, & l'espece de ces premieres qualitez.

Aristote a defini ces premieres qualitez d'une autre maniere; car il a dit que le chaud separe les choses de differente nature, & que le froid les assemble; mais le chaud & le froid ne produisent cét effet que par accident; car le chaud ne separe qu'en excitant la fermentation, laquelle rend la vertu des sels plus active, & par ce moyen separe les choses de differente nature, comme il se voit dans le suc des plantes qui se purifie par la seule fermentation: le froid au contraire assemble les choses de differente nature, en tant qu'il empesche cette même fermentation, & tient en quelque maniere les autres vertus liées.

Neanmoins, dit Van-Helmont, les Medecins ont ordinairement considéré le chaud & le froid, comme des qualitez simples, & ont attrribué mal à propos l'efficace des autres vertus à ces premieres qualitez, en ignorant la veritable cause de tous les effets de la nature.

L'on voit donc que les premieres qualitez n'ont aucune action d'elles-mêmes, & qu'elles dépendent non seulement des secondes qualitez, mais aussi des troisiémes, & que même ces premieres qualitez sont simplement des instrumens de la

atu-

nature, pour agir ſuivant le beſoin qu'elle en a comme l'explique ſçavamment Van-Helmont. *On a ignoré*, dit-il, *dans l'Ecole, que toutes les proprietez découlent des ſemences, non ſeulement celles que l'Ecole appelle occultes, mais auſſi toutes les autres; bien que l'Ecole même les appelle toutes formelles. Veritablement j'experimente que les qualitez élementaires ſont comme dans l'écorce exterieure des choſes; que les ſecondes qualitez ſont plus promptes, & plus agiſſantes; & que les troiſiémes ſont plus intimes, eſtans logées immediatement dans l'eſprit vivifiant des ſemences; neanmoins elles prennent toutes leur origine du ſein des ſemences, & du ſein des formes. Il n'y en a aucune qui vienne de la matiere premiere, non plus que de l'aſſemblage des élemens, cette matiere, & cet aſſemblage eſtant des meres feintes & ſuppoſées, dont on a voulu tirer la principale vertu des choſes.*

Fernel enſeigne la même doctrine. *Certainement*, dit-il, *j'atribuë de ſi grandes vertus aux formes, que tout ce que nous voyons d'effets provient principalement des formes mêmes.* Il adjoûte que *c'eſt auſſi le ſentiment d'Ariſtote, qui prouve que les premieres qualitez ne ſont que les inſtrumens d'une cauſe ſuperieure, & qui appelle cette cauſe, la nature.*

Pour faire voir qu'à l'égard du chaud &

du froid, la nature se rétablit d'elle même dans son premier temperament, sans aucun secours étranger. il faut considerer que la nature est l'architecte de son propre ouvrage, qu'elle le façonne dans le temps de la generation; qu'elle le crayonne dans la conformation; & qu'elle en forme tous les traits, & toutes les les parties. La nature perfectionne ces parties, & les range suivant leur action & leur usage, elle leur donne un temperament conforme à leur nature, & propre à exercer toutes les fonctions auſquelles elle les destine. Elle n'abandonne point son ouvrage, elle le vivifie aussi long-temps qu'elle peut, en le nourrissant par des alimens semblables, en même-temps elle l'augmente, & luy donne sa derniere perfection, elle cuit les humeurs intemperées, & les reduit dans la moderation qui leur est requise; & les ayant surmontées, elle les vuide utilement par les voyes les plus propres. Enfin, elle se remet elle-même dans son premier temperament, comme l'eau chaude se refroidit sans aucun artifice, par un principe interieur, & par sa propre nature.

L'ame exerce tant de fonctions si merveilleuses & si differentes par le ministere des esprits, qu'Hippocrate les appelle les autheurs

autheurs de tous les mouvemens. Ces eſprits ſont le ſiege des levains viviſians, & le domicile de l'ame, ils ſont le lien de l'ame & du corps, & le principe de la vie & de la chaleur naturelle. Cette chaleur ne dépend nullement des premieres qualitez, ny même des ſecondes; mais de celles qu'on nomme qualitez occultes, ou qualitez de toute la ſubſtance, parce qu'elles decoulent immediatement de la forme des choſes. Ariſtote expliquant la nature de la chaleur naturelle, & de cet eſprit vivifiant où reſide l'ame immediatement; *dit que cet eſprit eſt dans les ſemences de toutes choſes, que c'eſt luy qui donne la fertilité, que c'eſt ce que nous appellons chaleur naturelle, & que cet eſprit n'eſt point feu, ny aucune faculté ſemblable. Que cet eſprit eſt contenu dans la ſemence, & dans un corps écumeux, & que la nature qui eſt dans cet eſprit a du rapport avec les Aſtres. Auſſi le feu n'engendre aucun animal, ny n'en conſerve aucun, mais la chaleur qui produit ou qui conſerve les animaux a un principe de vie par le moyen de la ſemence, ce qui fait voir clairement que la chaleur des animaux n'eſt point un feu, & ne tire point ſon principe du feu.*

Le rapport qui ſe rencontre entre l'eſprit des animaux, & les Aſtres, eſt que de même que les Aſtres communiquent

influences par la lumiere & par le mouvement, de même aussi les esprits des animaux communiquent leur vertu par l'agitation, & par les esprits, comme par des rayons de lumiere. Et le rapport qui se trouve entre la chaleur celeste, & la chaleur des animaux, consiste non seulement en ce que l'une & l'autre de ces chaleurs contient une vertu vivifiante, mais encore en ce que toutes deux émanent immediatement de la forme. Et comme la chaleur celeste découle de la forme des corps celestes, accompagnée de lumiere, & des autres influences; de même la chaleur naturelle provient de la forme specifique des animaux accompagnée de leurs esprits vivifians, & de toutes leur vertus, mais cette chaleur ne prend point son origine du mélange des premieres qualitez non plus que du feu, puis qu'elle ne participe du tout point de la nature des premieres qualitez, ny du feu même, car le feu ne provient point de la semence, puis qu'il n'agit pas comme la semence, au contraire il la détruit, les semences agissant par la force du levain. D'où vient que les esprits vivifians qui sont dans les poissons agissent plus vivement que dans les animaux terrestres, quoy que les poissons soient des animaux froids & sans chaleur.

C'est

C'eſt par cette raiſon que la chaleur naturelle n'a point de contraire, n'ayant qu'une ſimple privation pour oppoſée, de même que la lumiere n'a qu'une ſimple privation & point de contraire. C'eſt pourquoy le Philoſophe a dit que la mort n'eſt autre choſe qu'une extinction de la chaleur naturelle, ſans faire mention du froid dans ſa definition, parce que le froid n'eſt pas contraire à la chaleur naturelle, n'eſtant pas dans le même genre de qualité où ſe trouve cette chaleur.

Hippocrate & Galien encheriſſant ſur Ariſtote, on crû que la chaleur naturelle eſtoit l'ame des animaux. En effet, l'Ecriture ſemble donner dans cette penſée en deffendant de manger du ſang des animaux, parce que le ſang eſtoit leur ame, car le ſang eſtant deſtiné pour la reparation de la chaleur naturelle, & pour l'aliment prochain du corps, il eſt en quelque maniere l'ame des animaux; c'eſt pourquoy, dit un Poëte, jamais perſonne n'a bû impunément le ſang fumant des animaux. L'hiſtoire remarque qu'une fille ayant bû du ſang d'un chât, chaſſa pendant vingt-quatre heures aux rats, & que l'Empereur Comode fut d'un naturel ſanguinaire, & cruël, parce que peu de temps avant ſa conception ſa mere avoit

bû du sang d'un gladiateur, dont elle estoit éperduëment amoureuse. Cela fait voir que la chaleur naturelle dépend immediatement de la forme specifique des animaux, & nullement du mélange des premieres qualitez, & que cette chaleur principalement fait le temperament des animaux.

C'est pourquoy les Philosophes, & les Medecins conviennent, qu'on ne sçauroit trop avoir de chaleur naturelle; en effet, les animaux qui ont plus de chaleur, ont aussi plus de vivacité, & si les jeunes gens ont plus de gaïeté que les vieillards, c'est qu'ils abondent plus en chaleur.

Aussi les Medecins parlant de la chaleur naturelle, n'entendent pas une simple qualité, mais une substance pure & permanente, qui semble tenir le milieu entre la nature des corps & la nature des esprits. Cette substance est tres propre pour unir l'ame & le corps, puis que la nature unit ordinairement les choses extrémes par un milieu, qui participe de la nature des deux extrémes, comme il se voit dans l'assemblage des parties du corps humain & dans l'ordre des élemens; ce qui fait voir que la chaleur naturelle est un esprit fixe & permanent dans toutes les parties, & non pas un esprit derivant

du

du cœur & de quelques autres parties principales.

Cette chaleur prend ſa ſource de la ſemence, dont la nature conſiſte dans les eſprits; en effet, la ſemence eſt un corps blanc & écumeux, & par conſequent plein d'eſprits; car la blancheur & l'écucume ceſſent dés que les eſprits ſe ſont exhalez.

La chaleur naturelle n'eſt donc autre choſe que l'humide radical rempli d'eſprits & de mouvement. Cét humide prend ſon origine de la ſemence, comme de ſa baze; ainſi la bonne diſpoſition de la chaleur naturelle & de l'humide radical, fait le temperament des animaux. Cette chaleur, ou cét humide radical eſt le principe de toutes les actions; c'eſt pourquoy les animaux qui ont le plus de chaleur naturelle, & d'humide radical, exercent plus parfaitement les fonctions de la vie.

Les premieres qualitez ne peuvent pas avoir des vertus fort actives dans les animaux, puiſque ces qualitez ſont materieles, & qu'elles procedent en partie des élemens, par conſequent le temperament n'eſt pas un ſimple mélange des premieres qualitez, comme l'enſeignent tant de Medecins, c'eſt tout enſemble les diſpoſitions de la matiere, les qualitez

secondes, la conformation des parties, & le concours des esprits.

Le mélange des premieres qualitez n'est pas le principe des fonctions de la nature, les esprits & la chaleur naturelle en sont les premieres causes; la nature forme par leur moyen toutes les parties du corps & leur donne tout le temperament qui leur est necessaire sans aucun secours étranger, & cette nature ne feroit jamais des monstres, si elle n'estoit empeschée par quelque cause étrangere. Il faut dire la même chose de toutes les fonctions de la vie, la nature n'ayant besoin du ministere de personne pour sa conservation, parce qu'elle exerce suffisamment par ses propres forces, toutes les fonctions ausquelles elle est destinée.

La Medecine n'est que pour oster les obstacles de la nature, & pour lever ce qui l'arreste; Hippocrate a dit fort judicieusement que le Medecin est le ministre de la nature, & qu'il la doit imiter dans ses mouvemens reglez, parce que la nature n'estant pas empêchée, elle fait toûjours ce qu'elle doit, & ne manque jamais aux choses necessaires. Elle a des forces qu'elle employe quand elle veut, & qu'elle reveille quand bon luy semble; car la nature ayant donné à tous les animaux autant de forces qu'il leur en faut

pour

pour leur conſervation, leur a donné en même temps la vertu de les exciter, & de les faire ſortir hors des principes où elles eſtoient en puiſſance ; Hippocrate enſeigne que la nature nous échauffe, & nous rafraichit, ſuivant la neceſſité que nous en avons, ſans qu'elle ait beſoin d'emprunter ailleurs du ſecours, & qu'elle trouve dans elle-même tout ce qui luy eſt neceſſaire pour ce ſujet.

Mais comme les eſprits émanent immediatement de l'ame, & qu'ils ſont l'organe prochain dont elle ſe ſert pour exercer toutes les actions de la vie ; c'eſt auſſi en eux que conſiſtent ſes principales forces. C'eſt pourquoy elle allume ces eſprits, elle redouble leur chaleur, & l'augmente ſuivant le beſoin qu'elle a de leur ſecours. La nature devant ſe ſervir de ces eſprits, comme d'un inſtrument general, a toutes les fonctions de la vie, il faloit qu'elle eut le pouvoir de les augmenter ſuivant les divers beſoins qu'elle en peut avoir.

C'eſt pourquoy la nature ayant beſoin de toutes ſes forces dans la fievre pour combatre puiſſamment la cauſe de la maladie, & pour s'oppoſer à tout ce qui luy eſt nuiſible, elle redouble le mouvement du cœur en augmentant la chaleur dans ſa ſource, & en excitant les eſprits pour les en-

envoyer aux organes qui ont plus de besoin de secours. Elle separe méme les humeurs pour en augmenter l'action, parce que cette separation rend les humeurs plus agissantes. De la vient que la morsure des animaux est venimeuse dans la colere, parce que la colere separe la bile, & tout ce qu'il y a de plus malin dans les veines pour s'en servir comme d'armes offensives contre le mal; c'est pourquoy le venin cesse par la mort de l'animal qui le porte, parce que sa colere finit avec sa vie.

L'agitation que nous ressentons dans la fievre répond à l'émotion que donne la colere, puisque la colere est comme la fievre de l'apetit sensitif, & la fievre comme la colere de l'apetit naturel, car la colere se forme dans la partie sensitive, & la fievre dans la partie naturelle. Dans la fiévre & dans la colere la nature redouble sa chaleur pour attaquer puissamment la cause de la maladie, ou pour repousser l'injure : & comme l'injure n'est pas la cause de la chaleur qui s'enflâme dans la colere, mais qu'elle en est seulement l'occasion ; de même l'acrimonie des mauvais sucs, n'est pas la cause de la chaleur qui s'allume dans la fievre, mais la seule occasion qui l'excite, & qui la sousleve pour s'opposer à la cause de la maladie.

die. C'eſt pourquoy la vehemence des fievres eſt toûjours proportionée à la force de la chaleur naturelle, & à l'abondance des eſprits. D'où vient que les vieilles gens n'ont pas des fievres ſi violentes que les jeunes, & que la fievre diminuë lors que la nature ſuccombe, & qu'elle tend à la mort; & au contraire que dans la vigueur des maux & dans les criſes la fievre s'augmente, parce que la nature faiſant un effort, ſe rend victorieuſe de la cauſe du mal; auſſi Hypocrate défend de rien entreprendre dans la vigueur des maladies, de peur de détourner la nature, & de l'affoiblir dans le combat; car la fievre eſt un feu que la nature enflâme, pour chaſſer le mal, & pour le conſumer.

Que ſi la nature ſe connoit plus foible que le mal, comme il arrive dans les fievres malignes, elle n'oſe pas ſouſlever ſes forces pour l'attaquer, & pour le combatre; c'eſt ce qui fait que la peſte eſt quelquesfois ſans fievre, & que les fievres malignes n'élevent pas le poux. La nature ſeule excite la chaleur de la fievre pour combatre le mal, & pour s'oppoſer à ſes efforts. La maladie n'eſt que l'occaſion qui arme la nature, & qui la met en colere, & en fievre; cette fievre eſtant un remede neceſſaire pour la gueriſon, & un

un effort pour dissiper le mal.

L'estomac, dit Van-Helmont, *peut bien manquer de levain digestif, qui est l'auteur de la coction, mais il ne manque jamais de chaleur. Il en est de même du foie, lequel ne peche jamais en excez de chaleur par son propre temperament; parce que nous n'avons d'autre chaleur que la chaleur naturelle; en effet le cadavre est froid immeditament aprés la mort. La chaleur qui nous incommode est toûjours une chaleur d'accident, par exemple s'il y a une épine dans le doigt, on y ressent de la douleur, un battement d'arteres, une chaleur, & une enflure, cela ne vient pas de ce que l'épine est chande, ny parce que le sang est boüillant; mais cela vient par accident à cause de l'épine qui nous pique. Il faut dire la méme chose du foie, car s'il est fort échauffé, c'est parce qu'il a son épine, c'est à dire une matiere âcre qui l'incommode. Pour remedier à cette chaleur, il n'est pas besoin de raifraichissement, mais seulement d'oster l'épine: au contraire bien loing que le rafraichissement soit un remede, ce rafraichissement rendroit le mal tres aifficile à guerir.*

Ce qui fait voir que non seulement la nature nous échauffe & nous rafraichit d'elle-même, sans emprunter du secours ailleurs; mais aussi qu'elle excite puissamment ses vertus, lors qu'elle en a be

soin-

ſoin ; à moins que ſes forces ne ſoient éteintes, ou qu'elles ne ſoient pas proportionées à celles de la maladie. C'eſt pourquoy lors qu'il n'y a que le chaud. ou le froid qui nous affligent, la nature y remedie facilement. Mais ce qui rend tres ſouvent les maladies difficiles à guerir c'eſt l'amer, ou l'aigre, le ſalé, ou l'aſpre, & les autres qualitez de cette nature, qui ſont des ſels corroſifs que Van-Helmont compare fort à propos à la picquure d'une eſpine.

D'où vient que le devoir principal d'un Medecin eſt d'adoucir les humeurs, de leur oſter ce qu'elles ont de trop aigre, ou de trop aſpre, & de les mettre dans une juſte proportion. Il doit auſſi quelquefois combatre, ce qu'Hypocrate apelle unart divin, la malignité de la maladie par quelque Antidote. Il doit encore religieuſement obſerver de ne detourner pas la nature dans ſes mouvemens, mais de la laiſſer reſtablir d'elle même dans ſon premier temperament.

Le Medecin n'eſt pas l'agent principal du reſtabliſſement de la ſanté, c'eſt la nature même, ce qui fait dire à Lipſe ; que le Medecin profite quelquefois plus en ſe repoſant, qu'en travaillant ; auſſi Hypocrate a dit fort judicieuſement, qu'il vaut mieux ſe repoſer dans la vi-

vigueur du mal que d'agir. Il eſt certain que cette grande & merveilleuſe connoiſſance de la partie baſſe de l'ame, naiſſant avec l'ame même, eſt une eſpece d'inſtinc par lequel l'ame connoit toutes les choſes qu'elle doit faire, & ſçait par conſequent les humeurs qui l'incommodent, le temps où elle les doit attaquer, & le repos qu'elle doit prendre. C'eſt pourquoy le Medecin n'eſtant que le miniſtre de la nature, il ne doit pas entreprendre de changer le temperament: c'eſt l'ouvrage de la nature même, de laquelle ſeule le temperament dépend. Et comme les Medecins entreprenent rarement ſur la conformation des parties, ils ont auſſi tres peu de juriſdiction ſur le temperament des parties mêmes. La nature rétablit ce temperament elle ſeule, lors qu'elle n'eſt plus empeſchée par la cauſe du mal. D'où vient que l'on guerit ſouvent d'une fievre ardante ſans aucun remede, parce que la nature ſeule ſe rétablit dans ſon premier temperament, ſans qu'il reſte aucun veſtige de cette intemperie ardante, dont elle eſtoit affligée. En effet Hypocrate remarque qu'aprés la fievre, le malade eſt plus frais que s'il n'eut point eu de fievre, pour dire que la nature ſe rafraichit interieurement par ſes propres forces, ſans aucun ſecours étranger. Mais

Mais ſuppoſé que le chaud, & le froid fuſſent la cauſe des maladies, Hypocrate demande dans le livre qu'il a fait de l'ancienne Medecine, qu'eſt-ce qu'il faudroit oppoſer au chaud qui ſeroit aſpre, inſipide, ou piquant, & de quelle eſpece de chaud, ou de froid, il faudroit ſe ſervir pour y remedier, parce que chaque eſpece de froid ou de chaud a ſes vertus preſque contraires, Van-Helmont demande auſſi où l'on trouvera un froid contraire à une chaleur maligne, ou à une chaleur putride, ou hectique, dont chacune a ſes differentes eſpeces; il faudroit, dit-il, examiner l'action particuliere du froid, & ſçavoir ſon degré, & ſon eſpece, pour l'oppoſer à une chaleur de même degré, & de même eſpece, & pour la reduire à l'égalité & à la moderation que demande la nature.

D'ailleurs, il faut remarquer que le chaud, & le froid ont des effets contraires ſuivant la maniere differente dont ils agiſſent; car lors qu'ils agiſſent par leur propre vertu, le chaud échauffe, & le froid refroidit: mais lors qu'ils agiſſent par accident, le froid échauffe, & le chaud rafraichit, parce que le froid empeſche la tranſpiration, & reünit la chaleur, & le chaud procure une libre tranſpiration, & quelquefois repare la diſſipation des eſprits. Hy-

Hypocrate prouve cette verité fort clairement dans le livre qu'il a fait de l'ancienne Medecine, comme je le feray voir sur la fin de ce discours; c'est pourquoy je n'en diray pas d'avantage presentement, me reservant de prouver cette proposition plus au long en achevant. Aristote dit aussi que le froid échauffe, & qu'il brûle, non pas comme froid, mais parce qu'il reünit la chaleur, & qu'il empesche qu'elle ne s'évapore. De là vient que l'on jette de l'eau froide contre les personnes qui s'évanoüissent, ou qui sont dans les convulsions, pour exciter la chaleur naturelle par une action contraire, & que l'on guerit les engeleures dans les Pays du Nort, en frotant la partie gelée avèe de la neige, qui est le seul, & l'unique remede que l'on y trouve.

Aristote remarque que ceux qui habitent dans les pais froids, ont plus de chaleur que ceux qui demeurent dans les pays chauds; & que par cette raison ceux des pays froids sont plus robustes, & plus hardis que les autres. L'experience fait voir que dans l'Hyver les parties interieures sont plus chaudes que dans l'Esté, c'est pourquoy l'on dort mieux l'Hyver, & l'on a besoin de plus de noutriture, à cause que l'on a plus de chaleur naturelle. Il arrive la même chose à la terre; car en

Esté

Eſté les entrailles de la terre ſont froides, & en Hyver elles ſont chaudes, à cauſe de la contrarieté qu'il y a entre le chaud & le froid.

L'experience nous apprend qu'eſtant échauffé par quelque travail violent & s'expoſant dans un lieu frais, ou ſe jettant dans l'eau courante pour ſe rafraichir, on tombe ordinairement dans une fievre continuë, comme il arriva à Alexandre le grand ; parce que le froid empeſche la tranſpiration des vapeurs.

Nous experimentons la même choſe dans les alimens, & dans les remedes. *Hypocrate enſeigne que l'eau pure ne déſaltere point, mais qu'elle augmente la ſoif, parce qu'elle devient amere, & ſe change en bile & cette bile altere.* Que s'il arrive à ceux qui ſont échauffez par quelque exercice violent de boire de l'eau pure, cette eau les échauffe, bien loin de les rafraichir ; & cette fraicheur eſteint la chaleur naturelle, alume une chaleur étrangere, & cauſe la fievre, & des inflamations tres dangereuſes. L'on ſe déſaltere beaucoup mieux en buvant du vin, parce que le vin repare les eſprits, & procure une libre tranſpiration à tout le corps. C'eſt par cette raiſon que les Marchands qui traverſent les déſerts brûlans de l'Ara-

bie, dans le fort des chaleurs, ne boivent point de l'eau commune, mais seulement de l'eau de vie, ou du vin le plus exquis de Perse, ou d'Espagne. Les Indiens qui habitent sous la Zone Torride, pratiquent la même chose, pour empescher les cruditez d'estomac, & l'hydropisie, qui sont des maux fort ordinaires parmi eux, à cause que la chaleur excessive de l'air faisant une grande dissipation d'esprits, affoiblit beaucoup la chaleur naturelle.

Aristote remarque que ceux qui sont dans les païs chauds, ont moins de vivacité, & de chaleur que ceux qui habitent en des païs froids, & que la plus-part des maladies des païs chauds sont froides, & procedent d'une cause froide, à cause de cette grande évaporation qui se fait par les sueurs frequentes. C'est par la même raison que les peuples du Midy usent de beaucoup d'espiceries, & de drogues aromatiques, principalement du poivre, afin de reparer les esprits, & de se rafraichir. Le peuple François use ordinairement du poivre, du vin pur, & de l'eau de vie pour se rafraichir, & pour reparer la dissipation d'esprits, & de chaleur naturelle qui leur arrive par le travail, parce que tout ce qui repare les esprits, & la chaleur naturelle, donne de la fraicheur

&

& de la vigueur tout enſemble.

Ceux qui ſouffrent des ardeurs d'urine pour avoir beu de la biere nouvelle, gueriſſent de cette ardeur par l'eau de vie, parce que l'eau de vie corrige la crudité de la biere.

L'on voit ordinairement que les remedes qui gueriſſent les fievres, ſont chauds, comme le Quina, l'Abſynthe, la Theriaque & une infinité d'autres; & au contraire, qu'il n'y a rien qui excite plus la fievre, & qui la rende plus opiniaſtre que l'uſage de l'eau, & des rafraichiſſans, parce que les choſes froides rendent la matiere de la fievre plus cruë, & plus difficile à ſurmonter.

Auſſi pour rafraichir, & pour échauffer, il ne faut pas toûjours des qualitez froides ou chaudes, puiſque le chaud & le froid, produiſent des effets ſi contraires, & qu'ils dépendent ordinairement des qualitez qui leur ſont unies, dont ils empruntent l'efficace. Pour rafraichir, ou pour échauffer, il ſuffit d'adoucir l'acrimonie des ſucs, d'éteindre la malignité des humeurs, & de procurer une libre tranſpiration à toutes les parties du corps, comme nous avons fait voir.

Hypocrate veut que tout le corps ſoit tranſpirable, & que rien n'empeſche le concours mutuel qui ſe fait dans les par-

ties, parce que la chaleur fixe qui est dans ces parties a continuellement besoin de la chaleur qui découle du cœur, du cerveau & du foie pour conserver la chaleur fixe qui est dans les autres parties, & pour la reduire de puissance en acte. C'est principalement par la transpiration que les esprits, & la chaleur naturelle, excercent les fonctions de la vie. Cette transpiration est le grand ressort par lequel les esprits agissent; cette transpiration estant empeschée, & le concours mutuel du sang, & des esprits n'estant pas libre dans les grands vaisseaux, l'on tombe dans des syncopes, & dans diverses sortes de fievres continuës, & d'inflamations interieures. Le commerce des esprits estant bouché dans les nerfs, l'on tombe dans l'apoplexie, ou dans une paralysie universelle. Que si cette transpiration est empeschée dans une partie, à même temps la communication de cette partie est arrestée, en telle sorte que ne pouvant plus recevoir ces esprits vivifians, ny produire aucun suc qui ne soit corrompu, elle demeure demy morte, & ne peut renvoyer que des vapeurs acres & corrompuës, & souvent malignes, & veneneuses. Ces vapeurs infectent toutes les parties du corps par des levains étrangers qui irritent la nature, & qui al-

lu-

lument une chaleur étrangere, en eſteignant, ou en diminuant la chaleur naturelle.

La tranſpiration du corps n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour la communion des parties; mais auſſi pour attirer l'air, & pour conſerver la chaleur naturelle, parce que cette chaleur eſt entretenuë par une fraicheur moderée, comme l'enſeigne Hippocrate. Nous attirons l'air par les pores, & par les orifices des vaiſſeaux, pour entretenir & rafraichir la chaleur naturelle, & pour rendre les eſprits plus ſubtils. Ces eſprits eſtans épurez, ne laiſſent aucune craſſe aprés eux; ils s'exhalent entierement par la tranſpiration, aprés avoir ſervi à leur uſage & à leur fin: Outre que le ſang deviendroit fixe, & ne pourroit pas s'exhaler s'il eſtoit trop preſſé par la chaleur, parce que le levain du cœur & des arteres n'auroit pas le temps de rendre le ſang volatil.

Ainſi la tranſpiration a pluſieurs fonctions tres importantes; elle entretient le commerce des parties; elle attire l'air pour le rafraichiſſement des eſprits, & de la chaleur naturelle, & fait exhaler le ſang & les eſprits aprés qu'ils ont pourvû à la nourriture des parties. L'uſage de la tranſpiration eſt ſemblable à l'uſage de la reſpiration, car les animaux qui ne reſpi-

rent pas, vivent par la transpiration ; & comme il n'y a rien qui puisse suppléer le défaut de la respiration, il n'y a rien aussi qui puisse esteindre cette chaleur étrangere que la transpiration ; car les choses froides augmentent beaucoup la chaleur étrangere, parce que le froid r'assemble & reunit la chaleur en arrestant l'évaporation.

Sennert dit que le seul empêchement de la transpiration suffit pour exciter la fievre, & que toutes les autres causes ne sçauroient la produire sans celle-cy, & le défaut de transpiration affoiblissant, ou étouffant la chaleur naturelle par la chaleur étrangere qu'il allume, il introduit aussi la corruption dans les humeurs. En effet, Galien dit que l'obstruction est la seule cause de la corruption qui s'introduit dans les parties & dans les humeurs mêmes.

Pour mieux connoistre les mauvais effets du deffaut de la transpiration ; il faut observer que la nature a des voyes propres pour vuider les excremens de chaque coction ; & que ces excremens estant retenus dans des lieux chauds & humides, se fermentent, & déviennent le levain des maladies, parce que leur acrimonie, & leur malignité irrite la nature, & enflâme la chaleur naturelle, & les esprits :

C'est

C'eſt pourquoy la tranſpiration eſtant empêchée, il s'allume une chaleur étrangere, & il ſe fait une corruption dans les humeurs, & quelque-fois dans les parties mêmes.

Ainſi pour rafraichir, & pour échauffer, pour humecter, & pour deſſecher, il ſuffit d'ôter les empêchemens de la nature, & de lever tout ce qui peut arreſter la liberté de ſes fonctions. Auſſi le devoir du Medecin eſt proprement d'ôter les empêchemens de la nature, parce que ces empêchemens ſont la ſource principale des maladies. Le Medecin doit rendre tout le corps tranſpirable (s'il eſt permis de parler ainſi) afin qu'il y ait un concours mutuel, & une communication reciproque dans toutes les parties: & que les vapeurs qui ſortent continuellement du corps puiſſent trouver une libre iſſuë. Le Medecin doit auſſi empêcher que l'aigre, l'amer, le ſallé, l'âpre, ou l'inſipide, ne predominent dans le corps; afin que ces qualitez eſtant dans la moderation requiſe, les divers ſucs qui s'engendrent au dedans ne prevaillent les uns ſur les autres, & qu'ils ſoient tous dans une juſte harmonie. Enfin le devoir du Medecin eſt d'obſerver s'il n'y a rien de divin dans les maladies, je veux dire s'il n'y a point de malignité conſiderable dans le

corps, parce qu'alors il faut éteindre cette malignité par des Antidotes, & par des Cordiaux.

Pour cela, il suffit de bien regler la fermentation, car c'est elle qui adoucit les humeurs par un mouvement qui se fait de la crudité à la maturité. C'est elle qui rend tout le corps transpirable, si l'on peut user de ce mot; car elle subtilise le corps par son levain. Et le remede qui excite cette nouvelle fermentation répondant specifiquement au levain de la digestion & de la maladie, il éteint la malignité de la maladie même.

L'on joüit d'une parfaite santé lors que ces diverses fermentations sont bien reglées; & comme les maladies ne consistent que dans le déreglement des diverses fermentations, aussi le restablissement de la santé consiste seulement à regler ces mêmes fermentations, puis que la fermentation surmonte également la cause de toutes les maladies, soit à l'égard des premieres qualitez, soit à l'égard des secondes, ou des troisiémes, comme nous avons clairement prouvé dans ce discours.

Van-Helmont voulant expliquer la force des levains, & nous faire connoître qu'ils agissent sans resistance, dit que si toute la terre estoit de la farine pétrie, un peu

peu de levain feroit lever toute cette quantité de pâte.

S. Paul compare le peché au levain, & traitant des maladies ſpirituelles de l'ame il en explique la cauſe & la gueriſon par le raport de ces maladies avec les maladies du corps; cet Apôtre deſignant les maladies de l'ame par un levain de malice & de corruption qui doit eſtre purifié: Mais comme l'ame n'eſt pas capable de levain, cette façon de parler de Saint Paul eſt une maniere figurée, & metaphorique, qui ſuppoſe que les maladies du corps ſont veritablement produites par un levain.

Nous avons fait voir que la cauſe de la ſanté & de la maladie ne procede que des levains. Nous avons auſſi montré que ces levains eſtans purs & ſans ſoüillure, conſervent le corps dans une parfaite ſanté, & que ſe trouvant quelque levain impur, il infecte les parties du corps, & en pervertit les fonctions, ſuivant qu'il eſt plus ou moins éloigné de la nature, & ſuivant les diverſes parties où il s'arreſte.

Ainſi pour nettoyer les parties du corps de ces levains impurs qui troublent l'économie de la nature, il faut leur oppoſer quelque levain pur & ſubtil, qui purifie les eſprits, les humeurs & les parties ſolides du corps, en les épurant parfaite-

ment, parce que le plus foible cede au plus fort dans le même genre de qualitez. C'eſt en purifiant le corps de ces levains impurs, & ſoüillez, & de ces ſemences de maladies, qu'on rétablit la nature dans cette pureté ſi neceſſaire pour exercer parfaitement toutes les fonctions de la vie.

Ce dégagement, & cette pureté, ſont les effets particuliers des Panacées que je propoſe, parce que ces Panacées contiennent un eſprit pur, & ſubtil qui penêtre tout le corps, & qui diſſout les matieres les plus rebelles. Van-Helmont dit que les Remedes mineraux bien preparez font des merveilleuſes operations dans la Medecine, & qu'en rendant volatils les ſels fixes, on en fait de puiſſans Remedes, mais qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de reuſſir dans ces preparations, & qu'on ne les apprend pas de la ſeule lecture.

Les Remedes pris des plantes ſont le plus ſouvent inutiles dans les maladies opiniâtres, parce que ces remedes ſont ſurmontez par la nature, avant qu'ils ſoient arrivez au ſiege de la maladie. Au contraire, les remedes tirez des mineraux ont une efficace merveilleuſe pour ſurmonter la cauſe des longues maladies, parce qu'ils ne peuvent pas eſtre ſurmontez par les forces de la nature, & qu'ils

qu'ils ſont tellement remedes, qu'ils ne peuvent jamais eſtre aliment. Ils conſervent leur vertu libre & entiere, ils ſe manifeſtent dans l'eſtomac, ils ſe communiquent aux eſprits, & ſe répandent dans tout le corps comme par des rayons, en procurant une ſanté tres conforme à la nature.

Les grands ſecrets, dit Van-Helmont, gueriſſent toute ſorte de maladies par une dépuration entiere & parfaite, ils redonnent la vigueur aux parties, & oſtent la mauvaiſe impreſſion de l'eſprit fixe, par la ſympatie qu'ils ont avec la nature, & avec la cauſe de la maladie.

Il faut donc que le remede ſoit conforme à la nature & à la cauſe de la maladie; car les levains n'agiſſent que ſur les ſujets avec leſquels ils ont du rapport: c'eſt pourquoy le levain meſlé dans la poudre de verre ne fait aucune fermentation; & c'eſt dans cette convenance des remedes avec les parties, & avec la cauſe de la maladie que conſiſte la veritable maniere de remedier aux maux. *j'eſtime, dit Van-Helmont, que le remede conſiſte proprement en ce qui eſt convenable & approprié à la nature & à la cauſe de la maladie; & c'eſt par ce moyen que la nature ſe releve, parce qu'il y a dans ce remede des proprietez naturelles, dans leſquelles le principe de la vie*

trouve ses delices. Par exemple, la faim est une espece de maladie tres aiguë, qui tuë infailliblement dans peu de jours, parce que la vigueur du levain digestif fait une dissipation de la nourriture de l'estomac; & cette dissipation cause ce triste sentiment de la faim, le levain de l'estomac consume l'aliment de l'estomac même, n'ayant pas un objet sur lequel il puisse agir. L'aliment appaise la faim, non pas en tant que contraire au levain de l'estomac, ny entant que semblable, mais comme un remede propre à ce levain de l'estomac, & à la nature. Il arrive la mesme chose dans la gueriſon des maladies, dans lesquelles il faut observer une juste proportion du remede avec la chaleur naturelle, & avec la cause de la maladie. Par ce moyen les remedes ne répondent pas seulement à la nature, mais aussi aux proprietez particulieres du levain des maladies; c'est pourquoy tous ceux qui ignorent l'activité & la diversité des levains, tentent inutilement les remedes qu'ils donnent: ils rapportent mal à propos le temperament des simples au chaud & au froid, puis que ce temperament prend sa source & son origine des semences ou des levains.

Il faut que le remede soit amy de la nature, & qu'il soit propre au levain de la maladie, pour la soulager & pour la guerir. C'est préciſément ce qu'Hipocrate enſeigne dans le livre de l'ancienne Me-

de-

decine, où il fait voir que pour conſerver la ſanté, & pour la remetre, il faut ſeulement entretenir ce juſte temperament qui doit eſtre entre l'aigre & l'amer, entre le ſalé, l'âpre, ou l'inſipide, puis que ces qualitez eſtant moderées produiſent des fermentations reglées; & au contraire eſtant exceſſivement exaltées, elles font un levain impur, qui eſt la cauſe des maladies.

C'eſt en reglant les fermentations qu'on guerit les maladies, & en donnant des remedes conformes aux levains des digeſtions & des maladies : *Ces remedes* dit Van-Helmont, *ſont de veritables purgatifs, ils ne vuident pas par choix & par election des humeurs ſuppoſées, comme ſe perſuadent tant de Medecins, ils ne corrompent pas ces meſmes humeurs, & ne diſſipent pas les principes de la vie. Les vrais purgatifs ſe reconnoiſſennent par trois marques; ils ne vuident rien dans les perſonnes ſaines, ils ne les émeuvent point, ils ne les changent en rien, & ne les affoibliſſent en aucune maniere. De plus, ils ne vuident rien qui ne ſoit ſuperflu; c'eſt pourquoy ils n'abatent point, mais ils ſoulagent le malade. Enfin les vrais purgatifs ne gueriſſent point par la ſueur, par le vomiſſement ou par les ſelles; mais ils reſolvent inſenſiblement la maladie, & laiſſent faire le reſte à*

la nature. Les Remedes que je propose agissent de la même maniere, ils guerissent les maladies les plus opiniâtres, & produisent les mesmes effets que les remedes universels de Paracelse.

Un grand Prince estant dans le dessein de bâtir un superbe Palais, fit venir deux celebres Architectes, le premier fit une idée excellente de l'édifice qu'il vouloit élever, par un beau & grand discours. Le second, qui sçavoit mieux faire que parler, dit qu'il feroit tout ce que l'autre avoit dit, & merita par sa réponse le choix qu'on fit de sa personne. S'il m'estoit permis de comparer mon discours à celuy de ces Architectes, je dirois en peu de mots, que mes Remedes font tout ce que mon discours a dit, & que l'experience journaliere que j'en ay faite, prouve clairement toutes mes propositions. J'avois ajoûté en cet endroit un grand nombre d'experiences & de Guerisons que j'avois faites par le moyen des Panacées, mais les personnse que je nommois étant inconues en cette Ville, j'ai retranché ces observations, comme inutiles.

Fin de ce discours.

TRAI-

TRAITÉ D'HIPOCRATE,

De la cauſe des Maladies, & de l'ancienne Medecine.

PREFACE.

HIpocrate a compoſé ce Traitté de l'aucienne Medecine contre certains innovateurs de ſon temps, qui établiſſoient pour la cauſe des maladies le chaud & le froid, le ſec & l'humide; & par ce faux principe, renverſoient le fondement de l'ancienne Medecine. Ce grand Homme combat cette erreur dangereuſe, & fait voir que le fondement de la Medecine doit eſtre ſenſible, qu'il faut juger des alimens & des remedes par le rapport qu'ils ont avec la nature, & ſuivant les biens & les maux qu'on en reçoit, & non

non pas sur des suppositions imaginaires comme faisoient ces nouveaux Auteurs: Il prouve que les alimens ne profitent ou n'incommodent pas entant que chauds & entant que froids, mais par le rapport qu'ils ont avec la nature, & suivant les biens & les maux qu'on en reçoit, & non pas sur des suppositions imaginaires comme faisoient ces nouveaux Auteurs : Il prouve que les alimens ne profitent ou n'incommodent pas entant que chauds & entant que froids, mais par le rapport qu'ils ont avec la nature, & par la resistance qu'ils apportent à son action : Il soûtient que le chaud & le froid, l'humide & le sec, ne sont pas la cause des maladies ; mais que cette cause se trouve dans l'aigre, dans l'amer, dans le salé, dans l'âpre, & dans l'insipide, qui sont des qualitez que nous avons tous au dedans de nous, comme l'experience le justifie, & que c'est dans le juste temperament de ces qua-

qualitez que consiste la santé. Il appelle ces qualitez des vertus à cause de l'efficace & de l'excellence de leur action. Il dit que le chaud & le froid n'ont point d'action considerable par eux mesmes, & qu'ils ne peuvent nuire qu'entant qu'ils sont aigres, ou amers, qu'ils sont salez, ou âpres, ou qu ils se trouvent conjoints avec quelqu'une de ces qualitez, & que c'est d'elles qu'ils empruntent toute leur efficace. Il fait voir que le seul moyen de remedier aux mauvais effets de l'aigre & de l'amer, du salé & de l'apre consiste dans leur juste coction, & que le chaud & le froid étant incapables de coction, ne peuuent pas être la cause des maladies, qui ne gueriſſent que par la seule coction des humeurs.

TRAI-

TRAITÉ D'HIPOCRATE,

De la cauſe des maladies, & de l'ancienne Medecine.

CEux qui ont entrepris de traiter de la Medecine, ſoit de vive voix, ſoit par écrit, & qui ont établi pour fondement de leur diſcours le chaud ou le froid, l'humide ou le ſec, ou quelque autre choſe inventée à plaiſir, pour abreger l'Art de la Medecine, établiſſent une ou deux de ces qualitez pour la ſeule cauſe des maladies & de la mort.

Mais ils ſe trompent évidemment en pluſieurs choſes, & meritent juſtement d'eſtre repris, en abuſant d'un Art dont on ſe ſert en de choſes fort importantes, & dont on fait une eſtime toute particuliere. Mais parmi ceux qui exercent la Medecine, il y en a qui ne ſont pas dignes d'eſtime, & d'autres qui meritent une approbation ſinguliere. *

La

* *Hipocrate parle juſqu'au verſet ſuivant de choſes qui ſont hors de nôtre ſujet.*

La cauſe des maladies qui nous arrivent ſe rapporte entierement à une même choſe; je veux dire que les alimens eſtant d'une ſubſtance trop ſolide, & leurs vertus eſtant exceſſives, travaillent extrémement tant les ſains que les malades. On voit donc que les Medecins qui ont inventé le regime de vivre & la nourriture des malades ont eu le même but, que ceux qui ont trouvé & preparé la nourriture dont tous les hommes ſe ſervent preſentement; au lieu de cette nourriture ſauvage & brutale dont on ſe ſervoit autrefois, & ce n'eſt qu'une même invention, ou du moins toute ſemblable. Car les uns ont eu pour but de retrancher les alimens, que la nature, quoy que bien diſpoſée, ne pouvoit pas ſur monter, à cauſe de leur nature ſauvage & intemperée, & les autres ont tâché d'exclurre de la nourriture d'un malade tous les alimens que la mauvaiſe diſpoſition du malade ne pouvoit ni vaincre, ni ſurmonter.

Quelle difference y a-t'il entre les alimens des ſains & des malades, ſi ce n'eſt que ceux qu'on ordonne aux malades ſont de pluſieurs ſortes & plus difficiles à regler. Ainſi le regime de vivre des malades a eſté pris de la maniere de vivre de perſonnes ſaines. Neantmoins ſi l'on con-

conſidere bien la difference qu'il y a entre la nourriture des malades & la nourriture des perſonnes ſaines ; on trouvera que les alimens de ceuxqui ſont en ſanté ſont plus nuiſibles aux malades, que ne ſeroient les alimens des bêtes aux perſonnes parfaitement ſaines.

Que s'il n'y avoit que les alimens trop ſolides qui puſſent nuire, comme l'eſtiment quelques-uns, & que les alimens faciles à digerer profitaſſent également aux ſains & aux malades, la choſe ſeroit facile, & l'on rangeroit aiſément les malades dans l'uſage des alimens de facile digeſtion. Mais il n'eſt pas moins dangereux de prendre moins d'alimens & moins nourriſſans qu'il ne faut, que de prendre plus d'alimens & plus nourriſſans qu'il n'eſt de beſoin. Car la faim a un grand pouvoir ſur l'homme, ſoit pour le guerir, ſoit pour l'affoiblir, ſoit pour le tuer. Il y a auſſi pluſieurs maux qui ſont cauſez par l'évacuation, leſquels ſont fort differens de ceux qui ſont cauſez par la repletion, mais qui ne ſont pas moins grands. C'eſt pourquoy l'inanition afflige en plus de manieres differentes, & doit eſtre reglée avec plus d'exactitude que la repletion ; il faut ſe propoſer une regle, & l'on ne trouvera point d'autre regle, ny point d'autre meſure

ſure pour regler juſtement le regime de vivre que le ſentiment du corps : Je veux dire les commoditez, ou les incommoditez que la Nature reçoit de l'uſage des alimens. D'où vient qu'il eſt difficile de regler ſi juſtement ce regime de vivre, qu'on ne panche un peu d'un côté ou d'autre, Certes je loüeray extrémement le Medecin qui s'éloigne peu du milieu qu'il doit tenir ; car c'eſt une choſe bien rare de rencontrer juſtement ce qui eſt parfait en tout point.....

Comme il faut apporter une ſi grande exactitude dans la Medecine, il eſt difficile d'en rencontrer toûjours parfaitement la verité & la certitude. Il y a pluſieurs principes dans la Medecine qui arrivent à cette certitude. C'eſt pourquoy je n'eſtime pas qu'il faille rejetter l'ancienne Medecine, comme fauſſe ou incertaine, parce qu'elle n'a pas une certitude exacte en toutes choſes, mais j'eſtime plûtoſt que l'ancienne Medecine, approchant beaucoup de la verité, l'on peut trouver la verité par ſon moyen ; & qu'il faut admirer les inventions de l'Art, comme des inventions juſtes & bien reglées, & nullement comme des choſes que la fortune ou le hazard ont établies.

Je veux maintenant reprendre mon diſcours touchant ceux qui recherchent d'éta-

d'établir cet art d'une nouvelle maniere, & ſur des fondemens ſuppoſez. Car ſi c'eſt le chaud, ou le froid, le ſec, ou l'humide qui affligent l'homme, & que pour y porter le remede neceſſaire il faille changer le chaud par le froid, & le froid par le chaud : le ſec par l'humide, & l'humide par le ſec. Qu'on me donne un homme qui ne ſoit pas des plus robuſtes, mais des plus delicats. Que cet homme mange du bled tel qu'il vient de l'aire, tout crud & ſans aprêt. Qu'il mange auſſi de la chair cruë, & qu'il boive de l'eau pure. Je ſçay fort bien que cet homme vivant de la maniere, ſouffrira pluſieurs maux tres dangereux. Il ſera tourmenté de douleur, ſon corps s'affoiblira, ſon ventre ſe corrompra, & il ne vivra pas long-temps. Quel remede pour un homme ſi mal diſpoſé ? Faudra-til ſe ſervir du chaud, ou du froid, du ſec, ou de l'humide ? Car ces nouveaux autheurs eſtiment que le chaud, & le froid ſont d'une nature ſimple. Que ſi le mal de cet homme vient du chaud ou du froid, du ſec ou de l'humide ; il le faudra guerir par des qualitez contraires. Cependant il n'y a point de Remede plus aſſuré & plus evident pour le guerir que de luy faire quiter les alimens dont il uſoit auparavant, au lieu du bled de luy donner du pain, au

lieu de la chair cruë, de luy donner de la chair cuite, & de luy faire boire du vin, & non pas de l'eau pure. Ces choſes ainſi changées il eſt impoſſible que ce Malade ne gueriſſe, à moins qu'il ne fut entierement corrompu par le temps & par cette maniere de vivre déreglée.

Peut on dire que les Remedes qu'on a donné à ce Malade eſtant chauds luy ont profité, parce que ſes maux eſtoient cauſez par le froid, ou bien au contraire, Pour moy je croy qu'on ſeroit fort en peine de ſavoir ſi celuy qui eſtoit devenu malade en mangeant du bled, & qui eſt gueri en mangeant du pain, a recouvré la ſanté par le chaud ou par le froid, par le ſec ou par l'humide.

Je ſçay auſſi qu'il y a grande difference de manger du pain blanc, ou du pain bis, du pain fait avec du bled net, ou qui ne l'eſt pas : ſi le pain eſt bien pêtri, ou s'il ne l'eſt pas aſſez, s'il eſt trop cuit, ou s'il eſt trop crud, & ſi la pâte eſt trop molle ou trop dure. Il faut dire la même choſe d'une infinité d'autres circonſtances qui produiſent toutes des effets differens, que ſi l'on ne fait pas aſſez de reflexion ſur ces choſes, & qu'on les ignore, comment eſt-ce qu'on pourra avoir la connoiſſance des maladies ?

Car les hommes ſouffrent de toutes ces

ces circonſtances, & ſont changez par elles d'une maniere ou d'autre. C'eſt de là que dépend la vie, la ſanté & la gueriſon : c'eſt pourquoy il n'y a rien de plus neceſſaire que de bien connoiſtre toutes ces circonſtances, & de bien obſerver toutes ces choſes.

C'eſt donc fort à propos que les premiers Auteurs de la Medecine ont étably ces loix. Ces Auteurs n'ont pas crû que le ſec ny l'humide, le chaud ny le froid, ny ce qui en dépend, pût nous faire du bien, ou du mal. Mais ils ont crû ſeulement que ce qu'il y avoit de plus efficace en chaque choſe, & ce que la Nature ne pouvoit ſurmonter eſtoit cela même qui nous nuiſoit : c'eſt pourquoy ils ont recherché avec ſoin les moyens de nous en délivrer. Ce qu'il y a de plus efficace parmi les choſes douces eſt ce qui eſt tres doux, ce qui eſt de plus fort parmy les choſes ameres eſt ce qui eſt tres amer, ce qu'il y a de plus violent parmy les choſes aigres eſt ce qui eſt tres aigre. Enfin en toutes choſes l'extremité a une grande efficace. Ils ont vû auſſi que toutes ces choſes eſtoient dans l'homme, & qu'elles affligeoient l'homme ; en effet il y a dans l'homme l'amer & le ſalé, le doux & l'aigre, l'âpre & l'inſipide, & une infinité d'autres choſes qui ont toutes beaucoup d'abon-

d'abondance & de force. Ces choſes eſtant mêlées entre elles, & ſe temperant mutuellement ne ſont nullement ſenſibles & ne cauſent à l'homme aucune incommodité. Mais lors que l'une de ces choſes vient à ſe ſeparer, & qu'elle reſte toute pure, ſa vertu ſe découvre, nous incommode & nous fatigue.

Il faut dire la même choſe des alimens qui ne ſont pas propres à la nature, & qui nous travaillent beaucoup. Les alimens qui ſont trop amers, trop ſalez ou trop aigres, ou qui ſont en quelque maniere intemperez & violens, nous émeuvent & nous troublent. Au contraire les alimens ordinaires, comme le pain, & les autres choſes de cette nature, ſi vous en exceptez les aſſaiſonnemens & les ragouts, ne participent en rien de ces ſucs intemperez & exceſſifs. C'eſt pourquoy bien que nous en prenions beaucoup ils n'émeuvent point & ne ſeparent point les humeurs doüées des qualitez dont nous parlons; en effet, il n'y a rien qui donne tant de force, tant de nourriture & tant d'augmentation, que les alimens ſimples & temperez, & qui n'ont rien d'exceſſif.

Je ne ſçay point comment les Auteurs de cette nouvelle opinion, qui veulent changer l'ancienne doctrine de la Mede-

cine, pour établir leur supposition : Je ne sçay, dis-je, de quelle maniere ces nouveaux Auteurs traiteront les malades, je ne croy pas qu'ils aient trouvé aucune chose qui de soy-même soit chaude, ou froide, seche, ou humide, sans participer en même temps à quelqu'autre qualité. Je croy qu'ils usent des mêmes alimens dont tous les hommes se servent, attribuant aux uns le chaud, aux autres le froid, aux autres le sec, aux autres l'humide : C'est neantmoins un avis incertain & équivoque d'ordonner à un malade de prendre quelque chose de chaud; car sans doute il demandera qu'est cela? & alors il faudra necessairement répondre des réveries, ou bien avoir recours à quelqu'une des choses qui sont en usage. Que si le chaud est âpre, s'il est insipide, s'il est subtil & penétrant, s'il est de quelqu'autre espece, duquel faudra-t'il se servir? Car il y a diverses especes de chaud, & toutes ces especes ont des effets presque contraires Faudra-t'il se servir du chaud qui est âpre, ou du chaud qui est insipide? ou s'il fraudra se servir du froid qui est âpre; car il y un froid âpre & un froid insipide, & je sçay assurément que ces diverses especes de chaud & de froid produiront des effets contraires non seulement sur l'homme, mais sur le cuir,

sur

ſur le bois, & ſur beaucoup de ſujets qui ont moins de ſentiment que l'homme.

Ce n'eſt pas le chaud qui a une grande vertu ; c'eſt l'aigre, c'eſt l'âpre, c'eſt l'inſipide, & les autres qualitez dont je viens de parler, ſoit que nous employons ces diverſes choſes à manger ou à boire, ſoit que nous nous en ſervions exterieurement, ou de quelle maniere que ce ſoit.

J'eſtime donc que le froid & le chaud agiſſent dans le corps avec moins de force & d'efficace qu'aucune autre faculté. En effet, quand le froid & le chaud ſont mélez enſemble, nous n'en recevons aucune incommodité, parce que le froid eſt temperé par le chaud, & le chaud par le froid ; mais lors que l'une de ces qualitez domine ſur l'autre, & qu'elle s'en ſepare, c'eſt alors qu'elle nous afflige. Auſſi dés que le froid ſe forme au dedans de nous, & qu'il nous incommode, le chaud interieur vient promptement à nôtre aide pour nous échauffer, & ſans qu'il ait beſoin d'aucun autre ſecours, & il guerit parfaitement les maux que le froid cauſe tant aux ſains qu'aux malades. Par exemple, ſi une perſonne ſaine s'eſt refroidie beaucoup en hyver, ſoit en ſe baignant dans l'eau froide, ſoit en quelqu'autre maniere ; plus il ſe ſera refroidi

plus il s'échauffera, en reprenant ſes habits & ſe mettant à couvert, pourveu que ſon corps ne ſoit pas tout-à-fait gelé. Au contraire ſi quelqu'un s'échauffe extrémement, ou dans un bain chaud, ou devant un grand feu; & qu'en ſuite il s'arrête dans le même endroit où cét homme qui avoit enduré le froid s'eſt échauffé, quoy qu'il ſoit vêtu de la même maniere que luy, il friſſonnera neanmoins, & il aura d'autant plus de froid, que la chaleur qu'il avoit ſoufferte auparavant avoit eſté violente.

Si celuy qui étouffe de chaleur veut ſe rafraichir en s'éventant, il aura beaucoup plus de la chaleur que celuy qui ne ſe ſera point donné du vent. Ceux qui marchent parmi la neige ou la glace, ou qui ont ſouffert un froid rigoureux, ſont travaillez la nuit d'une exceſſive chaleur, & de démangeaiſon, eſtant à couvert & tiedement. Et aprés cette ardeur il ſort à quelques uns des veſcies ardentes, comme à ceux qui ont êté brûlez du feu: De ſorte que le chaud & le froid ſuccedent promptement l'un à l'autre, comme je pourrois faire voir par une infinité d'excemples.

Si nous examinons maintenant ce qui arrive aux malades, n'eſt-il pas vray que ceux qui ont ſouffert un violent friſſon reſſen-

reſſentent une fiévre tres aiguë? & ſi la fiévre n'eſt ny violente, ny longue, ny dangereuſe, la chaleur ſe range principalement aux pieds, où le tremblement & le froid avoient eſté les plus rudes, & où ils avoient eſté plus long-temps.

De plus aprés que le malade a ſué, & que la fievre a ceſſé, l'on eſt beaucoup plus frais que ſi l'on n'avoit point eu de fiévre, cela eſtant, que peut-il arriver de dangereux d'une choſe qui eſt ſuivie ſitoſt de ſon contraire, & qui de ſoy même perd ſa force & ſa vertu; & quelle neceſſité y a-t-il d'y apporter un ſi grand ſecours?

Quelqu'un dira, peut-être, que ceux qui ont une fiévre ardente, ou une inflammation de poulmon, ou quelqu'autre violente maladie, ne ſont pas promptement delivrez de la chaleur, & ſecourus par le froid; mais je croy auſſi que c'eſt un ſigne tres certain que l'on n'a pas la fiévre ſimplement par le chaud, mais que c'eſt par l'amer & par le chaud joints enſemble, par le chaud & par l'aigre, par le ſalé & par le chaud, & par une infinité d'autres choſes de cette nature. Il faut dire la même choſe du froid, lors qu'il eſt joint avec quelqu'une des mêmes qualitez.

Ce ſont ces qualitez qui nous affligent, quand le chaud eſt joint avec elles, & alors

il irrite & augmente les maux, cependant le chaud n'a point aucune autre vertu, que celle que nous avons dit. Voilà la verité de la choſe ; mais cela paroîtra encore plus evidemment, par les ſignes que toutes ſortes de perſonnes éprouvent ſouvent. Lors que le Rhûme ſe jette ſur le nez, & qu'il coule abondamment par ces parties, il eſt beaucoup plus acre que n'eſtoit l'humeur qui découloit auparavant par les narines ; car non ſeulement il fait enfler le nez, mais il l'enflamme extrémement ; de ſorte qu'il eſt comme brûlant : que ſi le rhume continuë il ſe forme un ulcere ſur la partie, bien que cette partie ne ſoit point charnuë, mais qu'elle ſoit dure.

Cette ardeur du nez s'appaiſe lors que l'humeur qui coule s'épaiſſit, qu'elle devient moins âcre, qu'elle ſe mûrit, & qu'elle ſe mêle mieux avec les autres humeurs.

Il y a d'autres perſonnes à qui le rhûme arrive par le froid ſeul, ſans qu'il y ait rien autre qui y contribuë. La gueriſon de ceux qui ſont travaillez du rhûme conſiſte à échauffer ceux dont le rhume eſt cauſé par le froid, & à rafraichir ceux qui ſe ſont enrhumez par le chaud, & ces ſortes de rhumes ſont promtement gueris ; car ils n'ont beſoin d'aucune co-

ction ;

ction ; mais les rhumes qui arrivent par la forte acrimonie des ſucs, & par leur intemperie ſe gueriſſent, lors que ces ſucs ſont temperez & meuris. Je dis la meſme choſe des rhumes qui ſe jettent ſur les yeux, parce que ces rhumes ont beaucoup d'acrimonie ; ils ulcerent les paupieres, ils rongent quelques-fois les joües, & les parties qui ſont au deſſous de l'œil, & rompent la membrane qui l'envelope.

Cette ardeur & cette extrême inflammation nous affligent juſqu'à ce que la fluxion ſoit meurie, qu'elle ſe ſoit incraſſée, & qu'il ſe forme de la chaſſie. Cette coction ſe fait par le mêlange des humeurs, & par leur temperament reciproque.

C'eſt pourquoy les rhumes qui coulent ſur le détroit de la gorge, & qui forment les enroueures, les eſquinances, les ériſipeles, les inflammations de poulmon, ſont au commencement ſalez, humides & âcres, & c'eſt par l'augmentation de ces qualitez que les maladies ſe confirment & s'empirent. Mais lors que les rhumes s'épaiſſiſſent, ſe meuriſſent, & qu'ils perdent leur acrimonie, la fievre & les autres maux qui l'accompagnent ceſſent. Ce qui fait voir auſſi que ces qualitez ſont la cauſe des maladies, eſt, que

quand elles ſont exaltées, elles affligent extrémement, & lors qu'elles ſont temperées on ne reſſent plus d'indiſpoſition. Si les rhumes arrivoient par la chaleur toute ſeule, ou par le froid ſeul, ſans mélange d'aucune autre qualité, ils ceſſeroient dés le moment que le froid ſeroit changé en chaud, ou le chaud en froid; mais les rhumes ne ceſſent point que par le moyen dont j'ay parlé.

Tous les maux que l'on ſouffre prennent leur origine de ces vertus exceſſivement exaltées: par exemple, lors qu'une certaine amertume qu'on appelle de la bile jaune, ſe ſepare des autres humeurs, & ſe répand dans le corps; quelle inquietude, quelle ardeur & quelle foibleſſe n'a-t'on point? Mais auſſi-toſt que la nature ou les remedes ont purgé le corps de cette bile, on eſt gueri de ces douleurs & de cette chaleur exceſſive: tandis que la bile boüillonne, & qu'elle n'a pas ſa coction, on ne ſçauroit faire ceſſer les douleurs & la fiévre.

Ceux auſſi qui ſont remplis de ſucs picquans & âcres & de la nature de la bile verte, de quelle rage, de quel déchirement d'entrailles, & de quelle inquietude ne ſont-ils pas tourmentez? Cependant ces accidens ne finiſſent point que les ſucs intmperez ne ſoient vuidez & adou-

adoucis, ou qu'ils ne ſoient cuits, & mêlez avec d'autres humeurs. C'eſt pourquoy les Criſes qui arrivent en certains jours reglez peuvent beaucoup pour la gueriſon de ces ſortes de maladies: Mais il n'eſt pas poſſible que toutes ces choſes puiſſent convenir au chaud & au froid, puiſque le chaud & le froid ne peuvent pas ſe meurir, ny s'incraſſer.

Quelle proprieté faut-il donc attribuer au chaud & au froid? la vertu d'agir l'un contre l'autre, parce que le chaud n'eſt jamais privé de la chaleur que lors qu'il eſt mêlé avec le froid, & de méme le froid n'eſt jamais changé que par le chaud. Il faut dire la même choſe de toutes les autres qualitez qui ſont dans l'homme, plus elles ſont mêlées entre elles, plus elles deviennent douces & excellentes. Or l'homme joüit d'une ſanté parfaite, lors qu'il digere bien, qu'il eſt dans la tranquilité, & que nulle vertu particuliere ne domine dans ſon corps, il me ſemble donc d'avoir ſuffiſament prouvé ce que j'ay dit.

Il eſt encor neceſſaire qu'un Medecin connoiſſe parfaitement quelles ſont les maladies qui prennent leur origine des vertus exaltées, & quelles ſont celles qui viennent de la figure des parties. Je veux dire qu'il faut qu'un Medecin connoiſſe

le souverain degré des verrus & des qualitez exaltées & toute la force des sucs, & qu'il sçache toutes les autres choses qui sont dans l'homme, qui sont la figure des parties.....

Pour connoître la vertu des sucs il faut considerer exactement ce que chaque suc peut produire dans l'homme, comme nous l'avons dit. Quelle affinité ces sucs ont entre eux? je veux dire si le suc doux se change en une autre espece, non par aucun mêlange, mais parce qu'il degenere de sa premiere nature. En quel suc il se change, si c'est en un suc amer ou salé, en un suc âpre ou aigre? Certainement si le suc aigre excede sur les autres sucs, il sera fort nuisible, & si c'est un suc doux, il sera tres favorable. Que si par une exacte recherche, on acquiert la connoissance des choses exterieures, on choisira le meilleur en toutes choses. On appelle meilleur ce que la nature surmonte sans peine.

Fin du Traité d'Hipocrate.

SECONDE PARTIE
DU TRAITÉ
DES PANACÉES,
Ou des
REMEDES UNIVERSELS.

Avec un Traité des abus de la Medécine ordinaire.

PREFACE.

LA Medecine promet la conſervation de la ſanté aux Perſonnes ſaines, & la gueriſon aux Malades; mais l'effet ne répond pas aux promeſſes. Les Medecins ayant diviſé la Medecine en Pharmacie, en Chirurgie & en Diete; ils ont abandonné la Pharmacie aux Apoticaires, la Chirurgie aux Chirurgiens; & ſe ſont reduits volontairement à la Diete. A la bonne heure, que

les Medecins reſſentiſſent ſeuls les mauvais effets de cét injuſte partage, auſſi bien leur pareſſe & leur negligence en ſont l'unique cauſe. Le mal eſt que le Public en ſouffre. La Medecine ayant eſté ſeparée en trois parties, & ayant eſté donnée à exercer à trois perſonnes differentes, je ne penſe pas qu'on puiſſe appeller aucun de ces trois Medecin. La Medecine eſt compoſée de ces trois parties jointes enſemble: Il eſt neceſſaire qu'un Medecin les poſſede toutes trois pour meriter cette qualité. Je ne parle pas des operations de la Chirurgie, qu'on peut ſans danger ſeparer de la Medecine, mais des Maladies exterieures, que les Medecins ont abandonnées aux Chirurgiens. Les Medecins avoient autrefois chez eux des perſonnes pour leur aider dans les fonctions de la Pharmacie, qu'ils appelloient Serviteurs. Les belles Lettres ayant eſté preſque eſteintes dans les ſiecles precedens: Il y avoit ſi peu

de Medecins que leur profeſſion les annobliſſoit ; de ſorte qu'ils furent obligez d'établir leurs Serviteurs en divers endroits. Dans la ſuite ces Serviteurs ſont devenus Maîtres, & dans ce dernier ſiecle on a érigé la Pharmacie en Maîtriſe. L'Ecriture déplore les troubles d'un Etat où les Serviteurs dominent. La Medecine eſt tombée dans le même desordre : Les Serviteurs y ſont devenus Maîtres, ils ont paſſé les bornes de leur profeſſion, mais au grand malheur du public. Pour empêcher cet abus, il eſt neceſſaire que les Medecins s'appliquent à toutes les parties de leur profeſſion, qu'ils en aquierent une connoiſſance parfaite, & qu'ils ne ſe ſervent du miniſtere d'autrui, que lors que le bien du malade, où l'honneur de leur profeſſion le demandera neceſſairement.

Le Malade abandonné.

A La fleur de mon âge, accablé de tourmens,
Faut-il, disoit Damon, que je perde la vie,
Les Medecins me l'ont ravie :
Que puissent-ils perir, & leurs Medicamens !

Que leur fausse science, & leur sotte pratique,
Que leur lavement de boyaux,
Leur saignée, leur émetique,
Qui rempliſſent tant de tombeaux,
Leur fassent comme à moy, faire une fin tragique !

Ainsi parloit Damon la rage dans le cœur,
Quand Ariſte luy dit, appaise ta fureur,
Apprens à distinguer l'innocent des coupables :
Ne blâme plus un si bel Art,
La Panacée de Massard
Peut guerir des maux incurables.

I. C. D. L. C.

SECONDE PARTIE DU TRAITÉ Des PANACÉES, Ou des REMEDES UNIVERSELS.

CHAPITRE PREMIER.

LE terme de Panacée eſt fort ancien, Hypocrate jure par la Panacée. Les Medecins Chymiſtes nomment auſſi leurs plus excellens Remedes Panacées. Ce mot ſignifie un Remede propre à toute ſorte de perſonnes, & qui eſtant pris en petite quantité, guerit les maladies les plus opiniâtres, ſans émotion & ſans évacuation ſenſible.

Je diray dans ce Diſcours le nom de quelques Panacées dont je me ſers pour guerir les Maladies les plus facheuſes. Ainſi l'on verra que ces Remedes ſont

tres

tres propres à produire l'effet que j'en fais esperer.

Par le terme de Panacée. les Medecins Chymistes n'entendent pas la Medecine universelle dont parlent les Alchymistes, & dont ils disent beaucoup de réveries: Mais par les Panacées ils entendent les grands Remedes, & les plus universels de la Medecine, qu'ils ont appellé Secrets, parce qu'ils ne les ont pas voulu communiquer.

Les Medecins qui ont ignoré ces Remedes, ont dit que la saignée & la purgation estoient les grands remedes de la Medecine; & par leur ignorance ils sont devenus le sujet de la raillerie & de la Comedie. La saignée & la purgation affoiblissent les Malades, & ne diminuent la cause de la maladie que par accident, en ôtant confusément le bon & le mauvais.

S'il faut juger de la cause par l'effet, on verra que la saignée & la purgation sont de tres petits Remedes pour la guerison des Maladies; & qu'ils sont tres dangereux lors qu'on en abuse comme on fait ordinairement. Ny la saignée, ny la purgation, ny les lavemens, n'ont jamais soulagé les Malades que la nature seule ne guerit pas. L'Ecriture nomme le sang l'ame des animaux: L'experience

ce nous fait voir qu'en oſtant le ſang on ôte la vie. Il y a beaucoup plus de Nations, meſme des plus robuſtes, qui ne ſe ſervent du tout point de la ſaignée qu'il n'y en a qui l'employent. Cela fait voir que la ſaignée n'eſt pas un remede ſi grand & ſi neceſſaire qu'on le veut faire croire. Je ne pretends pas neantmoins de blâmer abſolument la ſaignée, mais ſeulement les abus qui s'y commettent ordinairement. Pour ce qui eſt de la purgation, elle n'en a que le nom, & les Remedes purgatifs qu'on employe d'ordinaire infectent les humeurs, & bien loin de purifier la ſubſtance du corps, ils la corrompent

L'abus des lavemens conſiſte dans leur méchante compoſition, en ce qu'ils rendent la nature pareſſeuſe, & que quand on s'y accoûtume'n on devient ſi conſtipé qu'on ne ſçauroit s'en paſſer.

L'on voit donc combien il eſt neceſſaire de s'appliquer à la recherche de meilleurs Remedes que la ſaignée, la purgation & les lavemens. Les grands Remedes eſtant inconnus à la pluſpart des Medecins : ils blâment injuſtement ce qu'ils ne connoiſſent pas.

Des Panacées en general.

CHAPITRE II.

LEs Remedes se tirent des animaux, des plantes, ou des mineraux. Les Remedes qui proviennent des plantes & des animaux, semblent estre donnez de Dieu pour déraciner quelque Maladie particuliere : Ils sont de moindre efficace que les mineraux dans les Maladies opiniâtres, parce que les Remedes qui se tirent des plantes & des animaux sont changez en aliment avant qu'ils aient penetré jusques au siege de la Maladie. Les Remedes tirez des mineraux sont si efficaces qu'ils ne peuvent jamais devenir aliment : ils conservent leur vertu toute entiere dans toutes les coctions naturelles.

Il n'y a donc que les Remedes qu'on tire des mineraux qui puissent devenir des Panacées, ou des Remedes universels. Les Remedes mineraux estant d'une substance incorruptible ont des grandes vertus & qui ne s'épuisent jamais. L'on doit rechercher avec beaucoup de soin la maniere de les bien preparer, pour les rendre innocens & propres à la gueriſon de toute sorte de Maladies.

Galien

Galien qui ne connoiſſoit point les Panacées a juſte ſujet de dire qu'il n'y avoit point de Remede, quelque excellent qu'il fut, qui ne nuiſit en quelque maniere. C'eſt pourquoy les Medecins Galeniques peuvent bien ſçavoir quelque choſe de l'Art de Galien, mais ils ne connoiſſent pas les Panacées, ny la vraye Medecine. Galien enſeignant que les intemperies chaudes ou froides, humides ou ſeiches eſtoient la cauſe generale de toutes les maladies, ou plûtoſt les maladies mêmes, a renverſé par ce faux principe le fondement de la vraye & de l'ancienne Medecine & des Panacées. Ainſi toutes les concluſions tirées de ce faux principe qui font le corps de la Medecine Galenique, ne peuvent eſtre que fauſſes.

Des Panacées rafraichiſſantes.

CHAPITRE III.

LA pluſpart des Medecins ne parlent ordinairement que de rafraichir les Malades. Neantmoins comme le remarquent Vanhelmont & Poterius ils n'en ſçavent pas les moyens. Le froid nous échauffe & le chaud nous refroidit par accident. L'eau froide allume une fiévre vio-

violente & dangereuſe, lors qu'on s'y baigne ou qu'on la boit aprés quelque exercice violent. Il y a des Remedes chauds & coroſifs, qui rafraichiſſent comme les huiles de vitriol & de ſouffre.

Il ſe tire un ſel agreable de l'huile de vitriol qui rafraichit efficacement, qui diſſipe les vapeurs, & qui calme promptement le trouble de la nature; ce ſel de vitriol reparant le levain aigre qui ſert à la premiere digeſtion, & adouciſſant les levains étrangers & amers qui ſont tranſportez quelquefois dans l'eſtomac, desaltere, donne appetit; & reſtablit la bonne diſpoſition du corps.

Des Panacées purgatives.

CHAPITRE IV.

LEs Panacées purgatives purgent bien les Malades, mais elles ne font aucun effet ſenſible aux perſonnes ſaines; elles gueriſſent les Malades ſans les affoiblir, parce qu'elles vuident la cauſe de la Maladie, & ne vuident rien qui ne ſoit inutile & ſuperflu.

Il y a pluſieurs preparations d'antimonie, de mercure & d'acier, qui purgent de cette maniere, & qui purifient tout le corps juſques dans ſon centre,

mais

mais les Medecins qui ſont imbus de fauſſes maximes, & qui ne cherchent pas la vraye preparation de ces Remedes ne les ſçauroient connoiſtre.

L'ignorance des veritables purgatifs a introduit dans la Medecine l'uſage ordinaire de l'Eſcammonée & de la Coloquinte, qui ne ſont que des poiſons, & qui tuent ſi l'on en prend ſeulement le poids d'un écu d'or. L'Eſcammonée eſt la baſe de preſque tous les Electuaires purgatifs; la Coloquinte & l'Eſcammonée ſont le fondement de la pluſpart des pilules purgatives. On change le nom de ces mauvais Remedes, afin de les pouvoir diſtribuer aux Malades, qui ne les prendroient pas s'ils entendoient ſeulement nommer ces Remedes odieux.

Des Panacées Emetiques.

CHAPITRE V.

LEs Medecins doivent ſuivre les mouvemens de la nature dans la gueriſon des Maladies, la nature gueriſſant beaucoup de Maladies par le vomiſſement; il eſt neceſſaire que les Medecins ayent des Remedes Emetiques. Si les Medecins euſſent connu les Panacées Emetiques, ils ne ſe ſeroient pas ſervis du verre, du regu-

le,

le, du saffran d'antimoine, du mercure de vie, & d'autres semblables poisons pour exciter le vomissement, & au lieu *de purifier l'Antimoine sur la Sellette*, on l'eût purifié par des legitimes preparations.

Les Panacées Emetiques ne reprochent point aux personnes saines, & ne font vomir que ceux qui ont besoin de cette évacuation : elles ôtent en même temps la mauvaise disposition & la foiblesse des parties, qui est le germe de la Maladie.

Des Panacées aperitives.

CHAPITRE VI.

COmme les obstructions sont la cause generale de la pluspart des Maladies, les Remedes aperitifs sont universels. Tous les Medecins conviennent que l'acier est le plus efficace de tous les Remedes aperitifs; mais ils ont si mal reussi dans cette preparation, que Madame Fouquet a eu juste sujet de preferer la simple limaille d'acier à toutes les preparations de ce métail. Ceux qui calcinent l'acier le privent de son souffre, dans lequel consiste sa principale vertu, comme le remarque Sennert. Ceux qui prepa-

rent

rent l'acier avec l'huile de vitriol le rendent si corrosif & si pernicieux que l'estomach le plus robuste ne sauroit le supporter.

Je me sers d'un sel d'acier preparé sans corrosif, & sans feu pour les maladies qui proviennent d'obstructions. Ce Remede ne dissout pas seulement les matieres les plus endurcies ; il adoucit aussi les divers sucs qui sont dans le corps, il ôte la mauvaise impression & la foiblesse des entrailles, ainsi il guerit heureusement la pluspart des longues Maladies. Le fer a un souffre doré, comme l'enseignent les Chymistes, De sorte qu'estant mis en liqueur sans corrosif, il produit des effets semblables à ceux de l'or potable qui est si precieux & si recherché des Chymistes.

Des Panacées Diaphoretiques.

CHAPITRE VII.

L'Evacuation qui se fait dans nos corps par la transpirariration insensible est si considerable, qu'elle excede sept fois toutes les autres vuidanges jointes ensemble : Comme l'experience de Sanctorius le justifie. L'observation curieuse de cet Auteur devoit avoir appris

aux

aux Medecins, que les Remedes qui rendent la transpiration libre ; & qui vuident par cette voie la cause des Maladies, imitant de plus prés la nature sont les grands Remedes de la Medecine. Les Remedes Diaphoretiques vuident aussi par le ventre, par le vomissement & par les urines la cause des Maladies, quand le corps a besoin d'estre purgé de la sorte ; & suivant les mouvemens de la nature ils profitent toûjours, & ne nuisent jamais. Les Medecins vulgaires ne connoissant pas les Remedes Diaphoretiques, ny leur efficace dans toutes sortes de Maladies ne s'en servent point. Il leur suffit de saigner, de purger, de donner des lavemens, & de faire vomir ; en un mot de détruire les forces de la nature, & d'empécher de cette maniere la gueriſon des Maladies.

Il y a plusieurs preparations d'Antimoine qui sont Diaphoretiques, il y en a méme qui sont excellentes ; mais il n'y a que l'antimoine vomitif qui ait la vogue, quoy qu'il soit un veritable poison à cause de son souffre arsenical.

Il y a aussi plusieurs preparations de Mercure qui sont Diaphoretiques, qui gueriſſent beaucoup de Maladies qu'on croit incurables, mais il y a tres peu de Medecins qui connoissent ces Remedes, ils

ils ſe ſervent ordinairement du Sublimé doux, que Van-Helmont aſſure eſtre un demi poiſon. Il n'y a pas ſujet de s'étonner de cet abus deplorable, puisqu'il y a ſi peu de Medecins qui s'atachent à la preparation des Remedes, & que la pluſpart ne s'appliquent qu'à ſurprendre le Peuple par des diſcours recherchez & par des apparences trompeuſes.

Des Panacées pour la fiévre.

CHAPITRE VIII.

LEs Medecins qui achevent d'affoiblir les forces abatuës des fiévreux par de frequentes ſaignées, qui les fatiguent inceſſamment par des apozemes, par des juleps, par des ſyrops, par des fomentations, par des lavemens, qui les tourmentent par des purgations reiterées, & par l'émetique, qui diminüent la chaleur naturelle par des rafraichiſſans; & qui enfin ne connoiſſent point de meilleur Remede que le Quina. Ces Medecins, dis-je, font aſſez connoître par leur procedé pitoyable, qu'ils ne connoiſſent du tout point les Panacées, & qu'ils ſavent beaucoup mieux faire le profit de l'Apoticaire que du Malade.

Hypocrate enſeigne que la cauſe de la

dans le centre des entrailles, pour ôter le germe de la Maladie. Dailleurs ces Remedes eſtant ordinairement deſtinez pour rafraichir, eſteignent la chaleur naturelle, cauſent des obſtructions, empéchent la tranſpiration, & la coction des humeurs : C'eſt pourquoy ils diminuent les forces, & augmentent la Maladie.

Les Remedes purgatifs benins, ne peuvent pas auſſi penetrer juſques dans la ſubſtance même des parties, pour ôter la mauvaiſe impreſſion, le levain, & la ſoüillure qui eſt dans les entrailles. Les purgatifs malins & veneneux, comme l'Eſcammonée, le Turbit & la coloquinte infectent les humeurs, & corrompent la ſubſtance des entrailles, bien loin de les purifier.

L'Antimoine émetique a un ſouffre arſenical, qui trouble ſi fort toute la nature, qu'il eſt bien plus dangereux que la fiévre.

Il eſt vray que le Quina ſuſpend pour quelques jours les fiévres d'accés, & qu'il les guerit auſſi quelquefois. Mais lors que les fiévres ſont accompagnées de fortes obſtructions, ou de quelque diſpoſition à l'hydropoſie, ou à l'éthiſie; le Quina ne guerit pas la fiévre, & il produit d'autres Maladies plus dangereuſes

comme l'experience & l'Hiſtorien du Quina le témoignent.

Le Quina qui eſt chaud reuſſiſſant en quelques fiévres d'accés, fait voir que l'eſſence de la fiévre ne conſiſte pas dans la chaleur, & que les fiévres ne ſe gueriſſent pas par des rafraichiſſans, comme on l'enſeigne dans l'Ecole.

Il n'y a point de veritables Remedes pour les fiévres opiniatres que les Panacées. Je fais diverſes preparations d'Antimoine, de Mercure, d'Acier, qui chaſſent la cauſe des fiévres par l'inſenſible tranſpiration, ou par les ſueurs, & qui vuident auſſi par les urines, par le ventre & par le vomiſſement, quand la nature a beſoin de ces évacuations. Ces Remedes ôtent en même temps la ſoüillure & l'impreſſion maligne qui eſt dans la ſubſtance des entrailles, & ils reſtabliſſent la nature dans ſa premiere vigueur, & dans ſon premier temperament.

Les Remedes que je donne pour la fiévre ſont temperez, il eſt neantmoins indifferent qu'ils ſoient chauds ou froids, il ſuffit qu'ils ôtent la cauſe de la fiévre, & qu'ils la faſſent ceſſer.

Des Panacées Sudorifiques.

CHAPITRE IX.

LA cauſe des Maladies eſt ſouvent dans les ſeroſitez, qui ſont moins vives que le ſang; c'eſt pourquoy la nature guerit beaucoup de Maladies par les ſueurs.

Il n'y a point de Remedes ſi excellens pour la gueriſon de la pluſpart des Maladies que les Sudorifiques. Il y pluſieurs Remedes qu'on nomme Sudoriſiques; mais il n'y a que les Panacées qui produiſent evidemment cet effet. Parmy les Panacées il n'y en a aucune qui faſſe ſuer ſi efficacement que le Mercure lors qu'on l'a mis en eſſence, ou qu'on la rendu fixe. Ceux qui ont connu ces Remedes precieux les ont tenu ſecrets.

Je me ſers de diverſes preparations de Mercure & d'Antimoine, qui ſont Sudorifiques, & qui font des effets merveilleux, en gueriſſant les Maladies les plus opiniâtres ſans trouble & ſans agitation.

Des Panacées Antidotes.

CHAPITRE X.

ON appelle Antidote tous les Remedes qui gueriſſent les Maladies malignes, comme ſont la Lepre, la Teigne, la verolle inveterée, les Ecroüelles, qui ne ſe peuvent guerir que par des Panacées.

Le Mercure & l'Antimoine eſtant reduits en eſſence, peuvent guerir ces Maladies malignes : C'eſt pourquoy on doit mettre ces Panacées dans le rang des plus excellens Antidotes.

Des Poiſons.

CHAPITRE XI.

LEs Grecs & les Latins ſe ſervent d'un même terme pour ſignifier les Remedes, * & les Poiſons. En effet, l'ignorance des veritables Remedes, & des juſtes maximes de la Medecine, a introduit l'uſage de pluſieurs Remedes pernicieux, & qui ſont de la nature des Poiſons.

Le Peuple & la pluſpart des Medecins s'ima-

* *Pharmaca.*

s'imaginent que l'on ne peut guerir des Maladies que par des vuidanges fort abondantes. Le Peuple se sert souvent de l'Epurge & du Jalap; & la plusparт des Medecins employent l'Escammonée, la Coloquinte, la Gutte-Gomme, l'Esule, le Turbit, l'Antimoine émetique, le Mercure de vie, qui corrompent la masse du sang, & infectent la substance du corps, bien loin de la purifier.

Un Espagnol ayant été empoisonné par une semblable Medecine prise par precaution, fit graver cet Epitaphe sur son tombeau.

JE SUIS ICY POUR ESTRE MIEUX.

Les Medecins sont obligez de traitter des Poisons, non pas pour les apprendre, mais pour les éviter & pour y remedier.

De la necessité des Panacées pour la gueriſon des Maladies les plus opiniâtres.

CHAPITRE III.

LEs Medecins qui ne connoissent pas les Panacées ne sçauroient soulager

aucune des Maladies que la ſeule nature ne guerit pas, comme le témoigne le catalogue de tant de Maladies qu'ils appellent incurables, qu'on peut neantmoins terminer heureuſement par des Panacées.

De la Lepre & de la Teigne.

Article Premier.

LA Lepre eſt une des Maladies que la nature ne peut jamais guerir. D'où vient que les Medecins qui ſe nomment Galeniques n'y ont ſçû trouver aucun Remede : Ils employent inutilement pour ce ſujet la ſaignée, la purgation, & les rafraichiſſans : Les plus éclairez d'entr'eux ſe ſervent des viperes ; & ne connoiſſans point de meilleurs Remedes que ceux-là, ils n'ont ſcû donner aucun ſoulagement à la Lepre.

Il y a divers degrez de Lepre qui la rendent plus ou moins difficile à guerir ; elle eſt ſouvent hereditaire, elle eſt produite par une diſpoſition maligne & veneneuſe de tout le corps ; & principalement des entrailles. C'eſt pourquoy cette Maladie ne ſe peut guerir que par des Remedes qui éteignant cette profonde malignité renouvellent tout le corps.

La

La Teigne eſt une Lepre particuliere de la tête, qu'on ne guerit qu'en arrachant a racine des cheveux.

Je me ſers pour la gueriſon de la Lepre & de la Teigne, de quelques preparations de Mercure & d'Antimoine, qui eſtant reduits en eſſence & mêlez enſemble, peuvent nettoyer le corps de la Lepre & de la Teigne, ſans evacuation ſenſible, & ſans agitation.

De la groſſe verole & des Maladies Venerienes.

Article II.

LA groſſe Verole eſt une gale peſtilentielle qui eſt venuë des Indes dans ce Païs. Bontius celebre Medecin de la Compagnie Hollandoiſe des Indes, a écrit que même dans les Indes on ne guerit parfaitement cette Maladie, que par le Mercure bien preparé : Mais comme Poterius le remarque, ceux qui ont eu ce ſecret ne l'ont jamais voulu communiquer, & n'en ont donné que des deſcriptions enigmatiques, comme ont fait Paracelſe & Van-Helmont.

Paracelſe defend de ſe ſervir jamais du Mercure crû pour la gueriſon de la groſſe

Verole, soit interieurement soit exterieurement. Il dit que le Mercure crû guerit rarement cette Maladie, qu'il la rend quelquefois incurable, & qu'il produit d'autres Maladies plus dangereuses que la premiere.

Il faut donc se servir interieurement & exterieurement d'un Mercure cuit & diaphoretique; Ce Remede estant joint avec une teinture d'Antimoine, guerit seurement & parfaitement la grosse Verole, sans salivation & sans agitation, avec la ptisane ordinaire.

L'Antimoine & l'Argent vif étant bien preparez, ont des proprietez merveilleuses pour renouveller tout le corps, & pour le purifier jusques dans les moëlles; comme le savent ceux qui connoissent les legitimes preparations de ces Remedes mineraux.

Des glandes, des Ecroüelles, & des Loupes.

Article III.

LEs Glandes sont des tumeurs endurcies, les Ecroüelles sont des glandes malignes & douloureuses, elles s'ulcerent souvent, elles sont plus interieures qu'ex-

qu'exterieures, elles ont leur racine dans les Glandes du Meſentere, & prennent ordinairement leur origine des principes mêmes de la generation, ce qui rend cette Maladie tres difficile à guerir.

La Saignée, la Purgation, & les Lavemens y ſont inutiles. Je donne du Mercure, de l'Antimoine & de l'Acier reduits en eſſence, & de l'eſprit du ſel Armoniac, pour diſſiper les Glandes, pour éteindre & corriger la malignité des Ecroüelles, ſans evacuation ſenſible.

La Loupe ſe guerit par les mêmes Remedes.

De l'Epilepſie.

Article IV.

L'Epilepſie eſt un mouvement convulſif de tout le corps, elle ôte l'uſage de tons les ſens, elle eſt produite par une matiere acre & maligne, contraire au cerveau, qui bleſſant le principe des nerfs, excite la convulſion.

Il y a deux ſortes d'Epilepſie, l'Idiopathique qui prend ſa ſource immediatement du cerveau, & la Sympathique qui arrive de l'indiſpoſition de quelqu'autre

partie du corps qui afflige le cerveau par des vapeurs malignes.

L'Argent, l'Antimoine & l'acier reduits en essence gueriſſent l'Epilepſie Sympathique, qui eſt la plus commune, & ſoulagent l'Epilepſie Idiopathique : Ces Remedes dégagent la partie affligée, eteignent la malignité, adouciſſent l'acrimonie des ſucs, & ôtent la mauvaiſe impreſſion qui eſt dans les parties.

De l'Aſthme des Hypocondres.

ARTICLE V.

L'Aſthme ſurvient aux obſtructions des Hypocondres lors qu'elles ſont inveterées & multipliées. Les parties du bas ventre étant fort engagées preſſent le Diaphragme, & les autres organes de la reſpiration, & les attirent en bas par leur propre poids : Les matieres retenuës dans les entrailles depuis long temps, étant dans des lieux chauds & humides, où elles manquent d'air, conçoivent diverſes acrimonies, & excitent une ebullition & une fermentation maligne dans les humeurs. Cette ebullition trouble toute l'œconomie de la Nature, principalement le mouvement du cœur, du Poulmon & du Diaphragme, & excite dans ces

ces parties des mouvemens convulsifs.

L'Asthme des Hypocondres est une Maladie opiniâtre & dangereuse, & on ne la peut guerir que par l'usage des Panacées. L'Acier & l'Antimoine reduits en essence debouchent efficacement les entrailles, ils ôtent la mauvaise impression des parties, ils calment la Nature, c'est pourquoy ils gueriſſent l'Asthme des Hypocondres. Ces mêmes Remedes mêlez avec le Magistre de souphre soulagent aussi l'Asthme qui procede de l'obstruction des Poulmons.

Des Hemorrhoïdes.

Article VI.

Il peut arriver trois sortes d'incommoditez à ceux qui sont sujets aux hemorroïdes, de perdre trop de sang, de n'en perdre pas suffisamment, & d'avoir les hemorroïdes douloureuses. L'Acier reduit en essence remedie également à toutes ces incommoditez. Il adoucit les humeurs, il regle les mouvemens de la Nature, & il luy donne le calme lors qu'elle est irritée. C'est pourquoy ce Remede regle aussi les ordinaires des Femmes.

De la Diarrhée & de la Constipation.

Article VII.

Il semble que la Diarrhée & la Constipation étant deux Maladies opposées, exigent non seulement des Remedes differens, mais aussi contraires. Neanmoins on peut guerir ces deux Maladies par un même Remede, comme l'usage ordinaire du Rhubarbe le témoigne evidemment. L'Acier étant astringent à l'égard des secondes qualitez, & apperitif à l'égard des troisiémes, comme l'enseigne Van-Helmont, guerit également le flux de ventre, & la constipation, pourveu qu'il soit bien preparé.

De la Douleur de Tête & de la Migraine.

Article VIII.

La Douleur de Tête procede ordinairement des matieres acres qui sejournent dans les entrailles, lesquelles excitent de tems en tems une forte ebullition dans les veines. Il se fait une plus forte ebullition dans le cerveau, à cause des

grands

grands vaiſſeaux qui ſont dans cette partie, & du ſentiment exquis de ſes membranes.

L'Acier & l'Antimoine reduits en eſſence, adouciſſant l'acrimonie des humeurs, & calmant la Nature, gueriſſent heureuſement la douleur de Tête & la Migraine.

Des defauts du teint, de la rougeur & des boutons qui arrivent au viſage.

ARTICLE IX.

ON connoit ſur le viſage, & à la couleur du tein la diſpoſition du corps: c'eſt pourquoy un Auteur a joint dans un même titre la beauté & la ſanté corporelle. Car la beauté ne ſçauroit ſubſiſter ſans la ſanté.

Les Panacées de Mercure, d'Acier & d'Antimoine donnant la ſanté à tout le corps, & purifiant le ſang & les entrailles, corrigent tous les defauts du teint, & luy rendent ſa couleur naturelle.

On a traité dans la premiere Partie de pluſieurs Maladies qui ne ſe peuvent guerir que par des Panacées: On n'en dira pas davantage en cét endroit.

TRAI-

TRAITÉ DES ABUS

De la Medecine ordinaire.

PREFACE.

HYpocrate nous apprend qu'on écrivoit autrefois dans des Regiſtres publics les ſuccez des Remedes, & nous voyons dans ſes œuvres qu'il a tenu un fidelle journal de ſa conduite pour ſervir de modele à la poſterité. Si l'on eût continué une ſi loüable couſtume, on auroit enrichi la Medecine de pluſieurs beaux ſecrets, qui demeurent inconnus, & on eût prevenu les abus & le mauvais uſage des Remedes.

Tous les Medecins défendent les evacuations exceſſives, & faites à contretems, principalement lors qu'elles ſont ſuivies d'une mort prochaine

chaine, parce, *disent-ils*, qu'il ne faut pas exposer les Remedes à l'opprobre, en donnant sujet de croire que c'est le Remede qui a tué le Malade, plûtôt que la Maladie.

Neantmoins on trouve plusieurs Medecins, Chirurgiens, & Apoticaires qui pechent imprudemment contre une regle qui devroit ètte sacrée, & inviolable. C'est pourquoy il seroit de l'interest public de tenir un conte exact des fautes que commettent ceux de la profession qui sont assez ignorans & malheureux pour faire mourir leur Malade dans l'effet d'un purgatif, de l'Emetique, d'une Saignée, ou d'un somnifere. Si on établissoit cette regle l'on connoîtroit bientôt quels sont les mauvais Medecins qui deshonorent leur profession, par leur méchante conduite, on les obligeroit d'estre plus circonspects & d'éviter les malheureux excés, qui rendent la Medecine suspecte & odieuse.

TRAI-

TRAITÉ DES ABUS

Qui se commetent dans les Remedes ordinaires

LA Nature guerit les Maladies, comme l'enseigne Hipocrate: Au lieu d'aider à la Nature par des Remedes qui la fortifient, on l'affoiblit & on l'empêche d'ordinaire par de grandes Saignées, par des purgations, par des Lavemens purgatifs par l'Emetique, par des scarifications par des vescicatioires, par des Refroidissans, par une diete importune, & toute contraire aux inclinations & à la guerison du Malade : On augmente par cette mauvaise conduite la cause des Maladies, & on commet beaucoup d'abus, comme on le fera voir dans ce Traité.

De la Saignée

CHAPITRE PREMIER.

L'ignorance de la nature du sang, de la cause des Maladies, & des veritables Re-

Remedes, a produit l'abus des Saignées. Le ſang eſtant deſtiné pour la nouriture des parties, & pour l'entretien des eſprits qui donnent la vie, eſt en ce ſens l'ame des animaux & le ſiege de l'ame ſenſitive, comme l'enſeigne Willis. Le ſang eſt purifié de toute ſorte d'excremens, & perfectionné par deux coctions precedentes avant qu'il entre dans les veines: Ce qui fait voir que la premiere cauſe des Maladies n'eſt jamais dans le ſang. D'ailleurs la Saignée ne remedie pas à l'impureté du ſang; celuy qu'on tire eſt toujours meilleur que celuy qu'on laiſſe. Les Saignées exceſſives & frequentes épuiſent les eſprits, & mortifient ſi fort le ſang, qu'il n'eſt plus prore à entretenir la vie, Les veines eſtant épuiſées par de grandes Saignées ſe rempliſſent de mauvais ſucs qui ne ſont pas de la Nature du Sang, & qui ne ſont pas propres à reparer les eſprits. Galien ordonne mal à propos la Saignée juſques à la défailance en quelques Fiévres continuës, & Veſal ſuivant cette regle ayant tué ſur le champ ſon Malade s'excuſa, diſant, * qu'il eſtoit mort dane les formes.

Les grandes & frequentes Saignées corrompent la nature du Sang, & bien loin de diminuer la cauſe des maladies, elles

* *Moriatur ergo ſecundum Canonem.*

elles ne font que l'empirer ; la cauſe des Maladies eſt l'aigre, l'amer, le ſalé, l'âpre & l'inſipide. Les veines eſtant épuiſées par la Saignée, attirent de l'eſtomac, de la rate, du Pancreas, des reins, de la veſcie du fiel, & des autres entrailles, des ſucs aigres, amers, ſalez, âpres & inſipides, qui infectent le ſang, & deviennent la cauſe des Maladies. C'eſt pourquoy il n'y a point de Maladies ſi difficiles à guerir que celles qui procedent des grandes Saignées. Le ſoulagement qui ſemble arriver des grandes Saignées eſt pire que les Maladies. Les Saignées abondantes diminuant les eſprits & la chaleur naturelle ſemblent rafraichir, ôtant les forces de la Nature elles ſemblent la calmer. Ceux qui gueriſſent malgré les grandes Saignées ont beaucoup de peine à ſe remettre, ils ſont ſujets à de frequentes rechutes, à l'hydropiſie, à l'Ethiſie, & à des Maladies pires que la premiere. Les grandes Saignées détruiſent les forces de la Nature, empêchent les criſes, ôtent ſouvent la vie; c'eſt pourquoy Van-Helmont parlant de la Saignée, a eu juſte ſujet de dire qu'un Demon meurtrier preſidoit dans les chaires de la Medecine.

Le ſiege des Maladies eſt dans la ſubſtance méme des parties, qui ſont la ſource & l'origine des mauvais ſucs, qui s'engen-

gendrent dans nos corps. De ſorte que la Saignée ne peut pas ôter la cauſe des Maladies, au contraire les Saignées eſtant abondantes augmentent la cauſe des Maladies en attirant les mauvais ſucs du ſiege de la Maladie dans les veines & dans le cœur. Si toutes ſortes d'évacuations ſont dangereuſes lors qu'elles ſont exceſſives, celle du ſang, qui eſt le treſor de la vie, ne peut étre que pernicieuſe.

On ſaigne abondamment pour diminuer la violence des fievres, & pour empêcher les inflammations. Mais comme les fiévres & les inflammations n'arrivent ordinairement que par le defaut de tranſpiration, comme l'enſeignent tous les Medecins, auſſi on n'y ſçauroit remedier plus efficacement que par des Remedes Diaphoretiques, qui ouvrant les pores du corps diſſipent heureuſement & ſans danger, par l'inſenſible tranſpiration, la cauſe des fiévres & des inflammations: Au contraire les grandes Saignées rendant le ſang moins vif & moins ſpiritueux, font qu'il eſt moins propre à s'exhaler par l'inſenſible tranſpiration, & empêchant la coction des humeurs, retardent la gueriſon des Maladies, & donnent ſouvent la mort.

Le Peuple experimente ſouvent cette verité gueriſſant heureuſement des Pleureſies

reſies & des inflammations de Poulmon par des Diaphoretiques & par des ſudorifiques familiers, ſans aucune Saignée.

Les Saignées exceſſives ſont toûjours funeſtes, principalement dans les Maladies malignes, parce qu'elles ôtent les forces & augmentent la malignité. La Saignée donc doit être fort moderée. On ne doit pas ſaigner dans la vigueur du mal, de peur de troubler la Nature & d'arrêter le cours de ſon action. On ne doit pas auſſi ſaigner une perſonne aſſoupie par un Remede narcotique. L'experience a fait voir depuis peu à Grenoble qu'on meurt le même jour. La Saignée eſtant faite à propos & moderée, diminüe l'ebullition exceſſive du ſang, & étant faite des vaiſſeaux les plus proches du ſiege de la Maladie, elle ſoulage la partie affligée.

De la Purgation.

CHAPITRE II.

LA Purgation ſignifie la ſeparation du pur d'avec l'impur : Les Remedes purgatifs ſont ceux qui nettoyent le corps de toute ſorte d'impuretez. Les Medecins qui ont ignoré les veritables purgatifs ont donné ce titre ſpecieux non ſeulement

ment à des ſimples laxatifs, mais auſſi à des poiſons. Ils ont ſuppoſé que la cauſe des Maladies conſiſtoit dans le déreglement des quatre humeurs. Ils ont enſeigné que les Remedes purgatifs vuidoient par élection la bile, la melancolie, la pituite, les ſeroſitez; que la Saignée remedioit promptement à l'abondance du Sang. De ſorte que ſur ce fondement il n'y a point de Maladie que les Medecins ne deuſſent guerir promptement & ſeurement. Neantmoins ceux qui ſoutiennent ces fauſſes maximes, ne gueriſſent aucune des Maladies que la Nature ſeule ne peut pas guerir. Ils n'oſent promettre la gueriſon d'aucune Maladie, non pas meſme d'une fiévre tierce que la Nature ſeule guerit dans peu de jours; ce qui devroit leur avoir appris la fauſſeté de leurs Regles tant á l'égard de la cauſe des Maladies, que des Remedes.

On enſeigne dans l'Ecole qu'il y a trois ſortes de purgatifs, les doux, les mediocres, & les violens: on mêle ordinairement les uns avec les autres dans les Medecines. Les purgatifs qui ne ſont pas violens, comme le Sené, le Rhubarbe, le Polipode, & la Manne, vuident les excremens groſſiers, & quelque portion du ſang des veines meſenteriques: Car ayant corrompu quelque partie du ſang

&

& des humeurs, la nature les vuide ensuite, & par cette irritation elle vuide quelquefois quelques matieres inutiles.

Cette verité paroîtra dans son jour, si l'on considere que ces Remedes purgatifs vuident autant d'ordures dans les personnes saines que dans les Malades : Si ces ordures eussent esté dans les corps des personnes saines avant la Purgation, il est evident qu'ils n'eussent pas joüi d'une parfaite santé. D'où il faut conclurre necessairement, que la plus-part des matieres corrompües qu'on vuide par une douce Medecine, n'estoient point dans le corps avant qu'on eût pris le Remede, & que les humeurs que l'on rend ont esté ainsi corrompües par le Remede purgatif. Hypocrate enseigne que toute sorte de purgatif diminuë les forces, & la substance du corps. Si les Remedes purgatifs, doux & benins, corrompent quelque partie des sucs, & de la substance du corps, il faut avoüer que les purgatifs violens, comme le Turbit, le Jalap, l'Escammonée, & la Coloquinte, introduisent une forte corruption dans toutes les humeurs, & même dans la substance des parties : d'où vient qu'ils affoiblissent extrémement, qu'ils empirent les Maladies, & qu'ils ôtent quelque-

quefois la vie. Cependant lors qu'on vuide les choſes qui doivent eſtre vuidées on eſt ſoulagé, & la Nature ſupporte cette vuidange ſans aucun travail.

C'eſt par le ſoulagement & par le reſtabliſſement des forces qu'on doit connoiſtre les veritables purgatifs. Ils donnent appetit, ils ne reprochent point, ils ne ſont point déſagreables, ils ne vuident rien d'une perſonne ſaine, ils ne vuident rien qui ne ſoit ſuperflu, ils ôtent la mauvaiſe diſpoſition & la foibleſſe des entrailles; c'eſt pourquoy ils mettent la joye dans le cœur, & la vivacité dans les yeux.

Les Medecins qui s'attachent aux vaines traditions de l'Ecole, & qui ne s'appliquent pas à la preparation des Remedes ne ſçauroient connoiſtre les veritables purgatifs, ny la maniere de purifier le corps; mais par leurs Medecines, ils diminuent les forces, & d'un Malade imaginaire ils en font un Malade effectif.

Des Lavemens.

CHAPITRE III.

LE terme de Lavement eſt ſpecieux: Il ſemble qu'on doit recevoir un

grand ſecours de cette ſorte de Remede, qui promet de nettoyer les ordures du corps. Neanmoins ſi l'on conſidere la choſe de prés, on verra qu'il y a bien de l'abus. Les excremens eſtant naturels aux inteſtins, ils ne les incommodent du tout point juſques à ce qu'ils ſoient arrivez aux muſcles du fondement qui les pouſſe dehors. Ainſi quand le corps eſt bien diſpoſé, on n'a pas beſoin de Lavement pour laver les inteſtins : La Nature s'aquitte alors ſuffiſamment de ſon devoir.

Il ſemble à la verité que les Lavemens ſont fort neceſſaires aux perſonnes qui n'ont pas la liberté du ventre ; mais l'uſage des Lavemens rendant la nature pareſſeuſe, augmentent la conſtipation. Les Lavemens purgatifs ne donnent qu'une gueriſon apparente : Ils vuident diverſes matieres qui ſont l'effet de la Maladie, mais ils empirent la cauſe. Ils corrompent quelque partie du ſang des veines meſenteriques, ils bleſſent les boyaux, ils donnent des tranchées. Les Lavemens qui ſont compoſez d'une ſimple decoction de ſon, & de mauves avec le miel, ou bien avec une decoction de caſſe, ne ſont pas mal-faiſans, & ne laiſſent pas le ventre ſi conſtipé que les Lavemens purgatifs, qui ſont ordinaire-

ment

ment composez de mauvaises drogues.

Les Panacées purgatives dont nous avons parlé au Chapitre quatriéme, lâchent le ventre, & aprés en avoir usé quelque temps, elles laissent le ventre libre fort long-tems; de sorte qu'on n'a pas besoin de Lavemens.

De L'Emetique.

CHAPITRE IV.

ON appelle par excelence Emetique les preparations d'Antimoine qui font vomir, parce qu'elles ne manquent jamais de produire cet effet à toute sorte de personnes, avec beaucoup de violence. On hazarde l'Emetique en bien des Maladies, même dans les fiévres d'accez : & dans la Consulte il y a des Medecins qui passent facilement l'Emetique, pourvû que dans une autre occasion on leur passe la Saignée. Neantmoins l'Antimoine est un poison tandis qu'il fait vomir, comme le prouve Van-Helmont, il excite le vomissement par un souphre arsenical : En effet l'Antimoine & l'Arsenic ont une odeur semblable lors qu'on les met sur le feu. L'Antimoine emetique fait vomir avec tant de vehemence qu'il met le Malade en grand danger de sa

vie, & il laiſſe ordinairement des impreſſions ſi funeſtes dans l'eſtomac & dans les entrailles, qu'on a bien de la peine de s'en remettre : il arrive même quelquefois qu'on en eſt incommodé pendant tout le reſte de la vie : Il faut que les Remedes apaiſent la nature, au lieu de l'irriter. C'eſt inutilement que les Medecins tâchent de guerir les Malades par de fortes evacuations : la cauſe des Maladies opiniâtres eſt dans la ſubſtance des parties, d'où les purgatifs, & les Emetiques les plus violens ne peuvent preſque rien tirer, & ils ne peuvent du tout point ôter la mauvaiſe impreſſion qui eſt dans les entrailles & qui eſt le germe de la Maladie.

On doit exciter le vomiſſement aux Malades par des Panacées qui ne font aucune violence à la nature, qui ôtent la mauvaiſe impreſſion des parties, & qui ne font vomir que lors qu'on en a beſoin.

Des Ventouſes découpées.

CHAPITRE V.

ON fait ſortir par les Ventouſes découpées le ſang le plus pur de la ſuperficie du Corps, tandis que la cauſe du mal

mal eſt dans le fonds des entrailles. Onſe ſert ordinairement des Ventouſes découcoupées dans les fiévres malignes. On dit que les ſcarifications attirent la Malignité du dedans au dehors, du centre à la circonference. Mais ſi on examine la choſe de prés, & qu'on obſerve les evenemens, on verra que les ſcarifications, lors qu'elles ſont profondes, portent le venin dans le cœur, & le poiſon dans les veines, principalement aprés les Saignées reïterées.

Les fiévres Malignes ſont accompagnées d'une extreme foibleſſe, qui procede de la corruption du ſang, d'où vient que lors qu'on applique des ventouſes découpées en cette occaſion, la Nature eſtant foible & le ſang corrompu, il coule fort abondamment dans la ventouſe, & par cet épuiſement d'eſprits, & de ſang, on affoiblit encore plus la Nature, & on fait paſſer le venin du fonds des entrailles dans le cœur, & dans les veines.

On ſe ſert auſſi des ventouſes decoupées dans les aſſoupiſſemens pour éveiller les Malades. Mais on ne fait que les inquieter, & les affoiblir aſſez inutilement. On ne conſidere pas que les Lethargiques ne ſont pas Malades parce qu'ils dorment; mais ils dorment parce

qu'ils ſont Malades. Il n'eſt pas donc neceſſaire d'empécher le ſommeil, mais d'ôter la cauſe de l'aſſoupiſſement.

Des Veſcicatoires.

CHAPITRE VI.

ON fait les Veſcicatoires avec les cantarides qui ſont un poiſon, lors meſme qu'elles ſont appliquées exterieurement: Elles font beaucoup de douleur, elles cauſent des violentes ardeurs d'urine, elles corrompent le ſang de la partie où l'on les applique, qui ſe fond en eau par ce poiſon. Si l'on eut conſideré que l'abondance des eaux que les hydropiques vuident par le moyen des Veſcicatoires, & par la ponction qu'on leur fait au ventre ne les guerit point. On eût connu ſans doute qu'on ne guerit pas les Maladies par les evacuations, & quoy qu'elles ſemblent ôter l'effet de la Maladie, elles n'en diminuent pas neantmoins la cauſe.

De Cauteres & des Setons.

CHAPITRE VII.

HYpocrate n'employe le fer & le feu que pour les Maladies qui ne peuvent

vent pas guerir par les Remedes; de sorte qu'on abuse des Cauteres, & des Setons, lors qu'on les employe pour des Maladies qui peuvent guerir sans le fer & sans le feu, & pour lesquelles ils sont souvent inutiles.

L'abus des Cauteres vient de ce qu'on ne connoit pas les Panacées qui sont propres à purifier le sang, & qui délivrent les Malades de la necessité de cet importun Remede. En effet puis que la Nature a assez de voyes pour se décharger de ses excremens, il n'est pas necessaire de faire un ulcere sur le corps pour le nettoyer de ses impuretez. L'ulcere que le Cautere produit change le sang de la partie en pus. Ainsi il est evident qu'il ne vuide rien de la cause de la Maladie. Si les Cauteres servent à renouveller le sang, c'est en consumant celuy qui est superflu. On doit rarement ouvrir des Cauteres, il faut donner des Remedes plus efficaces & plus commodes.

Des Remedes Cordiaux.

CHAPITRE VIII.

IL y a beaucoup de Maladies qui sont si violentes qu'elles abatent des leur commencement les forces des plus vi-

goureux & des plus robuſtes : Ce qui fait voir que les veritables Cordiaux ſont les Remedes, qui eſtant amis de la Nature ôtent la cauſe du mal. En ce ſens les Panacées Antidotes, dont nous avons parlé au Chapitre dixiéme qui nettoyent le ſang & les entrailles de leurs impuretez, qui rétabliſſent les forces du cœur, ſont de veritables Cordiaux.

On doit auſſi appeller Remedes Cordiaux, ceux qui animent le ſang, & les eſprits, comme le vin, & la poudre de vipere.

On affoiblit ordinairement le cœur par des ſaignées reïterées, & par des Purgations qui diminuent les forces ; & qui le plus ſouvent n'ôtent rien de la cauſe du mal. On defend méme le vin & on ordonne des Cordiaux qui n'en ont que le nom : On broüille enſemble des confections de peu de vertu, avec des eaux mal diſtillées, qu'on appelle Potion cordiale qui bien loin de réjoüir le cœur des Malades les font ſouvent vomir. On donne la poudre de vipere en ſi petite quantité, & ſi rarement, qu'elle devient un Remede inutile. On apprehende l'uſage de ce Remede, parce, dit-on, qu'il échauffe. Cependant il y a beaucoup de Nations dans le Monde, & pluſieurs perſonnes dans le Royaume, principalement

lement en Provence, qui mangent ordinairement des ſerpens & des viperes, & qui n'en ſont point échauffez. Il n'y a que la cherté exceſſive de quelques Apotiquaires, qui en pût empécher l'uſage.

On donne auſſi quelquefois pour des Remedes Cordiaux du Bezoard falſifié, des Perles mal preparées, & on applique des Epithemes inutiles, plûtôt pour augmenter la partie de l'Apoticaire que pour ſecourir les Malades.

Des Rafraichiſſans.

CHAPITRE IX.

L'Abus des Rafraichiſſans eſt extrémement grand; en refroidiſſant ils éteignent la chaleur naturelle, en empéchant la tranſpiration ils allument une chaleur eſtrangere, & en empéchant la coction des humeurs ils augmentent la cauſe des Maladies : C'eſt pourquoy Fernel a dit qu'il eſtoit plus ſur d'échauffer que de rafraichir. Neantmoins il ne s'agit ny de l'un ny de l'autre, puiſque le chaud & le froid ne ſont point la cauſe des Maladies, comme l'enſeigne Hypocrate, & comme on l'a prouvé dans la premiere Partie.

Des Remedes Somniferes & Anodyns.

CHAPITRE X.

LEs Remedes Somniferes ſont ſemblables aux Medailles des Anciens, dont les faces eſtoient toujours oppoſées. Lors qu'elles avoient d'un coſté une Venus, elles avoient de l'autre un Therſite. Willis conſidere de la même maniere les Remedes Somniferes, comme s'ils avoient la figure d'un Ange d'un côté, & celle d'un Demon de l'autre: En effet, les Remedes Somniferes, donnez à propos, ſont une *divine panacée*, ils excitent un ſommeil doux, & paiſible, ils appaiſent toute ſorte de douleurs. Ils arrêtent toute ſorte de fluxions & d'evacuations exceſſives, ils gueriſſent ſouvent les réveries; en un mot ils donnent le calme à la Nature, dans les troubles & dans les inquietudes les plus violentes, ſans danger & ſans incommodité. Au contraire les Remedes Somniferes eſtant donnez mal à propos ſont des poiſons, & font mourir prompetment.

Pour éviter le mauvais ſuccez des Somniferes, il ne faut jamais les donner aux per-

perſonnes foibles, de peur d'éteindre ou d'étouffer la chaleur naturelle. Il ne faut pas auſſi les donner à ceux qui ont les entrailles engagées, & principalement les poulmons de peur de les ſuffoquer, & d'arreter les matieres qui ſe doivent vuider. Si l'on obſerve ces deux conditions, les Remedes Somniferes ſeront toujours tres utiles; ils ne ſont devenus ſuſpects que par le mauvais uſage qu'on en a fait.

Du Regime de vivre.

CHAPITRE XI.

IL ne ſe commet pas moins d'abus dans le Regime de viyre que dans les Remedes, pour ne ſuivre pas les Regles d'Hypocrate, qui ne ſont pas moins utiles que commodes. La pluſpart des Medecins reglent les Malades ſuivant leur phantaiſie, & n'ont aucun égard au beſoin & à l'inclination de la Nature. Ils deffendent avec un air imperieux, ce qui feroit du bien & du plaiſir au Malade, & luy ordonnent étroitement ce qui luy fait du chagrin & du mal. Il arrive ſouvent qu'aprés avoir affoibli un Malade par des ſaignées, par des Medecines, par des lavemens purgatifs, par des ventouſes, par des veſicatoires, par l'emetique, on acheve de

détruire ſes forces par une diete importune. On n'examine pas aſſés les inclinations des Malades, ſoit pour les contenter lors qu'elles ſont abſolument neceſſaires, ſoit pour y remedier lors qu'elles ne ſont pas bien reglées.

Le Regime de vivre depend ſi fort de l'inclination des Malades, qu'il eſt impoſſible à un Medecin, quelque ſçavant qu'il puiſſe eſtre, de le regler juſtement, s'il n'a égard au ſentiment du corps & à l'inclination de la Nature, comme l'enſeigne Hypocrate. Il dit auſſi dans ſes Aphoriſmes, que les alimens qui ſont agreables, quoy qu'ils ſoient moins ſains de leur nature, doivent eſtre preferez aux alimens qui ſont déſagreables, quoy qu'ils fuſſent plus ſains de leur Nature. Il dit que ce que nous avons accoûtumé, quoy que pire, nous incommode moins que ce que nous n'avons pas accoûtumé, quoy qu'il fut meilleur. En effet la coûtume eſt une ſeconde Nature.

Si à ces maximes, que l'experience juſtifie, on joint celle de fuïr toute ſorte d'excez, comme Hypocrate le recommande, on aura ſans doute une regle fort commode & fort juſte pour le Regime de vivre, tant des ſains que des Malades. Les inclinations des perſonnes ſaines & ſobres ſont ſi reglées pour le boire, pour

le manger, & pour les autres neceſſitez de la vie, qu'il ſuffit pour ſe bien gouverner de ſuivre les appetits de la Nature. Quoy que les inclinations de la Nature ne ſoint pas ſi reglées aux perſonnes malades qu'aux perſonnes ſaines: il faut avoüer neantmoins que la Nature n'a jamais d'inclinations inutiles, & que les Medecins qui ſçavent leur profeſſion ne puiſſent legitimement contenter. Lors qu'un Malade eſt travaillé d'une ſoif violente qui procede de quelque excrement ſalé qui ſejourne dans l'eſtomac, on éteint cette ſoif par quelques gouttes d'eſprit de ſouphre qui eſt aigre. Lors que la ſoif vient de la diſſipation des eſprits, comme il arrive dans les exercices violens, & dans les fiévres Malignes, on ſe déſaltere heureuſement en buvant du vin.

Lors que les filles de meſme que les oiſeaux, mangent du gyp, & du plâtre, pour appaiſer l'aigreur devorante qu'elles ont dans l'eſtomac; on leur donne des ſels fixes, qui adouciſſant cette aigreur les gueriſſent. De ſorte que les habiles Medecins ôtent les mauvaiſes inclinations des Malades par des Remedes & par des alimens, commodes, & ne les tourmentent pas par des regles inutiles, & importunes.

D'ailleurs les choſes les plus mauvai-

ſes & les plus oppoſées à la Nature, deviennent neceſſaires, lors qu'une violente inclination nous y excite, comme il arrive ſouvent aux femmes eneeintes; où lors que la coûtume nous y porte, comme l'on voit dans certains peuples qui ſe nourriſſent de certains alimens qui nous ſeroient pernicieux, & qui leur ſont tres utiles: Au contraire les meilleures choſes deviennent poiſon, lors qu'une violente averſion nous les fait avoir en horreur, comme on le voit en ceux qui haïſſent naturellement le vin & le fromage.

Il ne faut donc pas conſiderer les alimens tels qu'ils ſont en eux mémes; mais ſuivant le rapport qu'ils ont avec la Nature. Si les Medecins euſſent pris garde aux heureux ſuccez qu'ont eu les Malades en buvant du vin, & en ne ſuivant pas leurs ordonnances, ils euſſent ſans doute connu que leurs regles n'eſtoient pas juſtes. Les Medecins qui defendent beaucoup de choſes, meſme des plus utiles à leurs Malades, trouvent facilement le moyen d'excuſer leurs fautes, dans les contreventions qu'on fait à leurs ordres, puis qu'il eſt preſque impoſſible de les obſerver, C'eſt pourquoy on a dit avec juſte ſujet, qu'un mauvais Medecin eſt une ſeconde maladie pire que la premiere.

Du Vin.

CHAPITRE XII.

LE Vin eſt non ſeulement un aliment neceſſaire, il eſt encor un excellent Remede, il réjoüit le cœur, il repare les Eſprits, il eſt agreable au goût, à la veuë, à l'odeur, il eſt accoûtumé, il eſt ſouhaitté ardemment de beaucoup de Malades; c'eſt pourquoy il eſt abſolument neceſſaire dans la pluſpart des Maladies où l'on a accoûtumé de le defendre Aprés avoir affoibly les Malades par des purgations, & par des rafraichiſſans, on leur ote encore le Vin. On leur ordonne quelquefois des potions cordiales, qui bien loin de les réjoüir, leur font mal au cœur, tandis qu'on leur defend le Vin qui les réjoüiroit, & qui eſtant mêlé avec des veritables cordiaux, porteroit promtement leur effet dans les veines & dans le cœur.

Les Medecins ayant crû qne le chaud & le froid eſtoient la cauſe des Maladies, ont defendu le Vin dans celles où la chaleur ſembloit étre trop forte. Mais puis que la chaleur qui paroît dans les Maladies procede de la Nature, qui redouble ſes forces pour ſurmonter le mal, au

lieu

lieu d'éteindre cette chaleur par des rafraichiſſans, on doit l'animer par l'uſage moderé du Vin. La Nature de la fievre ne conſiſte pas dans une chaleur exceſſive, ainſi qu'on l'enſeigne dans l'Ecole, puiſque les fievres les plus mortelles ont le moins de chaleur, comme les fievres des vieillards, & les fievres peſtilentielles; au contraire les fievres des jeunes gens, qui ſont chaudes, ſont moins dangereuſes. Et ſi l'on examine les pronoſtics d'Hypocrate, & l'experience, on verra que c'eſt le froid qui eſt dangereux dans les fievres, & non pas la chaleur.

On ne doit donc pas craindre un uſage moderé du Vin dans les fievres & dans les autres Maladies. Le Vin n'échauffe que parce qu'il augmente les forces, c'eſt auſſi en augmentant la chaleur que la Nature guerit les maux. Le Vin eſtant mêlé avec l'eau rafraîchit en la faiſant penetrer comme l'enſeigne Galien.

Je ſçay par une longue & heureuſe experience, que le Vin reparant les eſprits, rend les Malades plus frais & plus gais; & qu'en conſervant les forces, meuriſſant la cauſe des maladies, faiſant tranſpirer tout le corps, reſiſtant à la pourriture, à la malignité, & aux vers, il contribuë merveilleuſement à la gueriſon des Maladies.

Des

Des Remedes de precaution.

CHAPITRE XIII.

L'Experience justifie que ceux qui se servent de la Saignée, de la purgation & des Lavemens pour des Remedes de precaution, sont plus sujets aux Maladies, & sont moins robustes que ceux qui ne se servent du tout point de cette sorte de Remedes. La Saignée affoiblissant avance la vieillesse, & rend même les personnes les plus saines sujettes à beaucoup de Maladies : C'est pourquoi en Italie on ne permet pas aux Chirurgiens de saigner sans l'avis du Medecin. Les purgatifs dissipent la substance du corps, ils diminuent les forces, & ils sont plus dangereux aux sains qu'aux Malades, comme l'enseigne Hypocrate. L'usage frequent des Lavemens rend les personnes extrémement constipées. On abuse aussi de ces Remedes lors qu'on les ordonne aux personnes parfaitement saines, puisque les sains n'ont pas besoin de Medecin ny de Remede.

Il n'y a que les seules Panacées qui soient des veritables Remedes de precaution, elles purifient le corps de toute sorte de soüilleure, elles n'émeuvent point,

elles

elles n'affoibliſſent point les perſonnes ſaines, cependant elles vuident les Malades par les voyes que la Nature choiſit elle-même, & leur rendent la force & la ſanté.

On commet auſſi pluſieurs abus dans l'uſage des Apozêmes, des juleps, des Syrops, des Confections, & des Remedes Chimiques mal preparez & mal appliquez, Mais puiſque Van-Helmont les explique au livre ſuivant, on n'en dira pas davantage en cet endroit.

AVIS

AVIS

De

VAN-HELMONT,

Sur la Compoſition des Remedes.

PREFACE.

VAn-Helmont traitte dans ce Diſcours des abus qui ſe commettent dans la preparation & dans la compoſition des Remedes que les Apoticaires diſpenſent. Il prouve que leurs Decoctions, leurs Syrops, & leurs Confections, ſont de peu de vertu. Il fait voir que leurs Electuaires purgatifs ſont pernicieux. Enfin il montre qu'entre leurs Remedes Chymiques, les uns ſont des Poiſons, comme le verre, le ſafran, le regule d'antimoine, & le precipité de Mercure: Les autres ſont falſifiez

ficz, comme les eſprits de Vitriol, de Souphre, & les Aromatiques. L'origine de cet abus, vient de ce que les Medecins ſuivant des Traditions vaines & ridicules, & ne s'appliquant pas à la preparation des Remedes, n'en ſauroient aquerir une connoiſſance aſſûrée & parfaite. Si tous les Artiſans doivent neceſſairement être les Maîtres des inſtrumens de leur Art, & les connoître, pour s'en pouvoir ſervir utilement dans l'exercice de leur Profeſſion : il faut ſans doute que les Medecins ſoient les diſpenſateurs de leurs Remedes, & qu'ils les connoiſſent pour ſecourir les Malades : avec d'autant plus de juſtice qu'ils ne travaillent pas ſur le cuir ou ſur le bois comme les Artiſans, mais ſur le Corps humain, dont il n'eſt pas permis de ſe joüer impunément. Et comme l'erreur eſt venuë ſi avant, qu'on s'imagine que c'eſt une choſe indigne d'un Medecin de s'attacher luy meſme à

la preparatiou des Remedes. Il eſt neceſſaire, dit-il, de remedier à cet abus, puis que tout ce qui ſe fait pour le bien de la ſanté, & pour ſe perfectionner dans une profeſſion, eſt toujours glorieux.

Ceux qui ſeparent la Medecine de la Pharmacie & de la Chymie, reſſemblent à cette fauſſe mere, qui vouloit partager l'enfant de ſa voiſine : En effet, il y a une liaiſon ſi étroite des Medecins & des Remedes, qu'il eſt impoſſible de les ſeparer ſans les détruire. La reünion des Medecins avec les Remedes eſt le but de l'Auteur. Il propoſe même ſon exemple ſur ce ſujet. Il dit qu'aprés avoir perdu beaucoup de tems dans la lecture des livres de Medecine, il les abandonna tous, pour s'appliquer uniquement à la recherche & à la preparation des bons Remedes, & que pour reüſſir dans une choſe ſi neceſſaire & ſi glorieuſe, il fit de grandes dépenſes, & ſe donna beaucoup de peine.

Van-

Van-Helmont n'a pas voulu communiquer les secrets qu'il a trouvez dans la Medecine, parce que les Medecins ne font pas leurs Remedes, & qu'ils en confient l'execution aux Apoticaires. En effet, il arrive souvent que les Apoticaires n'executent pas fidelement les avis des Medecins, soit par la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes, soit par negligence, soit par avarice, soit aussi par equivoque. C'est pourquoi il est difficile que ces Medecins sçachent l'effet des Remedes, & qu'ils connoissent leurs vertus, puis que le plus souvent ils ne les connoissent pas mesme de veüe.

AVIS
DE
VAN-HELMONT,
Sur la Compoſition des Remedes.

ON joüe par tout la Medecine, & par tout elle fait le ſujet de la raillerie du peuple. Les Medecins ne veulent ſçavoir ny connoître autre choſe que ce qu'on enſeigne dans l'Ecole. Ils croyent ce qu'ils liſent, & ils donnent à executer ce qu'ils croyent. Ils en confient même l'execution à un Apoticaire, ou à ſa femme, ou à ſes ſerviteurs. C'eſt pourquoy des vendeurs de Baume & des vieilles femmes s'ingerent dans la Medecine, & ſe moquent des Medecins. parce qu'il arrive ſouvent que ces perſonnes excellent en pluſieurs choſes ſur les Medecins meſmes. Les vendeurs de Baume, & pluſieurs vieilles femmes, ſe reſervent depuis long-temps des ſecrets, comme des gages de leur reputation, & comme un bien de leur famille. Mais la negligence & l'avarice ayant fait conſiderer la Medecine comme un Patrimoine, toutes

tes choſes ſont allées en empirant dans cette profeſſion, par un juſte jugement de Dieu.

En entrant dans la boutique de l'Apoticaire, je ne ſçaurois m'empécher de témoigner ma colere contre les Hiſtoriens des ſimples; car bien qu'il n'y ait pas une matiere plus riche, plus abondante, & plus agreable, que les plantes. A peine y a-t-il rien où l'on ait fait moins de progrés. Les Barbares, les Sauvages, les Indiens ont obſervé leurs ſimples avec plus de ſoin que les peuples de l'Europe. Et depuis Dioſcoride qui eſtoit Soldat, & qui vivoit du temps de Platon, on n'a preſque rien découvert touchant la vertu des plantes, & on en a beaucoup perdu. Galien par un larcin odieux, a copié Dioſcoride, ſans le nommer, Pline eſt remply de bagatelles qu'il a entaſſées ſans jugement, & ne ſçachant pas diſtinguer entre l'apparence & la verité, il a pillé tous les Auteurs pour faire un juſte volume.

Les plus habiles Medecins diſputent encore aujourd'huy avec beaucoup de chaleur du nom & de la figure des Plantes, comme ſi connoiſſant les Plantes de veüe on en connoiſſoit les vertus: ils ne donnent auſſi point d'autre vertu aux Plantes que celles qui ont eſté décrites par

par Dioscoride, comme si le premier Auteur des Plantes les avoit connues parfaitement. On a negligé jusques icy les choses qui estoient les plus importantes pour s'attacher à des choses de neant.

Les Auteurs modernes ont commencé de distinguer les Plantes en divers sexes, & croyant d'avoir bien rencontré, ils se sont plaints que ces choses avoient esté cachées jusqu'à eux : comme si la Nature se contentant dans les Plantes d'un sexe mélé & hermaphrodite, se joüoit & n'agissoit pas serieusement. La diversité des sexes n'a pour but que la generation, & non pas l'operation, ou le rapport qui se rencontre parmy les objets semblables. C'est pourquoy la Nature agissant suivant les fins ausquelles elle est destinée par son Createur, & ne faisant rien inutilement, n'a pas diversifié les sexes pour les operations, lors que la diversité de sexe n'a pas esté necessaire pour la generation. Si parmy deux Plantes de même espece il y en a une plus efficace & plus âpre que l'autre, cette difference ne marque pas la diversité de sexe, mais de degré.

Il y a d'autres Auteurs qui ont observé les marques exterieures des Plantes pour connoître leur vertu, comme les Chiromanciens qui devinent en regardant

les lignes de la main. La figure de la racine de Satirium a donné lieu à cette penſée. C'eſt pourquoy ces Auteurs ont nommé la connoiſſance des Plantes une ſcience marquée par des ſignes naturels, ou une Anatomie ſenſible. Ainſi ils ont introduit des nouveaux noms & des titres ſpecieux pour couvrir leur entrepriſe trop hardie, puiſque l'Homme n'eſtant pas l'image de la Nature, la Nature auſſi n'eſt pas l'image de l'Homme. Paracelſe a eſté ridicule d'introduire ces réveries pour des principes dans la Medecine.

Il y a d'autres Auteurs qui ont rapporté les vertus des Plantes aux Signes du Zodiaque, ce qui eſt ridicule, puiſque la proprieté des Plantes procede de leur ſemence, & que la vertu de la ſemence provient de la Terre. La Terre a de ſoy-même la vertu de produire les Plantes & ne la reçoit pas des Aſtres, puis qu'elle a eu cette vertu avant la creation des Eſtoiles & des Planetes, ſuivant le témoignage de l'Ecriture. Les proprietez des Plantes ſont en leurs ſemences & non pas dans le Ciel, ny dans les Etoiles. Les Etoiles donc ne ſont pas la cauſe de la vertu des Plantes, & c'eſt une réverie que d'attribuer aux Aſtres ce qui ne leur convient du tout point.

Mathiole, Braſavole, Ruel, Fuchſius,

sius, Tragus, Dalechamp, & les autres Historiens des Plantes se sont seulement appliquez à faire connoître de veüe leur forme exterieure, & ils ont tous copié de Dioscoride la vertu des simples. Ils ont aussi rapporté toutes les vertus des Plantes aux divers degrez de chaleur & de froideur, comme si ces qualitez estoient l'origine des vertus qui sont dans les Plantes.

Dodon, Tabernæmontanus, & quelques autres, ont ajousté quelques experiences, mais qui sont confuses & incertaines.

Dieu a creé les simples & les a doüez de toutes les vertus necessaires aux usages de l'Homme, ils sont même suffisans de leur nature pour la gueriſon de toutes les Maladies. C'est pourquoy le mélange des simples détruit souvent leur vertu, & il importe plus de rechercher leurs vertus que d'agiter des questions inutiles & indifferentes.

C'est aussi une chose deplorable qu'on n'ait pas consideré que les Plantes ont beaucoup d'excremens aussi-bien que les animaux, dont ellesne peuvent pas se purifier : c'est pourquoy il est necessaire de nettoyer les Plantes de leurs impuretez avec plus de soin que les Animaux qu'on apprête pour nôtre nourriture.

Enfin comme il y a une grande difference entre le ſang des veines & celuy des arteres, il faut avouer auſſi qu'il y a des ſucs fort differens dans les Plantes. Quand on pique la tête du Pavot, elle diſtille l'Opium. Quand on fend la Chelidoine, elle jette des larmes dorées. Quand on coupe le Tithymale, il rend un ſuc ſemblable au lait. Quand on découpe le Petaſite, il diſtille de la gomme. Si l'on preſſe ces Plantes, on en tirera un ſuc qui n' aura pas la vertu du premier, & qui ſera moins ſpiritueux, parce qu'il eſt mêlé avec un autre ſuc plus groſſier, & avec les excremens de la Plante : De ſorte que quel ſoin qu'on prenne de clarifier ce ſuc, on ne pourra jamais le purifier & le ſeparer de ſes excremens, & de ſon ſuc groſſier. Les Medecins ſe ſont contentez de dire qu'il y a des proprietez differentes, & même oppoſées dans un même ſujet, ſans s'en informer plus avant que par des ſaveurs generales, & par des evenemens incertains.

Il faut que les jeunes Medecins apprenent à ſeparer les divers ſucs des Plantes, s'ils veulent s'en ſervir utilement & glorieuſement. Une dragme d'extrait de Rhubarbe, fait de la maniere ordinaire, produit moins d'effet qu'une dragme de Rhubarbe en poudre, parce que le levain

de

de l'estomac dissout mieux le Rhubarbe que l'artifice des Medecins, qui nen sçavent pas separer les excremens ny le suc inutile.

Nous ne connoissons pas la Nature des choses, ny leurs proprietez essencielles par leur cause, mais par les effets: Et quoy qu'on ait écrit beaucoup de choses de la vertu des simples, la pluspart des vertus qu'on leur attribuë sont supposées & ne leur conviennent point. La lecture des livres ne nous donne aucune connoissance des proprietez des simples que par l'experience.

Et comme un enfant qui entend un concert de Musique, ne sçait pas la raison de la symphonie & de la proportion des tons, de même on ne connoit pas la vertu des simples par leur cause. Que si l'on ne connoit pas la cause des choses sensibles & de l'harmonie des tons, on ignore à plus forte raison la cause de la vertu des simples, qu'on n'apperçoit par aucun des sens. Tous les Remedes qu'on tient chez les Apoticaires sont composez de simples dont on ne connoit ny la vertu ny la sympathie.

L'Ecole promet de donner quelque connoissance de la vertu des simples par le moyen des saveurs & des goûts, elle promet de faire connoître les divers de-

grez de chaleur & de froideur par l'acre, par l'amer, par le sallé, par le doux, par l'âpre, & par l'insipide; comme si la chaleur & la froideur estoient la cause de toutes les proprietez. Cependant on a vû par experience que toutes leurs belles promesses estoient ridicules & sans effet. L'Ecole enseigne que l'acre & l'amer sont chauds, neantmoins elle soûtient contre ses propres regles que l'opium qui est amer, & le Camfre qui est acre, sont extrêmement froids.

Suivant la doctrine de l'Ecole il faudroit conclurre que les eaux fortes, l'huile de Vitriol, de Souphre, & de Nitre estant fort aigres, sont d'un temperament extrêmement froid, neantmoins ces esprits sont brûlans & caustics. L'Ecole a ignoré les vertus des choses, même dans leur superficie, c'est pourquoy elle n'a rien dit de la cause de diverses proprietez des semences.

Enfin il y a en toutes choses une saveur particuliere, qui devroit mieux nous enseigner la proprieté des simples que tous les autres signes exterieurs. La Canelle a non seulement un goût piquant, elle a aussi une certaine saveur agreable qu'on ne sçauroit trouver en aucune autre chose.

On voit aussi que la Gentiane, l'Au-

née, & pluſieurs autres Plantes ameres, outre l'amertume ont un goût particulier qu'on ne ſçauroit mettre ſous les regles generales de l'amertume. C'eſt ce goût particulier de chaque Plante qui nous peut donner quelque connoiſſance de leur vertu & de leur proprieté ſpecifique.

Comme on a negligé dans la recherche des ſimples, ce qui eſtoit le plus neceſſaire, on n'a pas connu les proprietez des ſimples, & l'on a ignoré quel eſt le ſiege prochain de leurs vertus.

Il ne ſuffit pas de connoître clairement la vertu des ſimples, il faut auſſi les bien preparer & s'en ſervir avec jugement. Il faut du ſavoir pour cela, & ne s'attacher pas aux Remedes qu'on a appris par de vaines traditions.

La Preparation des Remedes ne conſiſte pas ſeulement à faire boüillir, ou à piler les ſimples; elle comprend auſſi tous les preceptes & toutes les operations de la Chymie. Enfin pour ſe ſervir à propos des Remedes, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la Nature de l'Homme, de la diverſité des Maladies, de leurs dépendances & de leurs changemens; & il faut que cette connoiſſance ſoit fondée ſur la lumiere naturelle.

Je ne m'étonne plus que parmy tant d abus qui ſe ſont gliſſez dans la Medeci-

ne on ait negligé la connoiſſance des ſimples.

Dans cét aveuglement general des Hommes, il a plû à Dieu de ſuſciter les Medecins Chymiſtes, qui ſe ſont appliquez avec juſte ſujet au changement & à la perfection des Remedes, comme à des choſes extrémement neceſſaires & de cette maniere eux & ceux qui les ont imitez ont élevé la Medecine au plus haut point de ſa perfection.

Les Medecins Chymiſtes n'ont pas voulu flater le mal, en cherchant des Remedes au déreglement de certaines humeurs ſuppoſées, ny à l'effet de la Maladie. Ils ſe ſont appliquez à en détruire la cauſe; ils ſçavent que cette cauſe eſt ordinairement dans les eſprits animaux, qui ſont les principes de tous les mouvemens & de toutes les actions de la vie. C'eſt pourquoy ils ont tâché de rendre leurs Remedes ſi purs, ſi ſubtils, & ſi amis de la Nature, qu'ils pûſſent penetrer dans les principes de la vie, & les purifier. Que s'il y a quelques-uns de leurs Remedes qui ne faſſent pas un ſi grand effet, du moins ils reparent les forces de la Nature.

Il y a des Remedes qui fortifient la Nature, qui la réjoüiſſent par leur bonne odeur, & qui reparent les eſprits, comme

me l'essence de Canelle. Il y a d'autres Remedes plus excellens que la Nature ne change pas, mais qui changent eux-mêmes la Nature & en corrigent les defauts: comme sont l'or & les pierres precieuses, qui étant preparez & subtilisez penetrent les principes de la vie, & en banniſſent le trouble & l'impureté. Ces Remedes rétablissent la santé avec autant d'efficace que les poisons la détruisent. Neantmoins il n'y a point de Remede qui puisse rétablir les forces du corps lors qu'elles sont entierement dissipées & détruites.

L'Ecole a entierement ignoré qu'il falut fermenter par des levains les Plantes avec leur suc, pour en separer les parties les plus excellentes. On n'a pas recherché le moyen de conserver les sucs des Plantes sans sucre, & sans autre addition. Ce qui se fait par la seule odeur d'un certain feu de Souphre, qui les conserve incorruptibles, & qui augmente leur vertu.

Voyons à present quelles sont les occupations des Apoticaires. Quoyque les extraits des Plantes semblent être faciles à digerer, ils sont neantmoins de peu de vertu, parce qu'en faisant les extraits on ne separe pas les excremens de la Plante, ny le suc inutile. Je serois d'avis qu'on mit les magisteres à la place des extraits, puisque le magistere separe visiblement

les divers ſucs, & reduit toute la ſubſtance du Remede en un ſuc eſſenciel, qui contient toute la vertu de la Plante. Les Medecins vulgaires ignoreront toûjours cette preparation.

J'ay pitié de voir dans la boutique des Apoticaires tant de compoſitions ridicules, qui ſont faites du mélange confus de pluſieurs ſimples, qui marquent l'ignorance & l'incertitude de ceux qui les preparent, & qui les ordonnent, Les Medecins mélent enſemble pluſieurs ſimples qu'ils croyent de ſemblable vertu, eſperant que dans cette diverſité il y en aura quelqu'un qui pourra profiter. Toutes leurs compoſitions ſont un amas confus de ſimples crûs & mal preparez, dont l'effet eſt incertain. Ils cuiſinent leurs Remedes en les faiſant boüillir, & ils les aſſaiſonnent de miel & de ſucre. Ainſi le Medecin & l'Apoticaire, ſous la foy du Doctorat, & de la Maîtriſe trompent le Malade pour ſon argent. Le Malade s'imaginant que les Perſonnes de ce caractere ne peuvent pas tromper ny être trompez. Il ſeroit à ſouhaiter que les Magiſtrats ſe ſerviſſent de leur autorité pour empêcher les fourberies des uns & des autres.

J'admire en premier lieu dans les ſimples cette pure compoſition que Dieu luy-même

même a faite. Je trouve que la Consoulde est un Remede parfait pour reünir les os rompus, que si on y ajoûte du Bol, du Vinaigre & d'autres choses êtrangeres, on corromt le mêlange naturel, qui étant simple auroit plûtôt consolidé les os rompus qu'étant composé, comme le remarque Paracelse.

Neantmoins lors que les simples ne peuvent pas satisfaire à nos intentions, on peut les méler ensemble, pourveu que par ce mélange ils acquierent une nouvelle vertu, qui produise efficacement l'effet qu'on se propose. On voit un exemple de la necessité du mélange des simples dans la composition de l'encre & des teintures.

Je considerois avec un juste repentir le tems que j'ay perdu dans la lecture des livres de Medecine, & j'observay que comme il y a certaine proportion d'une matiere avec une autre matiere, & d'une forme avec une autre forme; il y a aussi une même proportion des proprietez avec les proprietez, & des effets avec les effets.

Je remarquay les fautes qu'on commet contre les regles dans la composition des Remedes. On méle ensemble plusieurs choses qui se contrarient souvent, & qui détruisent reciproquement leurs vertus.

J'appris en ſuite avec beaucoup de travail & de dépenſe que les Remedes ne deviennent parfaits que par des preparations qui les élevent dans un ſouverain degré de perfection, de ſubtilité & de pureté. Ces Remedes ſont infiniment meilleurs que les decoctions, les ſyrops, & les confections des Apoticaires. Il n'eſt perſonne verſé dans la Chymie, qui ne convienne avec moy qu'il n'y a pas une compoſition chez les Apoticaires, qui ne contienne plus de choſes nuiſibles que d'utiles.

Hypocrate a dit que l'aigre, l'amer l'acre & le ſalé ſont la cauſe des Maladies. C'eſt pourquoy l'Ecole qui fait profeſſion de ſuivre Hypocrate aſſaiſonne ſes compoſitions avec le miel & le ſucre, comme ſi le doux étoit l'unique Remede des Maladies. Neantmoins le miel & le ſucre pervertiſſent & diminuent la vertu des Remedes.

On répond à cela que les Remedes purgatifs étant mélez avec le miel & le ſucre n'agiſſent pas moins efficacement: que le miel & le ſucre rendent les Remedes plus agreables; Et enfin qu'ils les preſervent de corruption.

Je conviens que les poiſons font autant d'effet étant mélez avec le ſucre que ſans le ſucre: leurs purgatifs étant des poiſons

ſons qui fondent & corrompent la ſubſtance du corps, le ſucre n'empéche point leur effet. C'eſt pourquoy la réponſe de l'Ecole eſt ridicule, puis qu'il s'agit icy de Remedes & non pas de poiſons. Le ſucre & le miel ne rendent pas non plus les Remedes agreables, en voulant flater le goût on nuit à l'eſtomac qui a de l'horreur pour les Remedes deguiſez avec le miel & le ſucre, & qui n'en peut ſouffrir la veüe. Il y a méme pluſieurs perſonnes qui préferent dans les Remedes le goût de l'Aloës à celuy du ſucre & du miel.

Quoy que le ſucre ſoit agreable aux perſonnes ſaines, Il eſt neantmoins degoûtant aux Malades qui ont de l'horreur pour les Remedes mélez avec le ſucre. Le ſucre étant contraire aux maux de l'eſtomac & de la matrice rend ſouvent les Remedes mauvais & inutiles : le ſucre étant directement oppoſé au levain de l'eſtomac, qui eſt aigre, il empéche auſſi la digeſtion.

Si l'on eut pris garde à l'acrimonie de l'eſprit du miel, à la craſſe, à l'ecume puante du ſucre qu'on clarifie avec une lêcive de chaux vive & d'Argille, on eût ſans doute moins employé le miel & le ſucre dans les Remedes.

Un Malade prend facilement quel-

ques goutes d'un Remede efficace dans un peu de liqueur. Ce Remede eſtant pris en petite quantité ſe digere mieux, s'unit plus étroitement, & penetre plus avant que lors qu'on prend un Remede mal preparé en grande quantité, & mélé avec beaucoup de ſucre.

Eufin l'Ecole ne ſçachant pas conſerver les Remedes ſans affoiblir leur vertu en les confiſſant, avoüe ſon ignorance.

On voit donc l'abus qui ſe commet dans la preparation des ſyrops, qu'on fait de la decoction des ſimples en y ajoûtant le miel ou le ſucre. Les Plantes en boüillant dans l'eau ne laiſſent que leur ſuc & leur mucilage, qui étant crus & impurs bleſſent l'eſtomac avant qu'ils ſoient digerez, & qu'ils nous aient communiqué leurs vertus. D'ailleurs, le mucilage des Plantes ſe deſſeiche dans le miel & dans le ſucre, il devient deſagreable & facheux à l'eſtomac, & perd en boüillant beaucoup de ſa vertu.

On fait boüillir les Plantes dans l'eau ou dans le vin, ou dans quelque eau diſtillée, quelquefois méme au Bain Marie, juſques à la diminution du tiers ou de la moitié : & quoyque par ce moyen on ne laiſſe pas exhaler les principales vertus des ſimples : neantmoins on ne retire

des

des Plantes qu'un mucilage desagreable & difficile à digerer, quelque soin qu'on prenne de le clarifier avec un blanc d'œuf, & de le cuire avec le sucre. Ainsi on donne à boire des decoctions qui ne sont pas imbuës de la vertu des simples, qui ne sont pas purifiées des excremens des Plantes, qui ne sont pas corrigées de leurs cruditez, & de leurs facultez violentes, que la Nature ne peut pas souffrir sans en recevoir un grand prejudice, non plus que le suc des Plantes, qui cause aussi les mémes incommoditez.

Je rends graces à Dieu de ce qu'il m'a separé de la lie des autres Professions pour m'appeller à la Chymie : Elle a des principes sensibles qui ne sont pas fondez sur de vains raisonnemens, mais sur la Nature méme des choses. La Chymie approfondit la Nature, & la fait mieux connoître que toutes les autres Sciences : elle prepare l'entendement pour luy faire penetrer les choses les plus cachées : elle fait connoître à l'Artiste les premiers principes des choses : elle luy enseigne l'ordre que la Nature & l'Art gardent dans leurs operations, & le moyen de perfectionner la vertu des semences. Dieu a permis que ces choses soient demeurées cachées à ceux qui se croient sages & entendus.

J'ay

J'ay appris par le moyen de la Chymie le moyen de preparer une liqueur, qui en petite quantité conserve la vertu des simples incorruptible, sans aucun assaisonnement étranger.

Je me sers rarement des Remedes qu'on nous apporte des Païs éloignez, étant persuadé que Dieu a pourvû chaque terroir des Remedes necessaires pour les Maladies du Païs.

Enfin, les electuaires, les confections & les pillules, soit pour fortifier, soit pour purger, valent encore moins que les syrops. Ces Remedes sont composez de simples, pilez & mis en poudre, qui sont mélez ridiculement & sans connoissance, qui se contrarient le plus souvent, & qui s'empéchent reciproquement de nous communiquer leurs vertus.

Il n'en est pas dans la Nature comme dans les nombres qui augmentent leurs vertus par la pluralité, parce qu'ils conviennent dans les unitez. Dans la Nature chaque chose est singuliere, elle subsiste par sa propre œconomie, & ne veut pas être mélée. Si le mélange confus des Remedes ne détruit pas tout-à-fait leur vertu, du moins il l'affoiblit beaucoup.

Le peu de succez du mélange de tant de simples differens, devoit obliger l'Ecole

l'Ecole à s'abſtenir de cette confuſion. Outre que dans le mélange d'un grand nombre de Remedes, il s'en rencontre pluſieurs qui ſont ſuppoſez, pluſieurs oppoſez, pluſieurs inutiles, pluſieurs ſurannez, pluſieurs mauvais, ou du moins qui le deviennent étant mélez mal à propos. Cependant c'eſt une choſe certaine qu'on méle le plus ſouvent des ſimples qui ſont crûs, impurs, veneneux, qui ne ſont nullement propres à nous communiquer leurs vertus, & qui deviennent pires étant mélez enſemble. L'eſtomac reſſentant le premier effet des Remedes, il en eſt offenſé le premier; & étant foible, il ne peut pas tirer la vertu des Remedes crus & mal preparez. Quand on veut rétablir la ſanté il faut ſur tout preparer les Remedes ſuivant la portée d'un eſtomac foible & languiſſant. C'eſt pourquoy toutes les confections ſont ſi degoûtantes & ſi facheuſes, qu'elles ont donné lieu à ce Proverbe: *Fy, cela ſent l'Apoticaire.*

Si l'on retranche des Purgatifs, l'Eſcammonée & la Coloquinte, on ôtera la baſe & le fondement des purgatifs des Apoticaires. Cependant l'Eſcammonée & la Coloquinte ſont reconnus pour poiſons, & outre cela ils ſont fraudez & impurs. L'Euphorbe, l'Elaterium & l'Eſule,

ſule, ſont auſſi des poiſons dont on ſe ſert pour purger. On adoucit la malignité de ces poiſons en les mélant avec l'Aloës, le Rhubarbe, le Senné, l'Agaric ou la Manne, pour tromper plus facilement. On y méle auſſi quelques grains de Canelle, ou d'autres bagatelles pour les corriger, comme ſi on pouvoit dompter la violence furieuſe de ces Purgatifs par quelques aromatiques. C'eſt pourquoy j'ay de l'horreur pour la pluſpart des electuaires purgatifs.

Je ne puis ſouffrir la prepation des ſimples qui diminuent leur vertu: on les lave, on les fait boüillir, on les brûle, on les mêle, on les calcine mal à propos.

On perd le ſuc de l'Aloës en le lavant, & il n'en demeure qu'une ſimple reſine, qui s'attachant aux inteſtins donne des tranchées, & irrite les hemorroïdes. On diminuë la vertu des aromatiques, en les faiſant boüillir ou en les brûlant, parce que leur vertu conſiſte dans l'odeur qui ſe diſſipe par le feu, comme la diſtillation des aromatiques le fait voir.

Enfin on ne peut rien s'imaginer de plus extravagant que de brûler la Corne de Cerf, en la reduiſant en cendre, on luy ôte ſa vertu.

L'experience m'a fait connoître que la pluſpart des Remedes nous gueriſſent par leur

leur odeur & par leur ſaveur. D'où vient que le mélange de pluſieurs Remedes changeant l'odeur & la ſaveur du ſimple qui guerit, en détruiſent auſſi la vertu.

Il n'y a perſonne qui ait la connoiſſance de la chymie qui n'apperçoive la faute qu'on commet dans la diverſité de beaucoup de ſimples inutiles, crûs & mal preparez, dont on compoſe les confections aromatiques. Par exemple, qu'eſt ce qu'il y a dans la compoſition qu'on appelle * Briſepierre qui réponde à l'etymologie de ſon nom? Eſt-ce que tous les ſimples qui entrent dans cette compoſition conſpirent à l'effet de rompre la pierre? ou bien proviendra-t-il une nouvelle vertu du mélange de tous ces ſimples, qui puiſſe briſer la pierre des reins & de la veſcie, & guerir toutes les difficultez d'urine? Bien loin de là, le Baume perd ſa vertu étant mélé avec tant d'ordure & de choſes inutiles, qui entrent dans cette compoſition. On trouve la méme abſurdité dans les opiates que dans les confections aromatiques: Par exemple, à quoy bon cette confuſion de ſoixante-cinq drogues qui entrent dans l'Opiate dorée Alexandrine de Nicolas, puiſque tous ces ſimples n'ont aucun rapport avec l'Opium & la Mandragore, qui ſont la baſe de cette con-

* *Lithontribon.*

confection. Certes le mélange confus de beaucoup de ſimples fait ſuivant le caprice d'un ignorant, a infatué l'Ecole, tué les malades, a rendu leurs eſperances vaines, a fait manquer l'occaſion des Remedes par des conjectures incertaines. C'eſt pourquoy ſi l'on examine ſans preoccupation les compoſitions qu'on tient dans la boutique des Apoticaires, on ſera ſurpris que la preſomtion, & la réverie de l'Ecole, & le babil des Medecins, ayent trompé tant de gens, par leurs ſyrops, par leurs electuaires, par leurs pilules, par leurs trochiques, & par leurs autres compoſitions.

Le monde a eſté creé pour l'uſage de l'homme, & Dieu dit que tout ce qu'il avoit fait eſtoit bon. C'eſt pourquoy Dieu n'a pas fait les poiſons afin qu'ils nous fuſſent poiſons, puis qu'il n'eſt pas auteur de la mort : Mais Il a creé ces mémes poiſons, afin que nôtre induſtrie les changeât en des Remedes ſouverains contre la rigueur des Maladies. C'eſt dans les poiſons qu'on trouve de puiſſans ſecours qu'on ne ſçauroit rencontrer dans les ſimples qui ſont benins & amis de la Nature. Ces épouvantables poiſons ſont deſtinez aux plus nobles uſages de la Medecine. La racine de Cabaret étant cruë, fait vomir avec beaucoup de violence, & elle

elle est le poison de l'estomac, mais cette vertu maligne se perd facilement en la boüillant dans l'eau, & se change en un Remede aperitif & diuretique, qui est propre aux fiévres longues & opiniâtres, ce que son goût aromatique témoigne. De même la racine d'Arum étant boüillie dans le vinaigre s'adoucit, & devient propre à guerir de grands maux. C'est pourquoy l'Ecole a ordonné des correctifs. Plût à Dieu qu'ils ne fussent pas ridicules, qu'ils ne diminuassent pas la vertu des Remedes, ou plûtôt qu'ils ne la détruisissent pas entierement. On fait cuire l'Escammonée dans des choses aigres, afin de l'adoucir, mais tous les Medecins sçavent à present qu'on diminue si fort la vertu de l'Escammonée par l'aigreur, que si on expose long tems l'Escammonée à la vapeur aigre du souphre, on la prive entierement de sa vertu, & que l'Escammonée perd autant de sa force qu'elle a pris d'aigreur.

Ayant eu le dessein de corriger la furieuse violence des Remedes, j'ay jugé qu'il étoit necessaire de leur laisser leurs anciennes vertus, & de leur ôter leur malignité, ou qu'il faloit convertir ces vertus en d'autres proprietez qui étoient auparavant cachées sous les poisons: ou bien qu'on devoit donner des nouvelles ver-

vertus à ces Remedes en les perfectionnant. C'eſt ainſi qu'on change la qualité purgative & veneneuſe de la Coloquinte en une vertu reſolutive, qui eſt un Remede efficace pour les longues Maladies. C'eſt ainſi que Paracelſe a preparé avec tant de ſuccez la teinture d'Antimoine, mais il ne nous a pas appris, ou peut-être il l'a ignoré, qu'on pouvoit preparer auſſi par ſon ſel circulé tous les poiſons des vegetaux & des animaux; car reduiſant ces poiſons en leurs principes on détruit toute leur malignité. Il n'y a que les veritables Medecins qui connoiſſent cette preparation, l'Ecole n'y ſçauroit rien comprendre. Il ne faut donc pas diminuer ny détruire les vertus excellentes des ſimples, mais il les faut perfectionner par le moyen de l'Art, en excitant leurs proprietez qui étoient cachées, ou en détruiſant leur malignité, ou en introduiſant une nouvelle vertu par des Remedes efficaces & ſpecifiques. Ce que je dis pour ceux qui ne connoiſſent pas le ſel circulé de Paracelſe.

Il y a des Remedes violens qui s'adouciſſent, ou qui changent de nature étant mélez avec des correctifs. Mais on ne doit pas chercher les correctifs dans le diſpenſaire des Apoticaires, qui n'enſeigne pas de rendre les Remedes meilleurs,

& de les corriger, mais de les détruire, & qui donne des correctifs ridicules, par exemple, le Marquis Spinelli Prince des Gennois ayant fait la nuit la ronde de la Ville, fut incommodé d'un tournement de tête. Il appella pluſieurs Medecins, & les fit conſulter enſemble, il leur dit que je l'avois gueri de l'Epilepſie, mais que neantmoins traverſant la Mer depuis la Guyenne juſques aux Etats de Gennes, il avoit reſſenti encore quelque vertige dans ſon voyage. Les Medecins d'un commun accord luy font prendre le lendemain un ſcrupule d'Hellebore blanc, & pour correctif ils y ajoûtent autant d'Anis. Dans demi heure il vomit, implorant inutilement mon ſecours, il accuſe ſes meurtriers, & s'écrie : * Mon cher Van-Helmont vous me l'aviez bien dit que les Medecins me tuëroient. Il perdit la parole, & mourut deux heures aprés dans des convulſions. Les Medecins chercherent des excuſes, & la terre couvrit leur faute. C'eſt ainſi que l'Ecole corrige les Remedes dans ſes confections, en les augmentant de pluſieurs choſes ridicules & inutiles. On pretend de corriger les Opiates ſomnifères avec des choſes chaudes, & l'on méle avec des purga-

* *Helmonte mio, voi me lo diceſti, gli Medici t'uccideranno.*

gatifs le Zingenbre, la fleur de Muſcade, l'Anis, & les autres choſes qui ſemblent être propres aux tranchées, mais qui n'en ôtent pas la cauſe. Avec combien d'impunité l'ignorance n'exerce-t-elle pas ſa fureur contre les hommes? Que l'Ecole entend mal ſon Hypocrate, ſi l'on vuide, dit-il, les choſes qui doivent être vuidées, le Malade en eſt ſoulagé & le ſupporte facilement? Souvent la cauſe de la Maladie ne peſe pas une dragme, c'eſt pourquoy il faut que toute ſorte de purgation ſalutaire ſe faſſe par une evacuation inſenſible, ou du moins fort moderée, & qui repare les forces. Pour reüſſir en cette partie de la Medecine qui enſeigne la veritable preparation des Remedes, il faut être habile & penetrer dans les ſecrets de la Nature: c'eſt de cette connoiſſance que ſe puiſe le treſor des grands Remedes.

L'Ecole avoit appris des anciens Philoſophes qu'il y avoit de grandes vertus cachées dans les poiſons; ce qui les a rendus ſi temeraires que de méler des poiſons corroſifs, dans leurs Antidotes, comme le Calcite ou Vitriol brûlé dans la Theriaque. Ils ont crû mal à propos que la bonté & la quantité des autres Remedes ſurmonteroit la malignité des poiſons. Ainſi l'Ecole employe des correctifs

ctifs sans la connoissance des parties, des proprietez, des Remedes & du rapport qu'ils ont entre eux. Il n'y a nulle proportion de l'épicerie avec le poison. Le Napel n'empoisonne pas moins lors qu'il est mélé avec le Gerofle. La Coloquinte ne corrompt pas moins la substance de nôtre corps, & ne donne pas moins de tranchées quand on y ajoûte de la gomme Dragan. Il s'ensuit donc que les correctifs des compositions sont inutiles & ridicules, qu'ils ne diminuent pas la malignité des Remedes, mais qu'ils affoiblissent leur vertu. Il faloit conserver la force & l'activité des Remedes, domter leur malignité & leur violence, pour les rendre propres aux Maladies longues & opiniâtres. Neantmoins tous les poisons ne peuvent pas être changez en des Remedes interieurs. On ne doit jamais prendre interieurement l'Arsenic ny l'Orpiment, de quelle maniere qu'ils soient preparez. Ces poisons étant bien preparez & appliquez sur les ulceres en éteignent la malignité & les gueriſſent.

Quoy qu'en general j'aye pitié des compositions & des correctifs des Apoticaires, j'ay neantmoins plus d'horreur pour leurs preparations chymiques, pour leur precipité de Mercure, pour leur verre d'Antimoine, pour les Sophisti-

cations qu'ils font des esprits des aromates, de Vitriol & de Souphre. Les Apoticaires achetent ces Remedes des valets échapez de quelque Medecin Chymiste, qui ne faisant ces Remedes que pour le gain, servent plûtôt à faire mépriser la Chymie qu'à guerir les Malades. Je deplore aussi la simplicité honteuse de ceux qui donnent pour Remede l'or en feüille & des pierreries broyées, comme si l'estomac en pouvoit retirer quelque soulagement; & qui vendent cherement leur ignorance ou leur tromperie. L'erreur de ceux qui semblent dissoudre l'or, l'argent, les coraux, les perles, & autres choses semblables dans des liqueurs aigres n'est pas si grossier, mais il est plus deplorable; ils s'imaginent que par ce moyen ces Remedes seront portez dans les veines, & qu'ils nous communiqueront leurs proprietez. Ces gens-là ignorent que l'aigre est ennemy des veines, & que cette aigreur étrangere qui est dans les Remedes êtant changée par la Nature, ces pierres & ces metaux tournent en poudre, tels qu'ils étoient avant leur dissolution. Et quoy que cette poudre soit reduite en poussiere tres fine, neantmoins elle n'est point digerée par l'estomac, & ne nous communique point ses vertus. Pour le faire voir evidemment, qu'on verse

du

du sel de tartre sur les choses qui ont été dissoutes dans quelque liqueur âpre & corrosive, le sel de Tartre adoucissant toute l'acrimonie de cette liqueur, ce qui aura été dissout tombera au fonds en forme de poudre. Les eaux fortes ne changent pas les metaux dans leur substance, ils reprennent leur premiere Nature, quoy que d'opaques ils eussent été rendus transparans, C'est donc un aveuglement de donner les pierreries, les perles & les métaux dissouts par les corrosifs, puisque les corrosifs ne changent pas la nature des pierres & des métaux. Cette maniere de dissoudre les métaux & les pierreries est de l'invention de quelque habile trompeur, qui vouloit donner cours à ses Redes auprés des Malades. Les ignorans s'imaginent que lors qu'on ne peut pas discerner à veüe d'œuil le dissolvant de ce qui est dissout, que ce qui est dissout a changé de Nature.

Enfin, les huiles & les graisses ne sont pas propres pour les Baumes, pour les Onguens & pour les Emplâtres, si ce n'est, peut-être, pour les mettre en consistance. La plusparт du monde ne peut pas souffrir les onguens, parce qu'ils excitent des démangeaisons & des boutons sur le cuir. La plusparт des huiles sont composez de Plantes dont la vertu

consiſte dans un ſuc mucilagineux & gommeux, qui ne ſe mêle pas veritablement avec les huiles, mais ſe deſſeche & s'endurcit en boüillant. Il eſt plus à propos de joindre les Baumes des fleurs avec le miel qu'avec l'huile. Je prefere les huiles ſimples aux compoſez. C'eſt pourquoy je rejette les compoſitions mal digerées des Onguens & des Emplâtres qu'on tient dans les boutiques. On méle ſottement avec diverſes graiſſes la poudre des Plantes qui ſe brûle en boûillant & perd ſa vertu : ſi la poudre eſt de quelque mineral, elle ne peut pas s'incorporer avec la graiſſe, mais cette poudre eſt tellement enfermée dans les Onguens qu'elle y devient inutile, & ne ſert qu'à en augmenter le poids. Il ne faut rien méler dans les huiles, dans les Onguens, dans les Emplâtres qui ne s'y puiſſe diſſoudre, & ne faire qu'un corps de même nature.

On doit appliquer diverſément les Onguens dans les Maladies exterieures, où la gueriſon vient du dedans, comme dans les playes, dans les contuſions, dans les brûlures il faut appliquer les onctions ſeulement tiedes. Mais lors qu'une Maladie interieure a beſoin d'un ſecours exterieur, comme la Dyſenterie, la colique, la Nephritique, il faut appliquer

quer les Onguens chaudement avec des briques, ou du ſable bien chauffez. On attire ainſi le mal en dehors, on arrête les tranſports ſymptomatiques ; on fait penetrer dans les parties interieures la vertu de l'onguent, & on appelle le ſang & les eſprits à la partie, qui étant imbus de la vertu du Remede, la communiquent enſuite aux parties interieures.

C'eſt auſſi une choſe digne de moquerie ; qu'on prefere le ſucre fin & le plus blanc, non pas qu'il ſoit plus doux ou meilleur, mais parce qu'il eſt plus cher. Pour raffiner le ſucre on le fait boüillir pluſieurs fois avec le lêcif de chaux vive, qui le rend acre & luy ôte ſa douceur. Ainſi le terme de ſucre fin abuſe le Monde.

On ne peut rien dire de certain du tems qui eſt le plus propre pour cueuillir les Plantes. On dit qu'il faut amaſſer les racines en Automne, mais la pluſpart des racines ſont plus efficaces au Printems. La racine de Polypode eſt verte au Printems, & en Automne elle eſt noire & flêtrie. J'eſtime qu'il faut amaſſer tous les ſimples un peu avant leur maturité qui eſt le commencement de leur declin.

Il y a de certains tems pour la maturité des fruits, des fleurs, des racines, des feüilles & des écorces. Le ſuc abon-

de en certain tems dans les Plantes, il ſe deſſeche en ſuite dans la pluſpart, & ſe conſume par la production des feüilles. Ainſi la difference des maturitez produit la difference du temps de leur cueuillette.

Il y a des feüilles qui ſont dans leur vigueur aprés leurs fleurs, & d'autres avant leurs fleurs. Il y a auſſi des feüilles qui ſont dans leur vigueur, avant que leurs fruits ſoient formez.

Il y a des plantes dont les feüilles ſont toujours vertes. Il faut prendre garde à cela, & cueuillir les ſimples dans le temps de leur maturité.

Fin des Avis de Van-Helmont.

Moyens de prevenir les abus de la Medecine.

DIeu a creé les Remedes, & il a commandé qu'on honorât le Medecin. Par le mauvais uſage qu'on en a fait, les Remedes ſont devenus inutiles, ou pernicieux. & les Medecins ont été juſtement mépriſez. Hypocrate enſeigne que ſi l'on veut faire quelque evacuation dans les Maladies, il la faut faire dés le commencement, mais que dans la vigueur

gueur des maux il eſt plus avantageux de ne fatiguer point les Malades par aucune ſorte d'evacuation. Quoyque ce precepte ſoit auſſi juſte que commode, on ne l'a pas obſervé, ſoit par la mauvaiſe conduite des Malades, ſoit par le contre tems dans lequel on appelle les Medecins. Les Malades font venir d'abord leur Apoticaire, qui n'ayant d'ordinaire aucune connoiſſance des Maladies, ny des bons Remedes, & n'ayant pour but que de debiter ſes Drogues, traite le Malade ſuivant ſon caprice, & luy fait faire tres mauvaiſe chere, & beaucoup de dépenſe. Le Malade empirant par cette mauvaiſe conduite appelle le Medecin, qui dans la vigueur du mal, & contre le precepte d'Hypocrate ordonne preſque toûjours la reïteration de la Saignée, de la Purgation, & des Lavemens, de peur de paroître inutile, & que le Malade ne vint à guerir ſans Remedes. La reïteration de ces mauvais Remedes êtant inutile, ou plûtôt deſavantageuſe, & le mal augmentant tous les jours, on appelle pluſieurs Medecins en Conſulte. Il y a tant d'envie & de jalouſie parmy ces Docteurs, que la pluſpart ſeroient bien marrisque le Malade vint à guerir par l'avis, oupar le Remede de ſon Cellegue, & comme on fait ces Conſultes en public,

chacun soûtient son opinion avec opiniâtreté, & tâche de l'emporter sur son compagnon, quand le Malade en devroit mourir. De sorte que le Malade venant à mourir on a juste sujet de dire avec Moliere, *qu'il est mort de quatre Medecins & de deux Apoticaires*. Pour remedier à cét abus deplorable, il seroit à propos dés le commencement de la Maladie d'appeller un sage Medecin, qui ne se contentât pas de donner ses avis, mais qui eût aussi le soin de les faire executer. Le Medecin devroit preparer luy-même des Remedes souverains contre les Maladies, pour le bien du Malade, & pour l'honneur de sa Profession : il devroit faire chez le Malade les Remedes faciles, afin qu'ils fussent plus assurez & de moindre dépense. S'il y avoit quelque chose chez l'Apoticaire, qu'on jugeât necessaire, on pourroit le faire acheter comme chez un Marchand. Si on exerçoit ainsi la Medecine les Malades seroient bien servis & à peu de frais : les Medecins n'oublieroient pas leur profession en ordonnant des Remedes qu'ils ne connoissent pas le plus souvent : & le Medecin & l'Apoticaire ne s'accuseroient plus mutuellement du mauvais succez des Remedes.

Les consultes sont necessaires en beaucoup

coup d'occasions, mais pour éviter les abus qui s'y commettent, il faudroit appeller des Medecins qui fussent bien ensemble, & laisser au Medecin ordinaire l'execution des Remedes. * Car ceux qui se servent de plusieurs Medecins tombent ordinairement dans les fautes de tous leurs Medecins, & dans le malheur d'Adrian qui fit graver cette Epitaphe sur son tombeau : *La Multitude des Medecins à tué l'Empereur.* C'est pourquoy les personnes de bon sens ne doivent pas suivre aveuglément les avis des Medecins, on doit peser leurs voix, & ne les conter pas, puisque tous les Medecins ne sont pas d'un même poids, & que les plus habiles ne sont pas toûjours le plus grand nombre.

* *Qui pluribus utuntur in singulorum errores incidunt.*

FIN.

VEu le Traité intitulé, *Seconde Partie du Traité des Panacées*; *& autre Traitté des abus qui se commettent dans les Remedes ordinaires*; *& les avis de Van-Helmont sur la composition des Remedes*, composez par Me. JAQUES MASSARD, Medecin, aggregé au College de cette Ville: N'empêchons l'impression, avec les défenses accoûtumées. fait ce 7 Juin 1680. Signé, MUGIER, Procureur du Roy.

PErmis suivant le consentement du Procureur du Roy au Siege. Ce 16 Juillet 1610. Signé, A. PETICHET Lieutenant General.

LET-

LETTRE
DE MONSIEUR
DE BLEGNY,

Ecrite A. M. Massard sur son Traité des Panacées.

A Monsieur, Monsieur

MASSARD,

Docteur en Medecine,

Aggregé au Colege des Medecins de Grenoble.

MONSIEUR,

Ce que j'ay connu de vôtre merite par la lecture d'un livre de vôtre composition qu'on m'a fait la grace de me preſter, m'oblige à vous rendre les homages qui ſons deûs aux hommes extraordinaires; Car j'eſtime que vous devez tenir un

des premiers rangs parmy ceux qui se sont fait distinguer dans ce siecle. Vous avez recherché la verité avec beauoup d'application ; Vous avez levé le voile mysterieux qui la cache aux autres hommes, & sans avoir pour les scelerats, pour les ignorans, & pour les fourbes, la complaisance qui est aujourd'huy si commune parmy les ambitieux & les lâches : Vous l'avez genereusement publiée, pour donner lieu à toutes les personnes de bon sens d'en profiter. L'avantage que vous leur procurez par là, merite sans doute une singuliere reconoissance de leur part, & vous ne sçauriez croire combien j'y suis sensible en mon particulier. J'ay déja marqué en diverses occasions publiques quels sont mes sentimens à cét égard, & je n'oublieray rien de tout ce qui pourra vous en donner des preuves plus précises : Cependant j'ay crû que vous agreeriez que je vous fisse tenir le Iournal dans lequel j'ay dit quelque chose de vôtre Livre, ayant en cela Mousieur Bongraud pour garent. Dans peu de temps j'auray une meilleure

occaſion pour vous rendre juſtice; Cependant je perſiſteray toujours dans la reſolution que j'ay priſe de tâcher de meriter l'honneur de vôtre amitié, & de vous perſuader que ie ſuis avec autant d'inclination que d'eſtime,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

DE BLEGNY,

Chirurgien ordinaire du Corps de Monſieur & Directeur de l'Academie des Nouvelles Découvertes de Medecine, A Paris devant le Palais Royal le 3 Aouſt 1681.

Extrait du Iournal de Medecine du mois d'Aouſt 1681, *page* 378.

NOUVEAUTEZ.

IL m'eſt tombé en main depuis quelques jours un Livre nouveau, tres curieux & tres bien écrit; il eſt de la compoſition de M. *Maſſard*, Docteur Aggregé au College des Medecins de Grenoble, où il l'a fait imprimer. Quoy qu'il ne compoſe qu'un ſeul Volume in 12. il eſt pourtant diviſé en deux parties, dont les ſujets ſont aſſez differens; la premiere qui fut imprimée en 1676. eſt intitulée, *Panacée, ou Diſcours ſur les effets ſinguliers d'un Remede experimenté & commode pour la pluſpart des longues maladies, & meſme de celles qui ſemblent incurables; avec un Traité d'Hipocrate, de la cauſe des maladies & de l'ancienne Medecine, de la Traduction de l'Auteur.*

La deuxiéme qui n'a paru qu'en 1680.

1680. eſt intitulée, *Seconde Partie du Traité des Panacées, ou Remedes Vniverſels, avec un Traité des abus de la Medecine ordinaire, & les avis de Van-Helmont ſur la compoſition des Remedes; traduits par le meſme Auteur.*

On croit que ce Livre ſe debitera bien-toſt à Paris; ſi cela eſt on en donnera avis dans le Journal.

RE-

RÉPONSE

De M. Massard, à la lettre de Monsieur de Blegny.

MONSIEUR,

Les obligations que je vous ay sont si grandes & si considerables, que je ne saurois vous en témoigner une assez juste reconnoissance. En effet, Monsieur, puisque vos sentimens sont des decisions & des Arrests parmy les habiles gens, les glorieux Eloges que vous avez la bonté de me donner dans vôtre Journal, & dans la lettre dont il vous a plû de m'honorer, m'ont donné une joye extraordinaire. L'amour que vous avez pour la verité, & pour ceux qui la recherchent, ont esté les motifs qui vous ont obligé à me combler de loüanges. Neantmoins je puis vous assurer que la pratique que j'expose dans le traité des Panacées, est extrémement heureuse, qu'il est bien difficile de mourir de maladie avant la der-

niere

niere vieilleſſe, en obſervant ces maximes. J'auray l'honneur de vous en entretenir plus particulierement une autrefois, ſi vous l'agreez ainſi. Ie profiteray dans peu de jours, d'une commodité pour vous faire tenir pluſieurs exemplaires de mon livre : J'en envoyeray à Paris un plus grand nombre ſi j'apprens qu'on l'y ſouhaite. Continuez moy je vous ſupplie vôtre protection, & celle de vôtre Illuſtre Compagnie, & me faites la grace de croire que je ſuis avec toute ſorte de reſpect,

MONSIEUR,

A Grenoble le 20 Aouſt 1681

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur, MASSARD.

RE-

REPONSE

De Monsieur de Blegny à la lettre de M. Massard.

MONSIEUR,

Je vous envoye le Journal de Septembre, pour vous faire voir par là, que les Medecins, ou autres Naturalistes des Villes de Provence, peuvent estre receus dans nostre Academie, & je prens cette occasion pour vous dire que je voudrois bien que vous en fussiez un des membres; je m'en tiendrois tres honoré en mon particulier, & tous nos Academiciens ne manqueroient pas de s'en applaudir. Si le cœur vous en dit, je feray toutes les démarches necessaires pour en obtenir l'agrément de Monsieur le premier Medecin du Roy qui en est le Chef. Dans peu de temps je vous feray tenir un exemplaire d'un livre nouveau de ma composition, dans lequel je parle du vostre dans les termes que je dois. On m'a déja demandé des vostres,

quand

quand vous en aurez envoyé, je ne manqueray pas de les faire valoir autant qu'il me sera possible. Au reste il n'y a rien de mieux que la lettre que vous m'avez fait l honneur de m'écrire. Mais j'y ay sur tout remarqué des sentimens pour moy dont je vous tiendray bon compte. Si je puis meriter la grace d'estre au nombre de vos amis, je sçauray bien m'en prevaloir aux ocasions, & je ménageray toutes celles qui pourront vous faire connoistre combien je suis, &c.

RE-

REPONSE

De M. Massard à la lettre de Monsieur de Blegny.

MONSIEUR,

Les avantages, que vous avez la bonté de me procurer sont si grands & si glorieux, que ie n'eusse jamais osé les attendre : C'est pourquoy je serois sans doute ennemy de mon honneur, & de mon propre interest, si j'estois capable de refuser la grace que vous me faites esperer, de me vouloir aggreger dans une Compagnie aussi celebre qu'est la vostre, par le merite, par le nombre, & par la qualité des personnes qui la composent ; Ayant déja obtenu le consentement des Messieurs de vôtre Academie, vous me faites la faveur de vouloir vous mesme demander à Monsieur le premier Medecin du Roy son agrément pour y estre installé. En verité, Monsieur, les bienfaits que je reçois de vostre generosité sont si considerables, que je vous dois regarder toute ma vie comme mon Patron & mon Protecteur. Je ne sçay pas encore qu'elles sont les formalitez que vous observez dans la reception de Messieurs

ſieurs vos Academiciens ; mais puiſque vôtre Illuſtre Corps porte le titre glorieux de Nouvelles Découvertes de la Medecine, ſoit pour en reformer les erreurs, ſoit pour en découvrir les ſecrets : Il me ſemble qu'en entrant dans cette Illuſtre Compagnie, il ne ſeroit pas mal à propos de faire voir par demonſtration & par experience, ce que j'ay trouvé de nouveau & de ſingulier dans la pratique que j'ay faite de la Medecine, afin de montrer par là, qu'on eſt capable, eſtant aſſiſté de vos lumieres, de faire encore quelque nouvelle découverte pour le bien public, & pour l'honneur de la Profeſſion. J'ay déja prouvé, ce me ſemble, dans mon livre, la poſſibilité des Panacées : J'ay auſſi prouvé que les Panacées ſont les grands Remedes de la Medecine, & non pas la ſaignée ny la purgation, comme on l'enſeigne mal à propos dans les Ecoles de la Medecine. Ie ſouhaiterois à preſent ſi vous l'agréez ainſi, de prouver par experience, en preſence de Meſſieurs les Academiciens, ſur tel nombre de malades qu'on voudroit choiſir, qu'il y a des Remedes univerſels, qui ſont propres pour la gueriſon de toutes les maladies qui ne ſont pas abſolument incurables, ſans ſe ſervir de la ſaignée, de la purgation, des lavemens, & del émetique, ſans aucune ſorte de precaution, & ſans aucune diſtinction d'âge, ny de ſexe, ny de temperament. Je ferois voir

auſſi

auſſi par experience, que ces mêmes Remedes délivrent abſolument les malades de la neceſſité de la ſaignée, même dans les pleureſies, dans les ſquinances, & dans les autres inflammatons, quelques violentes qu'elles puiſſent eſtre. Je ferois encore voir par experience, que ce grand nombre de maladies qu'on met dans le rang des incurables ne le ſont point en effet, mais ſeulement par defaut de connoiſſance : Pour cet effet, j'entreprendois la gueriſon de tel nombre d'hydropiques qu'on voudroit me donner, & ie ferois voir que cette maladie ſe peut guerir le plus ſouvent dans trois ou quatre ſemaines pour le plus tard, ſans aucune evacuation ſenſible, & par des Remedes faciles à prendre, pourveu que la mort ne ſoit pas extrémement prochaine. Vous jugez bien que ce n'a pas eſté ſans peine que j'ay découvert l'uſage de ces ſortes de Remedes, & que ie me ſuis defait des vieilles erreurs de la Medecine ordinaire, ou j'avois eſté élevé dés ma jeuneſſe, puis qu'il y a bien plus de peine à ſe defaire des anciens & mauvais prejugez, que d'apprendre quelque choſe de nouveau. Je crois que vous aurez receu à preſent les 64 copies que je vous donne de mon Livre, j'en ay envoyé quatre cens exemplaires à Paris. Je vous remercie de tout mon cœur de la grace que vous me faites de faire valoir mon traité des Panacées autant

qu'il

qu'il vous sera possible, & de me faire la faveur de le citer dans un Ouvrage de vostre composition. Je ne doute pas aprés cela que tous les honêtes gens, & les personnes desintereſſées, ne donnent leur approbation à mes Panacées & que par vôtre moyen ce Livre ne soit bien-tost connu & approuvé dans tout le Royaume. Accordez-moy, je vous prie, la continüation de vôtre amitié, & je tâcheray par mes respects, & par mes reconnoissances dans toutes les occasions que vous me fournirez, de vous témoigner combien je suis,

MONSIEUR,

A Grenoble le 24 Septembre 1681

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur, MASSARD,

DISCOURS

Sur l'Etabliſſement de l'Academie des nouvelles decouvertes de Medecine, par Mr. Maſſard, Docteur agregé au College des Medecins de Grenoble, compoſé lors de ſa Reception dans la dite Academie. Imprimé a la fin du dernier Journal de Medecine.

IL y a encore tant de choſes à decouvrir dans la Medecine, & celles qui ſont decouvertes ſont encore connues ſi imparfaitement, qu'il n'y a rien de plus utile pour ceux qui la pratiquent, ni rien de plus ſalutaire pour ceux qui ſont aſſujetis a ſes maximes, que l'agregation Academique qu'il a plû au Roy d'établir pour la recherche, la verification, & l'explication des nouvelles découvertes qui ſe font, ou qui ſe peuvent faire dans cette ſcience & dans les Arts qui en ſont partie. Il n'y a que trop de Medecins qui ont beſoin de profiter de cette Recherche. Ceux qui ſont gloire de ſuivre aveuglément la Doctrine de Galien feroient bien mieux pour éviter l'erreur de mettre la main à l'œuvre, & de ſe rendre dignes de

leur

leur Profeſſion, à l'exemple de Meſſieurs de l'Academie des nouvelles Decouvertes de Medecine, qui recherchent continuellement tout ce qu'il y a de plus curieux, & de plus utile dans la Phyſique, & dans la Medecine, & ne ſoumettent leur Jugement à aucun Autheur, n'en reconoiſſant point d'infallible. Ils éprouvent les Eſprits, ils s'attachent à diſtinguer le bon du mauvais avec une entiere aplication ſelon le precepte de l'Ecriture. Ils recherchent la Veriré non ſeulement par les lumieres de leur eſprit, mais encore en s'aſſurant de tout ce qui leur paroît douteux, par des épreuves, & par des experiences reïterées, ce qui eſt le plus ſolide fondement des Sciences, & des Arts.

C'eſt par ces penibles exercices, que l'établiſſement de cette Academie eſt devenu ſi conſiderable, & c'eſt ce qui nous donne lieu d'eſperer, qu'elle nous decouvrira bien-tôt les plus profonds Myſteres, & les plus rares ſecrets de la Phyſique, & de la Medecine, à quoy M. de Blegny qui en eſt Directeur contribuera beaucoup par ſes ſoins, puis qu'il s'eſt ſi avantageuſement apliqué depuis pluſieurs années à ſeconder les deſſeins de nôtre Auguſte Monarque, qui ne veille pas moins à ce qui regarde la perfection des Sciences & des Arts, & à toutes les

autres choſes qui peuvent faire le bonheur de ſes ſujets, qu'à ce qui regarde ſa propre gloire & l'étenduë de ſon Empire.

Le rétabliſſement de la Medecine eſt ſans doute un des plus grands biens que le Roy nous pouvoit procurer, & nous ne pouvions devoir ce bien, qu'à Monſieur le premier Medecin de ſa Majeſté, qui a bien voulu honorer de ſa protection l'Academie dont je parle. Certes rien ne témoigne plus évidemment la grandeur du genie & la juſteſſe du diſcernement de LOUIS le GRAND, qui donne toujours les plus grandes charges, & les emplois les plus importans à ceux qui en ſont les plus capables; en quoy conſiſte principalement l'art de bien regner.

C'eſt à cette ſage précaution que nous devons la ſanté du Roy, qui fait le comble de nos felicitez, & qui a eté ſi heureuſement commiſe à la judicieuſe conduite de Monſieur d'Aquin, à qui nous devrons bien tôt les plus proints, les plus faciles, & les plus aſſurez moyens pour guerir les plus cruelles Maladies. On a ſujet d'eſperer que ſous un tel protecteur cette illuſtre Academie portera en tres peu de tems cette ſcience, à un haut point de perfection, decouvrant ce qu'elle peut avoir de plus utile, & corrigeant les erreurs, & les abus qui la rendent quelquefois ſi funeſte.

TA-

TABLE

Des Traitez & des Chapitres contenus dans la premiere Partie du Traité des Panacées, ou des Remedes universels.

Discours de la possibilité des Panacées, de leur efficace, & de la maniere dont elles agissent, page 1

Premiere Partie.

Du la vertu des secondes qualitez, page 14

Seconde Partie.

De l'efficace des troisiemes qualitez page, 41

Troisiéme Partie.

De la dépendance des premieres qualitez, page 73

Traité d'Hippocrate de la cause des maladies, & de l'ancienne Medecine page 90

TABLE

Des Traitez, & des Chapitres contenus dans la seconde Partie du Traité des Panacées ou des Remedes universels.

CHAP. I. *DEs Panacées, ou des Remedes universels,* page 111

CH. II. *Des Panacées en general,* page 114

CH. III. *Des Panacées rafraichissantes,* 115

CH. IV. *Des Panacées purgatives* 116

CH. V. *Des panacées Emetiques,* 117

CH. VI. *Des Panacées aperitives,* 118

CH. VII. *Des Panacées Diaphoretiques,* 119

CH. VIII. *Des Panacées pour la Fiévre,* 121

CH. IX. *Des Panacées Sudorifiques,* 125

CH. X. *Des Panacées Andidotes.* 126

CH. XI. *Des Poisons,* 126

CH. XII. *De la necessité des Panacées* 127

des Maladies les plus opiniatres, 127
ART. I. C. I. *De la Lepre, & de la teigne*, 128
ART. II. *De la Groſſe Verolle, & des Maladies venerriennes*, 129
ART. III. *Des Glandes, des Ecroüelles, & des Loupes*, 130
ART. IV. *De l'Epilepſie*; 131
ART. V. *De l'Aſthme des Hypocondres*, 132
ART. VI. *Des Hemorrhoïdes*, 133
ART. VII. *De la Diarrhée, & de la conſtipation*, 134
ART. VIII. *De la douleur de teſte, & de la Migraine*, 134
ART. IX. *Des defauts du Teint, de la rougeur, & des boutons, qui arrivent au viſage*, 135
Traité des abus de la Medecine ordinaire.
Traité des abus qui ſe commettent dans les Remedes ordinaires, 138
CHAP. I. *De la Saignée*, 138
CH. II. *De la purgation*, 142
CH. III. *Des Lavemens*, 145
CH. IV. *De l'Emetique*. 147
CH. V. *Des Ventouſes decoupées*, 148
CH. VI. *Des Veſcicatoires*, 150
CH. VII. *Des Cauteres, & des Setons*, 150
CH. VIII *Des Remedes Cordiaux*, 151
CH. IX. *Des Rafraichiſſans*, 153
CH. X. *Des Remedes ſomniferes & Anodyns*, 154
CH. XI. *Du Regime de vivre*, 155
CH. XII. *Du Vin*, 159
CH. XI I. *Des Remedes de precaution*, 161
Avis de Vanhelmont ſur les Remedes qu'on tient chez les Apoticaires. 167
Moyens deprevenir les abus de la Medecine. 198
II. *Letres écrites à l'Autheur ſur ce livre*, page 203
Diſcours ſur l'etabliſſement de l'Academie des nouvelles deconvertes de Medecine de paris. 216